



SIERRA SIMONE

# PRIEST

1 – PASSION



Sierra Simone

***Passion***

Priest – 1

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Florence Moreau

Milady Romantica

# Note de l'auteur

J'ai vécu la majeure partie de ma vie dans la foi catholique et, même si ce n'est plus le cas, j'ai toujours le plus grand respect pour l'église catholique. Si la ville de Weston existe bel et bien (et est charmante), l'église Ste Margaret et le père Bell sont des purs produits de mon imagination. Le suicide et les viols dont il est question dans mon roman ne se rapportent en aucun cas à des événements qui se seraient déroulés dans cette ville.

Ce roman est une œuvre de fiction qui a pour vocation de divertir, et même s'il relaie mon point de vue sur le rapport entre sexe et spiritualité, il n'a pas pour objectif d'offenser ou de provoquer quiconque. Cela dit, il raconte l'histoire d'un prêtre qui tombe amoureux, et il y a du sexe, beaucoup de sexe, et forcément quelques blasphèmes.

Vous voilà prévenus !

*Aux filles de Dirty Laundry et à celles de Literary Gossip. Difficile de déterminer laquelle d'entre nous, a la plus mauvaise influence sur les autres, mais croisons les doigts pour que rien ne change.*

*Et à Laurelin, pour ses cours de théologie prodigués à une heure avancée de la nuit, et pour nos échanges stimulants après le sermon du dimanche. Le courant passe. Quelle guigne !*

# Prologue

Il est de nombreuses règles qu'un prêtre ne doit pas transgresser.

Un prêtre ne peut pas se marier. Un prêtre ne peut pas abandonner ses ouailles. Un prêtre ne peut pas détruire la confiance sacrée que sa paroisse a placée en lui.

Des règles évidentes que je me rappelais en nouant ma ceinture. J'avais fait le vœu de m'y conformer pour le restant de mes jours, pensais-je en enfilant ma chasuble et en ajustant mon étole. J'ai toujours été doué pour suivre les règles.

Jusqu'à ce qu'elle arrive...

Je m'appelle Tyler Anselm Bell. J'ai vingt-neuf ans. J'ai une maîtrise de lettres classiques et une autre de théologie. J'exerce dans ma paroisse depuis que j'ai été ordonné, il y a trois ans, et cela me plaît beaucoup.

Il y a quelques mois, j'ai rompu mes vœux de célibat sur l'autel de ma propre église et, Dieu me pardonne, je ne regrette rien.

Je suis prêtre et ceci est ma confession.

# Chapitre premier

Le sacrement de réconciliation est le moins populaire d'entre tous ; ce n'est un secret pour personne. La fierté du pénitent y est en effet mise à mal, ce qui provoque chez lui un certain désagrément et la sensation de perdre un peu de son autonomie spirituelle. Mais, en l'occurrence, j'étais plutôt enclin à stigmatiser le fichu confessionnal de mon église.

Je l'avais détesté dès l'instant où je l'avais vu : il était complètement suranné, on aurait dit une épave remontant aux jours noirs de l'avant-Vatican II. Quand j'étais enfant, mon église de Kansas City possédait une *salle* dédiée à la réconciliation ; elle était propre, lumineuse, de bon goût, dotée de sièges confortables ainsi que d'une fenêtre haute donnant sur le jardin de la paroisse.

Cet isoloir représentait son antithèse : exigü et solennel, en bois noir et orné de moulures totalement superflues. Je ne suis pas claustrophobe, mais il aurait bien pu me pousser à le devenir ! Aussi avais-je sincèrement remercié Dieu face au succès de notre dernière levée de fonds. Encore dix mille dollars, et nous serions en mesure de rénover l'église Ste Margaret de Weston, dans le Missouri : *exit* les lambris en faux bois dans l'entrée, le tapis rouge – bien sûr, ce dernier était commode pour dissimuler les taches de vin, mais affreux pour l'ambiance ! On ouvrirait de grandes fenêtres pour faire entrer la lumière et le tout serait bien plus moderne. J'avais été affecté dans cette paroisse en raison de son passé douloureux... et du mien. La rénovation ne suffirait pas à tourner la page, mais serait néanmoins symbolique : je voulais montrer aux paroissiens que cette église était capable de changer. De grandir. D'avancer.

— Dois-je faire pénitence pour que mes péchés me soient remis, mon père ?

Je sursautai, car mon esprit vagabondait ailleurs. C'est une de mes faiblesses, je le reconnais, mais je priais tous les jours pour y remédier (enfin, quand j'y pensais).

— Ce ne sera pas nécessaire, répondis-je.

Bien que je ne puisse pas distinguer grand-chose à travers le grillage décoratif qui nous séparait, j'avais identifié mon pénitent dès l'instant où il était entré dans le confessionnal. Il s'agissait de Rowan Murphy, professeur de mathématiques d'âge moyen, et passionné de balayeurs d'ondes. C'était la seule personne sur qui je pouvais compter une fois par mois, à confesse ; ses péchés allaient de la jalousie (le principal de son collègue avait titularisé l'autre professeur de mathématiques, et pas lui) aux pensées impures (concernant la réceptionniste du gymnase de Platte City). Même si certains ecclésiastiques se conformaient encore aux anciennes règles relatives à la pénitence, je n'étais pas pour ma part le genre de prêtre à conseiller à ses ouailles de réciter deux « Je vous salue Marie », et de m'appeler le lendemain matin. Les péchés de Rowan étaient dus à sa nervosité et au sentiment de stagner ; aussi, quel que soit le nombre de rosaires qu'il réciterait, rien n'y changerait s'il ne s'attaquait pas à la racine de son mal-être.

J'en sais quelque chose ; je suis passé par là.

En outre, j'aimais beaucoup Rowan. Il était drôle, du genre pince-sans-rire, le type d'homme capable d'inviter des auto-stoppeurs à dormir sur son canapé et à remplir leur sac à dos de nourriture le lendemain matin. Je ne souhaitais que son bonheur, et j'aurais aimé qu'il trouve une partenaire. Que toutes les bonnes intentions qui l'animaient l'aident à se construire une vie plus épanouissante.

— Pas de pénitence, repris-je, mais, en revanche, une petite mission, celle de réfléchir à votre vie.

Votre foi est forte, mais vous n'avez pas de réelle motivation. Outre l'église, quelles sont vos passions ? Pourquoi vous levez-vous tous les matins ? Qu'est-ce qui donne du sens à vos activités quotidiennes et à vos pensées ?

Rowan ne répondit pas, mais je l'entendis respirer. Réfléchir.

Après une dernière prière et bénédiction, il sortit du confessionnal, pour retourner au collège, afin d'y donner ses cours de l'après-midi. D'ailleurs, si sa pause déjeuner était presque terminée, le temps de la confession touchait lui aussi à sa fin. Je m'apprêtais donc à ouvrir la porte de mon box, lorsque celle d'à côté se rouvrit. Quelqu'un prit place dans l'isoloir, et je dus alors me rasseoir, ravalant un soupir. Aujourd'hui, de manière exceptionnelle, je pouvais disposer de tout mon après-midi et j'avais attendu ce moment avec impatience. À part Rowan, personne ne venait jamais se confesser. *Personne*. Et pour une fois que j'avais prévu de sortir tôt, de profiter du beau temps...

Assez, je devais rester concentré !

La personne s'éclaircit la voix. C'était une femme.

— Je... euh... C'est la première fois que je viens me confesser, commença-t-elle.

Sa voix était à la fois grave et captivante, et m'évoqua tout de suite un clair de lune.

— Très bien, dis-je en souriant. Vous êtes donc une nouvelle venue en notre église.

Cela me valut un petit rire.

— Oui, j'imagine. Je n'ai vu des scènes de confession qu'au cinéma. Est-ce que je dois dire : « Pardonnez-moi, mon père, car j'ai péché » ?

— Nous verrons plus tard. Tout d'abord, il convient de faire le signe de croix. *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit...*

J'entendis ses mots faire écho aux miens.

— Bien, enchaînai-je. À quand remonte votre dernière confession ?

— Mais je viens de vous dire que je n'avais jamais mis les pieds dans un confessionnal !

Sa voix me troubla. Elle devait avoir à peu près mon âge, peut-être un peu moins. Et il était manifeste que c'était une citadine, car on n'y détectait pas le moindre accent, et encore moins ce ton nasillard et décontracté typique du fin fond du Missouri.

— J'ai vu l'église alors que je sortais de l'établissement viticole, de l'autre côté de la rue, reprit-elle. Alors j'ai voulu... Enfin, des choses me tourmentent en ce moment. Je n'ai jamais été particulièrement religieuse, mais je me suis dit que...

Elle s'interrompit tout à coup, puis prit une grande inspiration.

— Écoutez, je me rends compte à présent que c'était stupide de ma part. Il faut que j'y aille !

Et je l'entendis se lever.

— Attendez ! ordonnai-je d'un ton sans appel qui m'étonna moi-même.

Il n'était pas dans mes habitudes de donner des ordres de façon si brutale. Ou du moins cela n'en faisait plus partie.

*On reste concentré.*

Elle se rassit et farfouilla apparemment dans son sac à main.

— Comme vous devez le savoir, repris-je d'un ton plus doux, il ne s'agit pas d'un contrat. Vous ne vous engagez nullement à venir à la messe toutes les semaines pour le restant de vos jours. Ici, votre parole peut être écoutée. Par moi... Par Dieu... Et peut-être aussi par vous-même. Vous êtes venue mue par cette idée, et je peux vous aider. Je vous en prie, restez.

Elle poussa un long soupir.

— C'est juste que... Voilà, je ne sais pas si je peux vraiment révéler à quelqu'un ce qui me tracasse. Surtout à vous.

— Pourquoi ? Parce que je suis un homme ? Préférez-vous discuter avec une femme de la paroisse avant de vous adresser à moi ?

— Non, ce n'est pas parce que vous êtes un homme, répondit-elle avec un sourire dans la voix, mais en raison de votre statut de prêtre.

Je crus avoir deviné ce dont il s'agissait.

— Ce qui pèse sur votre conscience est d'ordre charnel ? questionnai-je alors.

— Charnel ? répéta-t-elle d'un ton interrogateur.

Et elle éclata de rire. Un rire rauque, suave. À quoi ressemblait-elle ? me demandai-je malgré moi. De quelle couleur était sa peau, était-elle voluptueuse ou svelte, avait-elle une bouche délicate ou pulpeuse ?

Bon, il était urgent que je me ressaisisse ! Cette voix m'envoûtait, me faisant oublier mon statut de prêtre, il fallait que cela cesse.

— Quel doux euphémisme ! ajouta-t-elle.

— Vous n'êtes pas obligée d'entrer dans le détail, cette séance n'est pas censée vous mettre mal à l'aise.

— Le grillage m'est d'une grande aide pour m'exprimer, puisque je ne vous vois pas, admit-elle. Ainsi, votre soutane ne m'impressionne pas.

Ce fut mon tour de rire.

— Je n'en porte pas tout le temps, vous savez.

— Ah bon ? Alors décrivez-moi votre tenue, pour que je puisse me faire une image mentale de votre personne.

— Je suis vêtu d'une chemise noire à col romain. Vous en avez sans doute déjà vu à la télévision, j'imagine. Et je porte aussi un jean.

— *Un jean ?*

— C'est si choquant que ça ?

Je l'entendis s'adosser contre la paroi du confessionnal.

— Un peu tout de même. C'est comme si vous étiez comme tout le monde.

— Je ne mets ma soutane que le dimanche, précisai-je alors.

— Remarquez, tant mieux pour vous, on doit mourir de chaud là-dessous.

— En effet, difficile de ne pas transpirer avec ça sur le dos.

Je fis une pause avant d'ajouter :

— Mais, si ça peut vous aider, sachez que normalement je porte des pantalons en serge.

— Voilà qui correspond mieux à l'image que j'ai d'un prêtre, renchérit-elle.

Un long silence s'ensuivit, puis elle reprit :

— Que se passe-t-il si des personnes ayant vraiment commis des actes répréhensibles viennent se confesser ?

— Nous sommes tous des pécheurs aux yeux de Dieu, commençai-je avec prudence. Même moi. Mon rôle n'est pas d'instiller chez mes ouailles un sentiment de culpabilité, ni de classer leur péché en fonction de son ampleur, mais de...

— S'il vous plaît, épargnez-moi ces fadaises de séminariste ! m'interrompit-elle brutalement. Je vous pose une question concrète. J'ai mal agi. Vraiment mal. Et je ne sais pas ce qui va se passer, maintenant...

Sa voix se brisa sur le dernier mot, et pour la première fois depuis que j'avais prêté serment, je ressentis la folle envie de me précipiter de l'autre côté du confessionnal pour prendre la pénitente dans mes bras. Ce geste de consolation, qui aurait été tout à fait possible dans une salle de

réconciliation plus moderne, aurait probablement paru alarmant et déplacé dans ce maudit confessionnal !

Sa voix trahissait une souffrance tangible, ainsi qu'une réelle incertitude et de la confusion. Je tenais absolument à l'aider.

— J'ai besoin de savoir que tout ira bien, poursuivit-elle d'un ton tranquille. Que je serai en mesure de continuer à vivre avec ma conscience.

Ces propos me firent l'effet d'un coup de poing en plein cœur. Combien de fois ne m'étais-je pas posé cette question en regardant le plafond du presbytère, incapable de dormir, torturé par l'idée des autres chemins que ma vie aurait pu emprunter ?

« J'ai besoin de savoir que tout ira bien. »

N'était-ce pas le souhait de tous ? N'était-ce pas là le cri étouffé de nos âmes brisées ?

Lorsque je repris la parole, je ne m'embarrassai pas des formules de réconfort habituelles et autres platitudes. J'optai pour l'honnêteté.

— Je ne sais pas si tout ira bien, dis-je. Il se peut que vous ayez l'impression d'avoir atteint le fond aujourd'hui, mais, dans quelque temps, vous aurez peut-être l'impression que la situation s'est encore détériorée.

Je regardai alors mes mains, ces mains qui avaient détaché la corde comprimant le cou de ma sœur, après qu'elle se fut pendue dans le garage de mes parents.

— Il se peut que vous ne vous leviez plus jamais, le matin, avec la certitude que tout finira par s'arranger. Il n'est pas exclu que rien ne rentre dans l'ordre. Vous devrez alors essayer de trouver un nouvel équilibre, un nouveau point de départ. Identifiez ce qu'il reste d'amour dans votre vie et ne le lâchez plus. Et un jour, vous verrez, l'existence vous paraîtra moins grise, moins morose. Vous aurez même le sentiment de revivre, de mener une existence qui vous rend heureuse.

Je perçus son souffle haletant derrière la grille, comme si elle s'efforçait de ne pas pleurer.

— Je vous remercie, articula-t-elle enfin. Merci.

Maintenant, elle pleurait, cela ne faisait plus aucun doute, puisqu'elle prenait de toute évidence des Kleenex dans la boîte disposée à cet effet dans le confessionnal. À travers le grillage, je ne distinguais que l'ombre de ses gestes, mais il me semblait qu'elle avait les cheveux d'un noir de jais et le visage très pâle.

Une part bien réelle et condamnable de moi avait envie d'entendre la suite de sa confession, non pour lui prodiguer des conseils plus précis ou du réconfort, mais pour connaître l'exacte nature des tourments charnels qu'elle avait évoqués. Je voulais l'entendre murmurer ces aveux de son timbre voilé, puis la prendre dans mes bras et recueillir ses larmes entre mes lèvres.

Mon Dieu, j'avais envie la toucher !

Mais qu'est-ce qu'il m'arrivait, nom d'un chien ? Je n'avais pas désiré une femme avec une telle intensité depuis trois ans. Je n'avais pas vu son visage et ne connaissais même pas son nom.

— Je dois partir, à présent, déclara-t-elle, en écho à ses premiers mots. Merci pour ce que vous m'avez dit. C'était... d'une exactitude troublante. Merci.

— Attendez...

Mais déjà la porte du confessionnal s'ouvrait et je la vis s'élancer hors de l'église.

Ma mystérieuse pénitente me hanta toute la journée. Je songeais encore à elle tandis que je préparais mon prêche pour la messe du dimanche. Elle m'obsédait toujours alors que je donnais mon cours de théologie à mon groupe de travail habituel, et plus tard au moment de réciter mes prières du soir. Je repensai à sa chevelure noire entraperçue, à sa voix rauque... Quelque chose en elle me

troublait, il me fallait bien l'admettre. D'ailleurs, je ne m'étais pas transformé comme par magie en un être dénué de corps depuis que j'avais pris l'habit, non, je demeurais un homme ! Un homme qui avait couché avec de nombreuses femmes avant d'entendre l'appel du Seigneur.

Depuis mon ordination, celles-ci ne me laissaient toujours pas de marbre, mais j'avais mis au point une méthode pour détourner mes pensées de toute envie sexuelle. Le célibat soulevait des controverses au sein du clergé, ces dernières années, cependant je m'y conformais sans faillir, compte tenu notamment de ce qui était arrivé à ma sœur, et de ce qui s'était déroulé dans cette paroisse, avant que j'y sois nommé.

Il était primordial que je sois un modèle de maîtrise de soi, que j'inspire la plus grande confiance à mes paroissiens. Je me devais de faire preuve de la plus grande retenue tant en public que sur le plan privé, quand il s'agissait de sexualité.

Aussi, même si son rire voilé résonna à mes oreilles toute la journée, je m'efforçai avec fermeté et de façon délibérée d'effacer de ma mémoire le son de sa voix et de vaquer à mes tâches habituelles, à ceci près que je récitais un ou deux chapelets supplémentaires pour cette femme, en pensant à sa supplication : « J'ai besoin de savoir que tout ira bien. »

Qui qu'elle fût, j'espérais que Dieu était à ses côtés, que Sa pensée la reconfortait, comme elle m'avait moi-même reconforté en bien des occasions. Je m'endormais en serrant mon chapelet de toutes mes forces, comme s'il s'était agi d'une amulette susceptible d'éloigner mes pensées inopportunes.

Dans ma petite paroisse vieillissante, il y a en général des obsèques une ou deux fois par mois, et quatre ou cinq mariages par an. Une messe y est dite presque tous les jours, et plusieurs le dimanche. Trois jours par semaine, je donnais des cours sur la Genèse, je consacrais une soirée à un groupe de jeunes, et quotidiennement, à part le jeudi, j'étais à la disposition des paroissiens qui souhaitaient me consulter. Je pratiquais également la course à pied – je parcourais plusieurs kilomètres chaque matin – et m'efforçais de lire une cinquantaine de pages par jour sans rapport avec l'église ou la religion.

Enfin, petite précision : j'ai toujours passé beaucoup de temps devant les rediffusions de la série d'horreur *The Walking Dead*. Trop de temps. La nuit précédente, je m'étais réveillé à 2 heures du matin, en sueur : je venais de faire un rêve où je débattais avec un type affublé d'un collier de barbe sur la possibilité ou non de tuer un zombie à l'aide de la colonne vertébrale d'un autre zombie ! Une hypothèse invraisemblable, étant donné la fragilité des os chez les morts-vivants.

Vous aurez compris à présent que, pour être ecclésiastique dans une bourgade tranquille du Midwest, je n'en étais pas moins un homme fort occupé. Aussi peut-on me pardonner d'avoir été surpris la semaine suivante, quand la femme se présenta de nouveau au confessionnal.

Rowan venait juste de s'en aller et je m'apprêtais à l'imiter lorsque, comme la première fois, j'entendis l'autre porte s'ouvrir et quelqu'un se glisser dans le box. J'ai tout d'abord pensé que c'était Rowan, il lui arrivait parfois de revenir sur ses pas parce qu'il avait oublié de me confesser quelque péché véniel.

Mais non ! La voix qui s'éleva dans l'isoir était celle, rauque, qui m'avait inspiré des chapelets supplémentaires.

— C'est encore moi, se présenta la femme avec un ricanement nerveux.

— Euh... La pénitente non catholique ?

Je m'étais exprimé d'un ton plus cinglant que je ne l'aurais voulu, comme cela ne m'était pas arrivé depuis fort longtemps avec une femme.

— Je me souviens de vous, ajoutai-je bien vite.

— Oh, fit-elle d'un ton un peu surpris. Parfait.

Elle remua légèrement et, à travers le grillage, je reconnus quelques vagues éléments : sa chevelure noire, sa peau pâle et son rouge à lèvres voyant.

Moi aussi, je me repositionnai sur mon siège, soudain aux aguets de tout. De mon pantalon taillé sur mesure (un cadeau de mes frères hommes d'affaires), du banc en bois bien dur, de mon col tout à coup trop serré, bien trop serré...

— Vous êtes le père Bell, n'est-ce pas ? reprit-elle.

— Oui, c'est bien moi.

— J'ai vu votre photo sur le site Internet de l'église. Après ma première visite, j'ai voulu connaître votre nom et voir à quoi vous ressembliez, pour ne plus avoir l'impression de m'adresser à un mur, mais à une personne, quand je reviendrais, pensant que ce serait plus facile.

— Et est-ce le cas ?

Elle hésita.

— Pas vraiment.

Toutefois, elle ne s'attarda pas davantage sur le sujet, et je me gardai bien de l'y inciter, occupé que j'étais à lutter contre les désirs épouvantables qui envahissaient peu à peu mon cerveau.

*Non, tu ne peux pas lui demander son nom.*

*Non, tu ne peux pas ouvrir la porte pour voir de quoi elle a l'air.*

*Non, tu ne peux pas exiger d'elle qu'elle te parle uniquement de ses péchés charnels.*

— Êtes-vous prête à commencer ? demandai-je, déployant un effort surhumain pour me concentrer sur sa confession.

*Tu dois t'en tenir au scénario, Tyler !*

— Oui, murmura-t-elle. Je suis prête.

# Chapitre 2

## POPPY

Donc, je voulais vous parler de mon travail. Enfin, je devrais dire de mon ancien travail, car depuis un mois j'occupe d'autres fonctions, mais avant j'exerçais dans un endroit qu'on pourrait qualifier de lieu de débauche. Oui, je crois que c'est le mot adéquat, même si jamais je ne me suis sentie honteuse de mon activité. Vous penserez sans doute que je suis ici pour cette raison, mais en réalité je suis venue vous trouver plus parce que j'ai l'impression que je *dois* me confesser, et non parce que j'en ressens le besoin profond. Est-ce que vous me suivez ? Je devrais avoir honte de ce que j'ai fait pour gagner ma vie ; mais, sur ce point, j'ai la conscience étonnamment tranquille, ce qui m'amène à penser que quelque chose ne tourne pas rond chez moi.

Je tiens à vous préciser que je ne suis pas une prostituée, si c'est ce que vous vous demandez. Seulement voilà, j'ai gaspillé l'argent et le temps de tout le monde, et de mes parents en particulier, et c'est pour cela que je me sens coupable. D'ailleurs, en ce moment même, j'abuse de votre gentillesse, alors que je ne vous connais même pas. Je vous retiens et vous contraains à écouter toutes mes fadaises, et de la sorte, je vous fais perdre votre temps et l'argent de votre église. Vous voyez ? Mon cas est désespéré.

Le problème, c'est que cette part d'ombre a toujours été tapie au fond de moi. D'ailleurs, ce n'est peut-être pas une « part », mais une couche, comme le cerne d'un arbre. Et où que j'aie et quoi que je fasse, elle est toujours présente. Ça ne collait pas avec mon ancienne vie à Newport, pas plus que ça ne cadre avec ma nouvelle existence à Kansas City. En fait, je me rends compte que ma double personnalité ne conviendra en aucun lieu, alors qu'est-ce que cela signifie ? Que je n'ai de place nulle part ? Que je suis destinée à vivre seule et à être odieuse parce que j'abrite ces démons en moi ?

Ce qui est étonnant, c'est que j'ai l'impression que je possède, à l'intérieur de mon être, un espace qui leur est réservé, et où ils peuvent s'ébattre en toute liberté. Cependant, je le paie au prix fort : c'est comme si l'univers – ou Dieu – me soufflait que je peux agir à ma guise. En contrepartie, je dois renoncer au respect de moi-même et je suis condamnée à supporter le regard dégradant que les autres portent sur moi. Alors quelle est la solution ? M'exiler dans un trou paumé, passer mes journées à exercer un métier qui ne m'intéresse pas et mes soirées à pleurer sur ma solitude ? Il se trouve, mon père, que la vertu ne réchauffe pas votre lit, la nuit, et que je suis très malheureuse parce que je ne peux avoir le beurre et l'argent du beurre, alors que je désire les deux.

Je veux mener une vie convenable, mais aussi connaître la passion et l'amour. Seulement voilà : on m'a élevée dans l'idée que la passion s'apparentait à une perte de temps et que l'amour était répugnant ; aussi, j'ai beau tourner le problème dans tous les sens, je ne peux m'empêcher de penser que « Poppy Danforth » est synonyme de déchéance, même si j'ai tout mis en œuvre pour échapper à cette impression...

— Nous devrions peut-être poursuivre la semaine prochaine, dis-je.

Un long silence s'ensuivit et je l'entendais à présent respirer de façon saccadée. Il était clair qu'elle

était effondrée, et si nous nous étions trouvés dans une salle de réconciliation moderne, j'aurais pu lui prendre la main ou lui toucher l'épaule, bref, lui exprimer concrètement une marque de compassion. Dans le cas présent, je ne pouvais lui offrir que des mots de consolation qui resteraient sans effet.

— Oh ! s'exclama-t-elle d'un ton surpris. Est-ce que j'ai dépassé le temps qui m'était imparti ? Je suis désolée, je ne connais pas les règles de la religion catholique.

— Non, pas du tout, lui assurai-je gentiment. Mais je pense qu'il vaut mieux procéder étape par étape, ne croyez-vous pas ?

— Entendu, murmura-t-elle. (Je l'entendis alors ouvrir la porte du confessionnal). J'imagine que vous avez raison. Donc, je ne dois pas faire pénitence, ni réciter de prière ? Quand j'ai cherché en quoi consistait la confession sur Google, la semaine dernière, il était précisé que le prêtre demandait parfois au pénitent de réciter un « Je vous salue, Marie », par exemple.

Tout en m'interrogeant sur la réponse à lui fournir, je m'apprêtais à sortir de l'isoloir car je songeais qu'il serait plus facile de lui expliquer la notion de contrition *de visu*, plutôt qu'à travers ce fichu grillage. Mais, sur le seuil, je m'immobilisai.

Sa voix était séduisante, et son rire l'était plus encore, mais ce n'était rien comparé à son apparence...

Sa chevelure noire cascadaït sensuellement sur ses épaules, et un rouge à lèvres carmin soulignait l'éclat de son teint. Ses traits étaient délicats, ses pommettes saillantes, et ses grands yeux rappelaient ceux des mannequins qui vous jaugent, à la une des magazines de mode. Mais ce fut surtout sa bouche qui me frappa, ses lèvres pulpeuses entrouvertes, qui laissaient voir deux dents de devant un peu plus longues que les autres, petite imperfection qui, étrangement, la rendait encore plus sexy.

*Je veux que cette bouche se referme sur mon sexe*, telle fut la pensée incontrôlée qui me vint à l'esprit.

*Je veux que cette bouche crie mon nom.*

*Je veux...*

Je dirigeai soudain le regard vers l'avant de l'église, vers le crucifix.

*Aide-moi !* priai-je en silence. *De quoi s'agit-il ? D'une mise à l'épreuve ?*

— Père Bell ?

Je réprimai un sursaut, et j'envoyai un nouveau regard implorant au Christ, pour qu'il fasse en sorte qu'elle n'ait pas remarqué le trouble que venait de m'inspirer sa bouche... Ni que mon pantalon en flanelle était devenu tout à coup trop étroit.

— Il n'est pas nécessaire de faire pénitence, parvins-je à articuler. De fait, venir à confesse constitue déjà une forme de contrition en soi, vous ne pensez pas ?

Un bref sourire éclaira ses traits, et j'eus soudain envie d'embrasser sa bouche souriante jusqu'à ce que Poppy Danforth se presse contre moi et me supplie de la prendre.

*Nom d'un chien, Tyler ! Mais qu'est-ce qui te prend ?*

Et je récitai mentalement dans la foulée un « Je vous salue, Marie », tandis qu'elle ajustait la bride de son sac à main sur son épaule.

— Donc, on se revoit la semaine prochaine ? questionna-t-elle.

Bon sang ! Serai-je en mesure de revivre une telle épreuve dans sept jours ? Je repensai alors à sa confession, douloureuse et confuse, et de nouveau j'éprouvai l'envie de la reconforter. Allons ! Il était impératif que je lui transmette une forme de paix, une flamme d'espoir, de vie, qu'elle pourrait emporter chez elle et qui l'aiderait à avancer.

— Bien sûr ! m'exclamai-je en donnant le change. Je suis impatient de vous revoir, Poppy.

J'avais prononcé son prénom sans le vouloir, et surtout d'un ton que je n'employais plus depuis

que j'étais prêtre, car c'était celui que j'utilisais autrefois, quand je voulais qu'une femme s'agenouille devant moi et défasse ma ceinture...

Comme si elle avait reconnu ce timbre, elle écarquilla les yeux, et je vis ses prunelles se dilater, il me sembla voir une petite veine palpiter plus fort au creux de son cou. Cette réaction se répercuta directement sur mon sexe. Pire : non seulement mon corps venait de répondre de façon insensée et sans précédent à une présence féminine, mais en plus il était clair qu'elle était aussi troublée par ma présence que je l'étais par la sienne.

Je me trouvais sur le fil du rasoir, et il aurait suffi d'un rien pour que je l'oblige à se pencher sur le banc et botte ses jolies petites fesses, afin de la punir de m'avoir fait bander et d'avoir déclenché de si mauvaises pensées en moi, alors que j'aurais dû penser au salut de son âme.

Je m'éclaircis la voix, me cramponnant à la discipline de fer que je m'infligeais depuis trois ans pour demeurer fidèle à mes vœux.

— À propos..., commençai-je.

— Oui ? demanda-t-elle aussitôt d'un ton empressé en mordant sa belle lèvre.

— Il est inutile de venir de Kansas City pour vous confesser ici. Je suis certain que vous trouverez là-bas un prêtre qui vous recevra avec bienveillance. Mon propre confesseur, le père Brady, est vraiment excellent, et il officie précisément à Kansas City.

Elle inclina légèrement la tête de côté, comme un oiseau.

— Mais je n'habite plus à Kansas City, déclara-t-elle. Je vis désormais ici, à Weston.

*Et m... ! Me voilà dans de beaux draps.*

Mardi, fichu mardi.

Je célébrai une messe devant un auditoire bien clairsemé, c'est-à-dire deux grands-mères coiffées d'un chapeau et Rowan, puis j'allai courir, pensant à tout ce que je devrais accomplir aujourd'hui, y compris aux informations que je souhaitais fournir à mon groupe de jeunes en vue de notre prochain voyage prévu au printemps, et au sermon que je prononcerais le dimanche suivant.

Weston est une ville où s'entrecroisent des rivières, où les champs descendent vers le fleuve Missouri, et où des pentes abruptes peuvent aussi mettre à mal le promeneur. Y faire son jogging relève de la détermination, voire d'une violence que l'on s'impose à soi-même, mais cela permet aussi de s'éclaircir les idées. Au bout de dix kilomètres, j'étais couvert de sueur et je haletais ; j'augmentai alors le son de mes écouteurs afin que la voix de Britney Spears me permette d'échapper à toutes ces contingences.

Je tournai ensuite à l'angle de l'artère principale du SSI-ville, les trottoirs, en ce jour de semaine, étant désertés par les badauds qui, le week-end, s'attardaient devant les vitrines des antiquaires ou des boutiques d'art. Je dus contourner un couple de seniors, alors que je remontais la côte plutôt raide, les muscles de mes cuisses et de mes mollets perclus de douleur. La sueur me ruisselait dans le cou, sur les épaules et dans le dos, mes cheveux étaient trempés, chaque inspiration s'apparentait à une punition, tandis que le soleil du matin m'envoyait, en guise de salut, des flots de chaleur sous lesquels semblait onduler l'asphalte.

J'adorais cette sensation.

Toute autre chose se diluait alors – la future rénovation de l'église, les prêches que je devais écrire, et Poppy Danforth.

Surtout Poppy Danforth, et le fait que songer à son beau visage suffisait à me faire bander.

Je me méprisais pour mon comportement de la veille.

C'était manifestement une femme bien élevée, intelligente et intéressante ; de surcroît, elle était

venue vers moi alors qu'elle n'était pas catholique, mais en quête de paroles susceptibles de l'aider. Et au lieu de voir en elle une brebis désespérément en quête de conseils, j'avais été incapable de penser à autre chose qu'à sa bouche, quand elle me parlait.

J'étais prêtre. J'avais juré à Dieu de ne pas chercher à explorer les corps, pas même le mien, pour être précis. Et les pensées que Poppy m'inspirait étaient parfaitement inconvenantes.

J'étais censé être le berger de mes ouailles, pas le loup dans la bergerie ! Pas ce loup qui s'était réveillé en grimaçant ce matin parce qu'il avait fait un rêve torride avec Poppy.

Je cédaï à un accès de culpabilité...

*Je vais aller en enfer, pensai-je, il n'y a pas d'autre issue.*

Car bien que je me sente coupable, j'ignorais si je serais en mesure de me contrôler lorsque je la reverrais.

Encore que ce ne soit pas tout à fait exact...

En réalité, c'était dans le domaine du possible, mais, pour être honnête, je ne le souhaitais pas. D'ailleurs, je ne voulais même pas renoncer au droit de penser à sa voix, à son histoire...

Ce qui était tout de même problématique ! Alors que j'effectuais le dernier kilomètre de mon jogging, je me demandai ce que je conseillerais à un paroissien dans la même situation que moi, ce que je pourrais lui transmettre, relativement à la volonté de Dieu.

*Ce sentiment de culpabilité est un signe que t'envoie ta conscience pour t'indiquer que tu t'es éloigné de ton Seigneur.*

*Confesse tes péchés à Dieu, ouvertement et sincèrement.*

*Implore son pardon et la force de surmonter la tentation, si elle se représente.*

*Et enfin, tiens-toi à l'écart de la tentation.*

L'église et le presbytère se profilèrent à l'horizon...

Je savais ce que je devais faire : me doucher et passer une heure à prier et à implorer le pardon.

Je Le supplierais aussi de m'accorder de la force. J'allais en avoir besoin.

Et la prochaine fois que Poppy viendrait, je devrais impérativement l'adresser à un autre confesseur. Cette perspective me désolait, mais j'étais prêtre depuis assez longtemps pour avoir conscience que les meilleures décisions sont celles qui entraînent les douleurs les plus brèves.

Je m'arrêtai au carrefour, attendant que le feu passe au vert, l'esprit plus léger suite au plan que j'avais décidé de suivre. Oui, ma résolution était la bonne, et tout allait bien se passer.

— Pardon ? C'est du Britney Spears ?

Ah, cette voix ! Bien que je ne l'aie entendue que deux fois, elle était gravée à jamais dans ma mémoire.

C'était une erreur, bien sûr, mais je me retournai tout en retirant mes écouteurs...

Elle aussi faisait son jogging et, à en juger par son apparence, elle avait également beaucoup couru. Elle portait une brassière de sport et un short très court, qui recouvrait tout juste son adorable postérieur. Elle transpirait et ne portait pas de rouge à lèvres ; pourtant, sa bouche était encore plus fascinante que d'ordinaire, et si je ne me mis pas à la regarder fixement, comme un affamé, c'est parce que ses cuisses bronzées, son ventre plat et ses seins pointus retinrent toute mon attention.

Je sentis le sang affluer dans une région bien précise de mon anatomie...

Elle continuait à me sourire, et je compris enfin qu'elle m'avait dit quelque chose.

— Pardon ? Je n'ai pas entendu, dis-je d'une traite, assez sèchement.

Mais elle ne parut pas y prendre garde.

— Je n'imaginai pas avoir affaire à un fan de Britney Spears, déclara-t-elle.

Puis elle désigna mon iPhone attaché à ma taille, duquel s'échappaient les paroles de « Oops... I

Did It Again ».

— Et qui plus est un admirateur de la première heure, puisque ce titre n'est pas nouveau, précisa-t-elle.

Si je n'avais pas déjà été cramoisi à cause de mes efforts physiques et du soleil, j'aurais rougi de la tête aux pieds. Saisissant mon téléphone, je voulus changer de chanson.

Elle se mit à rire.

— Oh, ce n'est pas grave ! enchaîna-t-elle. Si on me pose la question, je dirai que vous écoutiez... euh... des chants grégoriens, par exemple ?

Je fis un pas dans sa direction, et m'aperçus alors qu'elle laissait son regard courir sur mon torse nu, puis sur mon short qui tombait bas sur mes hanches... Quand elle releva les yeux et rencontra les miens, son sourire pâlit un peu. Je remarquai que les pointes de ses seins étaient devenues toutes dures.

Je fermai les yeux un instant, pour reprendre le contrôle de mon membre que je sentais enfler malgré moi.

— À moins que les ecclésiastiques n'écoutent du *death metal* ?

Je repris discrètement ma respiration, et j'appelai silencieusement ma grand-mère à la rescousse, le tapis effiloché de l'autel, le goût du vin de messe.

— Vous ne m'aimez pas beaucoup, n'est-ce pas ?

Cette subite déclaration me ramena directement au présent. Elle se trompait sur toute la ligne... Comme si mes pulsions incontrôlables étaient le signe qu'elle me déplaisait !

— Vous avez pourtant été si aimable, la première fois que je suis venue vous voir, poursuivit-elle. Mais j'ai l'impression que, d'une certaine façon, j'ai suscité votre colère.

Et elle baissa les yeux, ce qui eut pour effet de souligner l'épaisseur et la longueur de ses cils.

Aïe ! La seule vision de son visage suffit à me faire bander.

— Non, pas du tout, lui assurai-je, soulagé d'entendre que j'avais repris le contrôle de ma voix. Je remercie notre Seigneur que vous ayez trouvé la force de venir jusqu'à mon église.

— Et je dois dire que cette démarche m'a beaucoup rassérénée, renchérit-elle sans que j'aie terminé. De fait, je suis ravie d'être tombée sur vous. J'ai vu sur votre page Web que vous accueilliez les gens pour discuter, à certaines heures de la journée, et j'ai pensé que je pourrais venir vous voir. Pas nécessairement pour me confesser...

*Dieu merci !* pensai-je.

— ... mais pour converser à bâtons rompus avec vous. J'essaie de commencer une nouvelle vie, mais j'ai le sentiment qu'il me manque quelque chose. Comme si le monde dans lequel je vivais s'était, comment dire... vidé. Enfin, qu'il n'était plus saturé, comme avant. Mais après avoir échangé avec vous, je me suis sentie plus... plus légère. Peut-être que j'ai besoin de la religion, mais en toute honnêteté, je ne sais pas si cette quête est vraiment le but de ma démarche.

Son aveu ralluma mon instinct de prêtre. Je pris une grande inspiration, lui tenant alors les mêmes propos qu'à de nombreuses autres personnes avant elle, et qui étaient à mes yeux toujours aussi essentiels que la première fois que je les avais prononcés.

— Je crois en Dieu, Poppy, mais je pense aussi que tout le monde n'est pas doué pour la spiritualité. Vous pouvez trouver ce que vous recherchez dans un métier qui vous passionne, ou un voyage, ou votre famille. De nombreux domaines peuvent assouvir votre quête de sens. Il se peut aussi qu'une autre religion vous convienne mieux. Je ne veux pas que vous vous sentiez obligée d'explorer l'Église catholique pour une autre raison qu'un réel intérêt ou une véritable curiosité.

— Et si c'était à cause d'un prêtre particulièrement séduisant ? Est-ce que ce serait une raison

suffisante pour approfondir l'étude de la religion catholique ?

Je dus avoir l'air terrifié – notamment parce que ses paroles étaient en train de porter un sérieux coup à mon self-control –, car elle éclata de rire. Un rire presque trop cristallin, mais plaisant, qui aurait semblé plus à sa place dans une salle de bal ou une piscine dans les Hamptons.

— Détendez-vous, ajouta-t-elle aussitôt, je plaisantais. Évidemment, vous êtes très sexy, mais ce n'est pas pour cette raison que la religion catholique m'intéresse. Du moins...

Elle marqua une pause, me scruta de nouveau de la tête aux pieds, et j'eus l'impression que ma peau s'embrasait sous son regard.

— ... n'est-ce pas la seule.

À cet instant, le feu passa au vert, et elle s'éloigna en me faisant un petit signe de la main.

J'étais complètement retourné !

# Chapitre 3

Je me rendis directement chez moi et pris la douche la plus froide que je puisse supporter jusqu'à ce que mes pensées s'éclaircissent et que mon érection finisse par fléchir. Cependant, j'avais bien conscience qu'étant donné le tour qu'avait pris la situation, mon trouble resurgirait sitôt que je reverrais Poppy.

Bon, il se pouvait que je n'arrive pas à surmonter le désir qu'elle m'inspirait, mais je pouvais au moins m'efforcer de le juguler. Je devais à tout prix cesser de fantasmer sur elle. Je ne voulais plus constater au réveil que j'avais maculé mon drap parce qu'elle avait peuplé mes rêves. Et, au fond, discuter avec elle me serait peut-être d'un grand secours, car je la verrais alors comme une brebis égarée qui recherchait Dieu, et non plus comme la créature la plus sexy que j'aie jamais rencontrée. Avec des jambes à se damner, si je puis dire.

J'enfilai un pantalon sur mon boxer, puis mis une chemise noire et en roulai les manches jusqu'aux coudes, comme j'en avais l'habitude. Sans la moindre hésitation, je saisis mon col blanc, élément indispensable pour ne pas perdre de vue ma fonction et l'abnégation qu'elle impliquait.

J'avais choisi la chasteté pour Dieu.

Pour ma paroisse.

Pour ma sœur.

Et c'était pour cette raison que Poppy Danforth me bouleversait autant. Je voulais incarner la pureté sexuelle aux yeux de mes fidèles, afin qu'ils aient de nouveau foi en l'Église ; il fallait que j'efface les horreurs commises au nom de Dieu par des hommes ignobles.

Et je souhaitais aussi me souvenir de Lizzy sans être en proie à la culpabilité, au regret et à l'impuissance.

Mais vous savez quoi ? Je me faisais un monde de rien du tout. Tout irait bien. Je me passai la main dans les cheveux, pris une profonde inspiration. Une femme, aussi sexy soit-elle, n'allait pas détruire tout ce que je tenais pour sacré dans mon sacerdoce, ni ce que j'avais travaillé si dur à mettre en place.

Le mardi soir, il m'arrivait de me rendre chez mes parents qui habitaient à moins d'une heure du presbytère, mais cette visite n'avait rien de systématique. Or, cette semaine-là, j'avais hâte de les revoir ; j'étais épuisé, tant sur le plan physique que moral, et j'avais besoin de me ressourcer. Je m'étais efforcé d'éviter Poppy lors de tous mes joggings matinaux et j'avais pris environ dix douches glacées en l'espace de deux jours.

Je voulais juste changer d'air, aller quelque part sans mon col romain, jouer à un jeu vidéo de type *Arkham Knight* et savourer la cuisine de ma mère. J'avais aussi envie de boire une bière (peut-être même plusieurs) en compagnie de mon père et d'écouter mon ado de frère se lamenter sur la fille sur laquelle il avait « flashé » mais qui l'avait mis dans sa « friend zone », alors qu'il aspirait à bien plus. Bref, j'étais en quête d'un refuge où l'église, Poppy et le reste de ma vie seraient mis en sourdine, et où je pourrais me détendre.

Papa et maman ne me déçurent pas. Mes deux autres frères étaient aussi à la maison – même s'ils ont leur propre appartement –, attirés par la cuisine maternelle et le réconfort qu'offre le foyer

familial.

Après le dîner, Sean et Aidan me mirent une raclée à la dernière version de *Call of Duty*, tandis que Ryan envoyait des textos à celle qu'il convoitait et que la maison fleurait encore bon les lasagnes et le pain à l'ail. Une photo de Lizzy nous contemplait du dessus de la télévision. Cette jolie jeune fille souriante aux cheveux blonds cachait en son cœur des atrocités. Nous l'apprîmes trop tard, lorsque sa courte vie s'acheva, en 2003.

Je considérai la photo un bon moment pendant que Sean et Aidan discutaient de leurs métiers – tous deux travaillaient dans la finance – et que mes parents jouaient à *Candy Crush* dans leurs fauteuils, côte à côte.

*Je suis désolé, Lizzy, désolé pour tout.*

De façon rationnelle, je savais que je n'aurais alors rien pu faire, mais la logique ne parvenait pas à effacer de ma mémoire ses lèvres blêmes et bleuies, ni les petits vaisseaux qui avaient éclaté dans ses yeux.

Resterait à jamais gravé en moi le traumatisme lié à mon entrée dans le garage, alors que j'étais en quête de piles pour ma lampe torche et qu'à la place je découvris le corps froid de ma seule et unique sœur...

La voix grave de Sean s'immisça tout à coup dans mes sinistres pensées, ainsi que le grincement du fauteuil de papa, de sorte que je revins peu à peu à la réalité.

— ... seulement sur invitation, disait mon frère. Des rumeurs couraient depuis des années, mais je ne pensais pas qu'elles étaient fondées jusqu'à ce que je lise cette lettre.

— Et tu vas y aller ? s'enquit Aidan sur un ton tranquille.

— Bien sûr, mon grand, qu'est-ce que tu crois !

— Aller où ? demandai-je alors.

— Dans le genre de lieu de débauche que ta religion t'interdit, ô grand saint !

— C'est une invitation à Disneyland ? insistai-je, un rien ironique.

Sean leva les yeux au ciel, mais Aidan se redressa.

— Peut-être que tu devrais mettre Tyler au courant, dit-il à ce premier. Il a sans doute besoin de dépenser un petit excès... d'énergie.

— Je te répète que c'est uniquement sur invitation, abruti ! s'exclama Sean. Ce qui veut dire qu'il ne peut pas y aller.

— C'est censé être le meilleur club de strip-tease du monde, précisa Aidan, imperturbable. Mais nul n'en connaît le nom ni le lieu, jusqu'à ce qu'on y soit invité. Il paraît même qu'on n'y est pas admis tant qu'on ne déclare par un million de dollars par an.

— Dans ce cas, pourquoi Sean a-t-il été invité ? demandai-je.

Ce dernier, qui avait trois ans de plus que moi, s'appliquait à gravir les échelons de la hiérarchie, dans son entreprise, mais n'était pas encore arrivé au sommet. Il gagnait un salaire des plus confortables (je trouvais cela presque indécent), mais il était encore loin du million de dollars par an. Pour l'instant.

— Parce que, gros crétin, j'ai des relations. Il vaut mieux avoir un bon réseau qu'un salaire royal pour se faire une place au soleil.

— Surtout si cela te permet de bai...

— Oh, les garçons ! intervint notre père, sans lever les yeux de son téléphone. Épargnez votre mère.

— Désolé, maman, dit chacun à l'unisson.

Elle haussa les épaules d'un air indifférent : depuis le temps, elle était immunisée contre la

grossièreté de ses quatre fils.

Aidan, mon cadet de deux ans et encore junior dans le monde des affaires, soupira.

— Je veux en être au même point que toi, à ton âge, dit-il à Sean.

— Ça, je te comprends ! Mieux vaut me ressembler plutôt qu'à M. le Célibataire. À propos, Tyler, tu ne commences pas à souffrir des symptômes du canal carpien de la main droite ?

Je lui lançai un coussin au visage.

— Pourquoi ? Tu souhaites te porter volontaire pour m'aider ? questionnai-je.

Sean évita le projectile.

— Quand tu veux, mon chéri ! Je pourrai peut-être utiliser un peu de ton huile bénite, pour que ça soit plus efficace.

— Tu vas aller en enfer, le prévins-je d'un ton mauvais.

— Tyler ! s'insurgea mon père. Tu ne prédis pas l'enfer à ton frère, compris ?

Le tout sans lever davantage les yeux de son téléphone.

— Pourquoi passer tant de nuits tout seul si on ne peut pas de temps à autre condamner quelqu'un, hein ? lança alors Aidan en s'emparant de la télécommande.

— Réflexion faite, Peter Pan, je devrais peut-être t'emmener avec moi, dans ce club, renchérit Sean à mon adresse. Il n'y a pas de mal à jeter un coup d'œil au menu, tant qu'on ne commande pas, n'est-ce pas ?

— Sean, je ne t'accompagnerai pas dans ce club de strip-tease, même si je ne doute pas que ce soit très distrayant.

— Comme tu voudras. Tu devras encore passer ton vendredi soir tout seul, devant ton poster de sainte Augustine.

Je lui envoyai un deuxième coussin.

Mes businessmen de frères s'en allèrent vers 22 heures pour rejoindre leurs appartements stylés à Kansas City, tandis que Ryan nous avait fait faux bond en cours de soirée : il avait en effet emprunté la voiture de mon père pour se rendre en ville. Ce dernier s'étant endormi dans son fauteuil, je m'allongeai sur le canapé et m'apprêtai à regarder un show de Jimmy Fallon quand j'entendis de l'eau couler dans l'évier.

Je fronçai les sourcils. Mes frères et moi avions fait la vaisselle après le dîner précisément pour éviter que ma mère ne s'en charge. Quand je me levai pour voir en quoi je pouvais l'aider, je la vis en train de récurer son évier en inox si vigoureusement que le produit en volait.

— Maman ?

Elle se tourna vivement vers moi, et je pus constater qu'elle était en train de pleurer. Elle m'adressa alors un bref sourire, puis ferma le robinet tout en s'essuyant les yeux du revers de la manche.

— Désolé, mon chéri. C'est à cause des vapeurs du produit.

Ses larmes n'avaient rien à voir avec le ménage, mais avec Lizzy, je le savais. Lorsque nous étions tous ensemble, je voyais bien dans son regard qu'elle imaginait la présence d'une autre personne autour de la table, une assiette supplémentaire parmi celles à laver.

La mort de Lizzy m'avait presque terrassé, mais elle avait complètement anéanti ma mère. Jour après jour, c'était comme si elle était maintenue artificiellement en vie par nos plaisanteries, nos marques d'affection et nos visites, mais il était clair qu'une part d'elle-même ne guérirait jamais, ne reviendrait jamais à la vie, et notre Église en était largement responsable. D'abord parce qu'elle avait poussé Lizzy au suicide, ensuite parce qu'elle nous avait tourné le dos quand l'affaire s'était sue.

Parfois, j'avais l'impression de me battre pour le mauvais camp. Mais qui pourrait rendre l'Église meilleure, si je n'essayais pas ?

Je pris ma mère dans mes bras.

— Elle a désormais rejoint Dieu, murmurai-je pour la consoler, et c'était tant le fils que le prêtre qui s'adressait à elle, comme une chimère des deux. Elle est auprès de Dieu, je te le promets.

— Je sais, dit-elle en reniflant. Je sais. Mais parfois je me demande si...

Elle s'interrompt. Elle s'en voulait toujours de n'avoir rien vu venir. Moi aussi, d'ailleurs, je me posais souvent des questions et, dans les moments les plus sombres, je cherchais quels signes j'aurais dû percevoir. J'avais la sensation que Lizzy avait à plusieurs reprises voulu me dire quelque chose, mais qu'au dernier moment elle avait toujours reculé pour plonger dans le brouillard du silence.

— Je sais, maman, nous nous questionnerons toujours sur ce qui s'est passé, lui assurai-je alors d'un ton calme. Mais tu ne dois pas souffrir toute seule, je veux partager ta peine avec toi. Et papa aussi, j'en suis certain.

Elle hocha la tête, toujours blottie contre mon torse, et nous restâmes un long moment ainsi, à nous bercer doucement l'un l'autre, tous deux repensant à ce qui s'était passé douze ans plus tôt, et qui nous avait conduits sur la route du cimetière.

Ce ne fut que sur le trajet du retour, alors que j'écoutais ma compilation habituelle de chansons pour jeunes gens dans le vent – sans oublier Britney Spears – que je fis le lien entre le club dont parlait Sean et la confession de Poppy. De fait, elle avait mentionné un club que tout le monde aurait qualifié de lieu de débauche. Était-il possible qu'il s'agisse du même ?

J'eus un bref accès de jalousie, mais je refusai d'y céder, serrant les mâchoires tandis que je conduisais mon pick-up sur l'autoroute. Je me fichais pas mal que Sean aille dans ce club, ce lieu où Poppy avait sans doute exhibé son corps. Oui, je m'en fichais.

Et cette impression de dépit n'avait bien sûr rien à voir avec mon intention soudaine et intempestive de la croiser le lendemain, afin de l'encourager à me rendre visite lors de mes heures de permanence, à l'église. Non, c'était parce que je m'inquiétais à son sujet, tentai-je de me rassurer. Parce que je voulais l'accueillir en notre église et lui procurer réconfort et conseils, sentant bien qu'elle n'était pas femme à s'égarer facilement, que c'était une personne solide. Quel fardeau l'avait donc poussée à se glisser dans un confessionnal qui lui était étranger et à se retrouver au bord des larmes ? En tout état de cause, elle ne pouvait le porter seule.

Surtout une personne aussi sexy qu'elle.

Assez !

Il ne fut pas trop difficile de retrouver Poppy. De fait, je ne fournis aucun effort particulier à part passer, lors de mon jogging matinal, devant le café-tabac et la heurter, au moment où elle tournait à l'angle de la rue. Elle trébucha et je parvins à l'empêcher de tomber en la serrant contre moi.

— Désolé, m'exclamai-je en retirant immédiatement mes écouteurs. Je ne vous ai pas fait mal ?

Elle secoua la tête, puis releva le menton et m'adressa un petit sourire qui me fit légèrement frissonner : il était d'une imperfection parfaite, avec ses deux incisives un peu plus grandes, et la sueur qui perlait au-dessus de ses lèvres. Nous nous rendîmes compte en même temps combien la situation était embarrassante, puisque je la tenais dans mes bras alors qu'elle était vêtue d'une brassière et d'un short, et que je ne portais même pas de tee-shirt. Je la relâchai sans attendre... immédiatement frustré par le manque que je ressentis alors. Par la nostalgie de ses seins qui s'étaient écrasés contre mon torse nu.

Plus jamais d'étreinte frontale, à l'avenir, m'ordonnai-je sèchement. Et je vis déjà se profiler une nouvelle douche froide dans un futur très proche.

Poppy posa alors les mains sur mon torse, de façon informelle et innocente, avec aux lèvres toujours ce même petit sourire.

— Sans vous, je serais tombée, dit-elle.

— Sans moi, vous n’auriez pas couru ce risque, renchéris-je.

— Et pourtant, je ne regrette rien, m’assura-t-elle d’une voix suave.

Se pouvait-il qu’elle soit en train de flirter avec moi ? me demandai-je. Son sourire s’élargit soudain, et je compris qu’elle me taquinait de cette façon badine et confiante qu’adoptent les filles avec leurs amis gays. Elle ne voyait aucun danger en moi, et d’ailleurs pourquoi aurait-ce été le cas ? J’étais un homme d’Église, après tout, qui avait juré à Dieu de prendre soin de ses ouailles. Et, bien sûr, elle estimait qu’elle pouvait plaisanter avec moi, me toucher sans que cela entame mon sang-froid de prêtre. Comment aurait-elle pu savoir l’effet que sa voix, ses mots produisaient sur mes sens ? Comment aurait-elle pu deviner que sa main était en train de marquer mon torse au fer rouge ?

Elle leva vers moi ses yeux couleur noisette piqués de vert, dans lesquels on devinait la curiosité et la vivacité d’esprit, mais aussi la confusion et le chagrin, pour peu qu’on s’attardât sur eux. Je connaissais bien ce dernier sentiment, pour l’avoir ressenti durant de longues années après le décès de Lizzy, sauf que, dans le cas de Poppy, je suspectais que la personne dont elle portait le deuil, celle qu’elle avait perdue, c’était elle-même.

*Laissez-moi aider cette femme*, priai-je en silence. *Laissez-moi l’aider à trouver sa voie.*

— Je suis heureux de vous voir, dis-je en me redressant tandis qu’elle laissait retomber les mains le long de son corps. Ne m’avez-vous pas dit en début de semaine que vous désiriez me rencontrer ?

Elle hocha la tête avec enthousiasme.

— Effectivement ! C’est mon souhait.

— Voulez-vous que l’on se retrouve dans mon bureau d’ici une demi-heure ?

Elle me fit un petit salut militaire moqueur.

— Entendu, mon père !

Puis elle s’éloigna. Je tentai d’abord de ne pas la suivre du regard, puis me promis de jeter juste un coup d’œil, qui dura, dura... le temps de bien enregistrer ses épaules dorées et luisantes, ainsi que les mouvements chaloupés de son postérieur...

Oui, une douche froide s’imposait !

# Chapitre 4

Une demi-heure plus tard, j'avais remis mon uniforme : un pantalon noir, une ceinture Armani (que m'avait offerte un de mes frères businessmen), une chemise blanche à manches longues roulées jusqu'aux coudes, et un col blanc, bien sûr. Sainte Augustine me regardait d'un air austère, me rappelant que mon objectif consistait à aider Poppy, et non à fantasmer sur sa brassière et son short. D'ailleurs, tel était bien mon dessein, l'aider. Je ne pouvais me rappeler sans un pincement au cœur ses pleurs étouffés dans le confessionnal...

Je lui viendrais en aide, même si cela devait me tuer.

Poppy arriva avec une minute d'avance, et à la façon aisée dont elle franchit la porte, j'en conclus qu'elle avait l'habitude des rendez-vous et de la ponctualité. Et dire que moi j'avais tant de difficulté à me lever depuis trois ans chaque matin à 7 heures pour assurer la messe de 8 heures, de sorte que souvent elle commençait à 8 h 30...

— Re-bonjour, dit-elle tandis que je lui indiquais le siège à côté du mien.

J'avais décidé que la discussion se tiendrait dans l'angle où se trouvaient deux chaises rembourrées, détestant m'adresser aux gens de derrière ma table de travail, comme si j'étais le principal d'un collègue. En l'occurrence, je voulais être en mesure de lui prendre éventuellement la main pour l'apaiser, et lui montrer un autre visage de l'Église que mon confessionnal complètement suranné, digne de l'Apocalypse.

Elle prit place sur le siège avec cette élégance qui la caractérisait... J'étais fasciné. C'était comme regarder une ballerine lacer ses chaussons ou une geisha servir du thé. De nouveau, elle avait mis un rouge à lèvres éclatant, et portait un short à taille haute ainsi qu'une blouse qui se nouait derrière la nuque, tenue plus appropriée pour un après-midi à la plage que pour un rendez-vous dans le bureau miteux du presbytère. Ses cheveux étaient encore mouillés et ses joues légèrement roses, à cause de son jogging. Curieusement, je ressentis un vague sentiment de possessivité à l'idée que je l'avais vue en pleine action, tout à l'heure, moins apprêtée, plus naturelle... Ce qui était une très mauvaise impulsion ! Je la repoussai vivement.

— Merci de me recevoir, dit-elle en croisant les jambes.

Et elle posa par terre son sac à main, ou plus exactement un fourre-tout en perles de toutes les couleurs.

— J'ai longtemps réfléchi avant de venir, enchaîna-t-elle, car je ne suis pas religieuse, et une partie de moi hésite encore à...

— N'envisagez pas votre démarche sous un angle religieux, lui conseillai-je alors. Mon rôle ne consiste pas à vous convertir. Contentons-nous de discuter. Peut-être trouverons-nous par la suite des activités ou des groupes qui correspondront davantage à vos besoins.

— Voulez-vous m'envoyer chez les méthodistes ?

— Certainement pas. Je renvoie toujours en premier lieu les récalcitrants aux luthériens, rétorquai-je d'un ton ironique

Cela me valut un beau sourire.

— Eh bien, comment avez-vous atterri à Kansas City ? enchaînai-je.

Elle hésita.

— C'est une longue histoire.

Je m'adosai à mon siège avec une lenteur délibérée.

— J'ai tout mon temps.

— Je vous prévient, ce n'est pas palpitant.

— Je passe mes journées à étudier des textes liturgiques qui datent du Moyen Âge, l'ennui n'a pas de secrets pour moi.

— Très bien... Bon, je ne sais pas trop par où commencer... Par le début, ce sera sans doute plus simple ?

Elle balaya alors d'un coup d'œil mes rayonnages de livres, tout en enfonçant ses dents dans ses lèvres, comme si elle se demandait quel était vraiment le début de son histoire.

— Je ne suis pas une fugueuse au sens classique du terme, finit-elle par déclarer. Je n'ai pas fait le mur quand j'avais seize ans, ni volé la voiture de mon père pour me rendre sur la côte la plus proche. J'étais une enfant obéissante, consciencieuse, et accessoirement la préférée de mon père, jusqu'à ce que je décroche mon MBA à la faculté de Dartmouth. Le jour de la remise des diplômes, du podium, j'ai regardé mes parents et compris ce qu'ils voyaient en moi : un faire-valoir supplémentaire, une image flatteuse dans l'album photo familial. Je les entendais déjà raconter à leurs amis : « Là, c'est notre petite dernière ! Diplômée avec mention très bien. Et elle n'a étudié que dans les meilleures écoles. Elle a passé ses trois derniers étés comme bénévole en Haïti. Elle était la star de son cours de danse à la Juilliard, mais, bien sûr, elle a choisi de continuer dans les affaires, notre fille a la tête sur les épaules... »

— Vous avez travaillé dans l'humanitaire en Haïti ? l'interrompis-je.

Elle hocha la tête.

— Oui, dans une maison de naissance, une organisation caritative où les jeunes mères qui vivent à la campagne peuvent bénéficier de soins prénataux et viennent également accoucher. C'est la seule fois, outre à la villa d'été où ma famille séjournait de temps à autre à Marseille, que mon français appris au pensionnat m'a été utile.

Dartmouth, Juilliard, Marseille, le pensionnat... J'avais pressenti que Poppy était une femme bien née, d'ailleurs, elle avait déjà fait une allusion à Newport, synonyme de richesse et de privilèges, mais, à présent, j'en mesurais toute l'étendue. J'étudiai attentivement son visage : j'y lus une confiance inébranlable, un penchant suranné pour le respect de l'étiquette et de la politesse, toutefois dénué de prétention et de sentiment d'élitisme.

— Est-ce que votre expérience en Haïti vous a plu ? questionnai-je.

Un beau sourire éclaira son visage.

— Oh oui ! C'est un pays merveilleux, peuplé de gens qui le sont tout autant. Lors du dernier été où j'y ai séjourné, j'ai aidé sept femmes à donner naissance à leurs enfants. Une fois, j'ai assisté à l'accouchement de jumeaux... Ils étaient vraiment minuscules, et la sage-femme m'a confié plus tard que si la mère n'était pas venue accoucher à la maison de naissance, ni elle ni ses bébés n'auraient survécu. La jeune maman a tenu à ce que je choisisse les prénoms de ses fils.

Soudain, elle se tut, et j'eus la sensation qu'elle se retranchait en elle-même. De fait, ce devait être la première fois qu'elle partageait avec un tiers une joie aussi pure.

— Cette île me manque, ajouta-t-elle.

Je lui souris malgré moi, car j'avais rarement vu quelqu'un d'aussi enthousiaste à l'idée d'aider les personnes dans le besoin.

— Pour ma famille, le caritatif se borne à lever des fonds, dit-elle en me décochant un bref sourire, puis à se faire photographier en train de signer un énorme chèque. Après quoi, ils passent à côté des

SDF dans la rue sans les voir. C'est gênant, non ?

— C'est un comportement fort répandu.

Elle secoua la tête avec véhémence.

— Mais ce n'est pas normal ! En tout cas, moi, je refuse ce mode de vie.

Je la comprenais, car moi aussi je le désapprouvais, mais quoi de plus normal et facile pour une personne comme moi, qui s'était mise au service de la maison de Dieu, du bénévolat ? Or je ne pensais pas que ce sens de l'injustice lui était venu naturellement. J'avais envie de lui demander de me parler davantage de son expérience en Haïti, de lui exposer de quelle façon elle pourrait aider les gens d'ici, car nous avons besoin, à Ste Margaret, de volontaires désireux de donner de leur temps et de mettre leur talent à la disposition des autres. J'aurais même été prêt à la supplier à genoux de venir nous aider à confectionner des pancakes aux petits déjeuners dominicaux que nous servions aux indigents, car nous manquions de bénévoles. Et, pour être honnête, cela aurait été une occasion de la voir, car sa présence m'était de plus en plus indispensable...

Mais peut-être n'était-ce pas la meilleure façon de réagir ! J'orientai rapidement la conversation vers un sujet plus sûr :

— Vous en étiez à votre remise de diplôme...

— La remise de diplôme, exact. J'ai donc compris que je représentais tout ce que mes parents attendaient de moi. Ils m'avaient éduquée pour que je sois conforme à leurs rêves, une belle fille, soigneusement manucurée, portant des fringues hors de prix.

À première vue, elle était la perfection incarnée, mais je la soupçonnais d'être bien plus que cela. Elle devait être également complexe et passionnée, tourmentée et inventive, une sorte de cyclone qu'on aurait fait entrer dans une coquille d'œuf. Pas étonnant que celle-ci ait éclaté.

— J'étais un nouveau faire-valoir pour eux, dans une existence qui regorgeait de limousines, d'appartements luxueux, de banquets et de galas de charité. Une vie par ailleurs comblée par deux autres enfants déjà diplômés de Dartmouth, mariés à des conjoints fortunés et ayant déjà des enfants. J'étais destinée à travailler dans une entreprise en verre et en acier, et à conduire une Mercedes Classe S, du moins jusqu'à mon mariage. Puis j'aurais peu à peu relégué mon travail au second plan pour m'investir dans des œuvres caritatives et, bien sûr, avoir de beaux et riches enfants afin d'agrandir les portraits de famille.

Elle examina soudain ses mains.

— Je dois vous paraître ridicule avec mon discours à la Edith Wharton...

— Pas du tout, lui assurai-je. Je connais tout à fait le genre de personnes dont vous parlez.

J'avais grandi dans un environnement bourgeois, à une moindre échelle évidemment, mais toutes les familles du voisinage possédaient de jolies maisons et des enfants qui fréquentaient les meilleures écoles et universités, et s'inscriraient dans la prospérité du rêve américain.

— J'ai rejeté cet univers en bloc, décréta-t-elle. Je n'en voulais pas, il était au-dessus de mes forces de vivre de cette façon.

Comme je la comprenais ! Elle était tellement supérieure à cette vie-là. En avait-elle conscience, ou bien, à défaut, le sentait-elle ? Même si je la connaissais depuis peu, j'avais la conviction qu'elle avait besoin de trouver un sens à son existence, un sens réel et puissant. Et elle ne l'aurait pas trouvé si elle était restée dans l'univers que ses parents avaient créé pour elle.

— J'avais le cœur brisé à cause de Sterling, poursuivit-elle sans détacher les yeux de ses mains, mais aussi en raison de ma vie, même si rien ne s'était encore passé. J'ai pris le diplôme que l'on vous remet avant l'envoi de l'original, je suis descendue du podium, puis me suis enfuie du campus, sans assister au lancer de chapeaux, ni aux photos, ni au dîner qui coûte une fortune. Je suis tout de

suite rentrée à mon appartement, j'ai laissé un message sur le portable de mon père, j'ai jeté quelques affaires dans une valise et je suis partie. Il n'y aurait plus de passe-droits pour moi, plus de soirées ni de levées de fonds, plus de rendez-vous avec des hommes qui n'étaient pas Sterling. Je laissais cette vie derrière moi, ainsi que les cartes de crédit de mon père. Je refusais également de toucher à mon fonds en fidéicommiss. J'étais résolue à m'en sortir par moi-même.

— C'était courageux de votre part, murmurai-je.

Qui était donc ce Sterling auquel elle faisait allusion ? Un ancien petit ami ? Un ex-amant ? En tout cas, un bel idiot pour laisser tomber Poppy !

— Courageux ou fou, je ne sais pas, dit-elle en riant. J'ai renoncé à toute une éducation. Une éducation coûteuse. J'imagine que mes parents ont été anéantis.

— Vous imaginez ?

Elle poussa un profond soupir.

— Je ne leur ai pas reparlé depuis mon départ. Cela remonte à trois ans, et je sais qu'ils ont dû être furieux...

— Non, vous n'en savez rien.

— Vous ne pouvez pas comprendre, me dit-elle sur le ton d'un doux reproche. Vous êtes prêtre, bon sang ! Je suis certaine que vos parents étaient fous de joie lorsque vous leur avez annoncé à quoi vous vouliez consacrer votre vie.

À ces mots, je regardai le bout de mes chaussures.

— Pour tout vous dire, ma mère s'est mise à pleurer et mon père ne m'a pas adressé la parole pendant six mois. Ils n'ont pas assisté à mon ordination.

Ce n'était pas un souvenir que j'aimais évoquer.

Quand je redressai la tête, je vis qu'elle avait les lèvres serrées.

— C'est affreux, dit-elle. Mes parents auraient tout à fait été capables de réagir de la sorte.

— Ma sœur...

Je m'interrompis pour m'éclaircir la voix. J'avais souvent parlé de Lizzy lors de mes sermons, ou en petits groupes, ou encore pendant des séances d'aide psychologique. Mais, pour une raison que je ne m'expliquais pas, raconter sa mort à Poppy me paraissait plus intime, plus personnel.

— Le prêtre de notre paroisse a abusé d'elle pendant des années, articulai-je enfin. Nous n'en avons jamais rien su, n'avons jamais eu le moindre soupçon...

Poppy posa alors la main sur la mienne. Quelle ironie du sort ! C'était elle qui me consolait à présent, mais, en même temps, tout semblait dans l'ordre des choses. Cela me faisait du bien. Personne ne m'avait réconforté quand le drame s'était produit, chaque membre de ma famille s'étant enfermé dans sa propre souffrance. Il n'y avait eu personne pour m'écouter, simplement entendre ce que je ressentais. Et par la suite, je ne m'étais pas davantage confié à quiconque.

— Elle s'est suicidée à l'âge de dix-neuf ans, poursuivis-je, comme si le simple contact de Poppy avait ouvert une brèche en moi. Elle a laissé un mot avec le nom de tous les enfants dont il avait abusé. Nous avons pu le faire arrêter, il a été jugé et envoyé pour dix ans en prison.

Je marquai une pause pour me calmer ; la rage et la douleur avaient repris possession de mon être. La seule pensée de cet homme m'inspirait une telle fureur que je me sentais capable de meurtre, et j'avais eu beau prier des centaines de fois pour être délivré de cette haine, me forcer à répéter « Je te pardonne, je te pardonne », la colère ne m'avait jamais vraiment quitté. Ni la souffrance.

Je parvins finalement à me maîtriser et enchaînai :

— Les autres familles de la paroisse n'ont pas voulu croire aux horreurs commises, ou bien elles se sont senties humiliées de lui avoir fait confiance, toujours est-il qu'elles nous en ont voulu de

l'avoir dénoncé. Elles étaient furieuses contre Lizzy parce qu'elle était sa victime, et avait eu le culot de laisser une lettre décrivant de façon détaillée tout ce qui lui était arrivé. Elle y révélait que d'autres qu'elle avaient subi les mêmes sévices. Les diacres ont tenté d'empêcher des obsèques catholiques et le nouveau prêtre nous a ignorés. Toute ma famille a cessé d'aller à l'église, et mon père et mes frères ont perdu la foi. Seule ma mère est encore croyante, mais plus pratiquante. À part quand elle vient me rendre visite, elle n'a pas remis les pieds dans une église depuis l'enterrement de Lizzy.

— Mais vous, si ! s'exclama Poppy. Et vous croyez encore.

Sa main était toujours posée sur la mienne, petit havre chaud dans mon bureau à l'air conditionné.

— Pendant longtemps, ce ne fut pas le cas, avouai-je alors.

Nous restâmes un moment silencieux, épaule contre épaule, absorbés par la pensée de filles décédées, de parents désapprouvateurs et de tragédies qui persistaient comme l'odeur des feuilles mortes en forêt.

— Eh bien, reprit-elle, je suppose que vous savez ce que cela signifie d'affronter la désapprobation de ses parents.

Je parvins à lui sourire et m'efforçai de reprendre la parole, même quand elle retira sa main.

— Qu'avez-vous fait après avoir quitté Dartmouth ? lui demandai-je, désireux de passer à un autre sujet, de ne plus penser à Lizzy et aux terribles années qui avaient suivi son suicide.

— Eh bien, dit-elle en changeant de position sur sa chaise, pas mal de choses, à vrai dire. Grâce à mon MBA, les propositions pleuvaient. Seulement, je n'étais pas certaine qu'on me convoitait pour mes qualités personnelles, aussi, après avoir travaillé six mois dans une entreprise new-yorkaise, avec l'impression que le nom de Danforth était tatoué sur mon front, je décidai de tout quitter, aussi brusquement que j'avais fui le New Hampshire. J'ai pris ma voiture et j'ai conduit jusqu'à épuisement. Et c'est ainsi que j'ai terminé ma course à Kansas City.

Elle marqua une pause pour reprendre son souffle.

— Je n'avais pas du tout l'intention de finir dans ce club, reprit-elle d'une voix plus sourde. J'avais pensé me mettre au service d'une association ou plus prosaïquement trouver un job de serveuse, juste pour vivre une tout autre expérience. Puis un barman m'a indiqué qu'il y avait un club privé et discret à Kansas City. On y recherchait des filles. Précisément des filles qui respiraient le luxe.

— Comme vous, n'est-ce pas ?

Poppy ne parut pas s'offenser de ma remarque ; au contraire, elle éclata de rire, de ce rire sensuel qui déclenchait systématiquement une vague de chaleur dans mon bas-ventre.

— Oui, des filles comme moi. Des WASP, des BCBG. Ce que les gens fortunés aiment. Et de vous à moi, cela me convenait tout à fait. Ma tâche consistait à danser, et cela faisait si longtemps que ça ne m'était pas arrivé. Oui, c'était vraiment le job qu'il me fallait. Je touchais un forfait de 500 dollars, plus 750 dollars par table et 1 000 dollars pour une danse dans un salon privé. Le client n'avait pas le droit de poser la main sur moi, il ne devait pas non plus consommer plus de deux boissons. Le club visait une clientèle bien spécifique, aussi je me retrouvai à jouer les stripteaseuses pour des hommes qui, dans ma vie antérieure, m'auraient employée, demandée en mariage ou auraient versé de l'argent pour mes collectes de fonds. Et cela me plaisait énormément.

— Ah bon ?

*Petite salope !*

La pensée avait surgi de nulle part, mais elle tournoyait à présent sans relâche dans mon esprit, avec tout ce qu'elle convoyait comme imagerie...

*Petite salope !*

Elle tourna ses yeux noisette vers moi.

— Est-ce mal ? Est-ce un péché ? Non, ne répondez pas. En fait, je ne veux pas savoir.

— Pourquoi aimiez-vous cela ? Si ma question n'est pas indiscreète, bien sûr.

Il allait de soi que ma curiosité était étroitement liée à ma fonction, rien de personnel là-dedans, pensai-je avec autodérision.

Elle se redressa sur son siège, attirant mon regard sur ses belles jambes bronzées. Ses jambes de danseuse, maintenant, je savais.

— J'aimais ce que je ressentais. Voir ces hommes me contempler, les paupières alourdies de désir pour moi, rien que pour moi et non pour mon éducation, ou mon pedigree, ou les relations de ma famille, m'apportait une profonde satisfaction. Mais ce n'était pas tout. De façon plus primaire, plus crue, il me plaisait de voir que mon corps les excitait. Que je les faisais bander.

À ces mots, je crus que j'allais m'étrangler, et mon esprit se fractura littéralement en deux : une partie appartenait encore au prêtre que j'étais, à l'être de compassion déterminé à mener cet entretien jusqu'au bout avec tact, et l'autre à l'homme qui sommeillait en moi, résolu à lui prouver qu'elle me faisait bander.

Mais, indifférente à ma lutte intérieure, elle poursuivit :

— J'aimais les rendre fous, allumer en eux un désir impérieux. Ils me proposaient des sommes astronomiques pour que je les accompagne chez eux, que je quitte le club, que je devienne leur maîtresse. Mais je n'ai jamais accepté. Même si beaucoup étaient plutôt d'aspect plaisant et que je n'étais pas vraiment en mesure de cracher sur l'argent. Seulement, tout cela était en réalité contraire à ma véritable nature, et je n'imaginai pas accepter ces propositions. Mais n'est-ce pas ridicule, une stripteaseuse qui insiste pour préserver sa vertu ?

Sans attendre ma réponse, elle enchaîna :

— Le problème, c'était que j'avais moi-même très envie de relation charnelle, même si je déclinais leurs offres les unes après les autres. Je suis sûre que vous connaissez ce sentiment, mon père. On a la sensation que la moindre brise va nous jeter par-dessus bord, que notre peau va s'enflammer comme un combustible à la plus petite caresse.

Oh oui ! Que cette impression m'était familière !

Je lui adressai un petit sourire, qu'elle me rendit.

— J'étais vraiment prête à prendre feu, mon père. Voir ces hommes se caresser à travers leurs costumes m'excitait terriblement. Dans les salles privées, j'écartais mon string sur le côté pour leur montrer l'effet qu'ils produisaient sur moi, et ils aimaient quand, à mon tour, je me caressais devant eux jusqu'à l'orgasme.

Je me rendis soudain compte que j'avais agrippé très fermement les accoudoirs de mon siège, tout en m'efforçant de juguler le flot d'images érotiques que ses aveux avaient déclenché en moi. Mais c'était impossible, et elle continuait à parler, sans se rendre compte de mon inconfort, innocemment rassurée par la conviction erronée que j'étais un confident neutre, une machine à enregistrer les confessions et à prodiguer des conseils – et non un homme de vingt-neuf ans, dans la force de l'âge !

— Tout cela ne me suffisait donc plus, enchaîna-t-elle. J'avais envie qu'ils me prennent, qu'ils me possèdent. J'avais envie de sentir leur sexe et leurs doigts en moi, dans ma bouche. Partout.

Elle reprit une fois de plus sa respiration.

De mon côté, je haletais en silence.

— Quel est le nom de ce péché ? Car je sais que c'en est un. Est-ce juste de la luxure ou pire encore ? Et quel genre de prière dois-je réciter pour le surmonter ? Est-ce grave que je n'éprouve pas de culpabilité pour ces pulsions que j'ai finalement assouvies ? Et que même maintenant, alors que ça s'est produit le mois dernier, j'en aie encore envie ? Je me sens si seule, j'ai tant besoin qu'on me

caresse, qu'on me prenne... Et cela me perturbe complètement, car je n'ai aucune autre idée de ce que je veux faire de ma vie.

J'aurais aimé lui saisir la main et lui donner des conseils avisés, mais toute sagesse m'avait déserté.

Ses aveux résonnaient avec une telle puissance en moi ! Il faut dire qu'elle ne m'avait rien épargné.

Non seulement j'avais dû écouter ce qu'elle m'avait raconté à propos de son travail au club, mais en plus elle m'avait ensuite décrit ses pulsions les plus intimes et la façon dont elle se masturbait jusqu'à la jouissance ; je m'étais alors imaginé à la place d'un de ces hommes d'affaires au regard plein de convoitise, offrant toute ma fortune pour admirer son sexe luisant palpiter de plaisir. D'ailleurs, j'aurais sans doute pu le voir tout de suite, si j'avais voulu. Il aurait suffi que je me lève, que je la plaque contre le mur, que je baisse son short et lui écarte les cuisses afin qu'elle s'expose à ma vue...

Il m'était impossible de l'entendre prononcer un mot de plus. C'était inhumain, à la fin !

Dieu avait dû entendre ma prière silencieuse car la sonnerie de son téléphone retentit alors, un timbre tout à fait classique, et elle se mit à fouiller dans son sac.

— Désolée, dit-elle en prenant l'appel.

Je lui fis signe qu'il n'y avait pas de problème, tout en me demandant comment j'allais en résoudre un autre en revanche énorme, à savoir me mettre debout sans qu'elle voie l'effet que ses paroles avaient produit sur moi...

Elle mit rapidement fin à sa communication.

— Je suis vraiment navrée, s'excusa-t-elle de nouveau. C'était professionnel et...

Je levai la main.

— Ce n'est pas grave, j'ai de toute façon une réunion paroissiale sous peu.

C'était un mensonge, la seule réunion qui aurait lieu serait entre ma main et mon membre, mais il n'aurait été guère avisé d'en informer cette jeune convertie. (Je devrais demander pardon pour ce mensonge tout comme pour ce que je m'apprêtais à faire.)

— Eh bien... J'espère vous revoir bientôt, dis-je.

Elle m'adressa un sourire ravageur, puis se leva et ajusta son sac sur son épaule.

— Moi aussi. Au revoir, mon père.

Je n'attendis même pas d'entendre la porte de l'église claquer derrière elle pour me lever, fermer à clé celle de mon bureau et défaire ma ceinture d'une main fébrile...

Ce n'était pas le moment de ressentir de la culpabilité, ni de me questionner sur mes motivations, bref, de réfléchir à quoi que ce soit. Je libérai juste mon sexe en descendant à peine mon pantalon, puis m'activai vigoureusement, impatient de jouir.

Ce faisant, je m'efforçai de penser à une autre femme que celle qui était précisément venue me voir en quête de miséricorde divine et de réconfort. Mais elle ne cessait de hanter mon esprit, je l'imaginai dans son club, se déhanchant pour moi, rien que pour moi, écartant son string de côté pour me révéler ce que je désirais le plus.

*Que le Seigneur me vienne en aide !*

Je sentais l'orgasme monter en moi à présent, de l'électricité à vif secouant mon bassin, et je plongeai mon pénis dans mon poing bien serré, imaginant que c'était Poppy Danforth que je pénétrais – par la bouche, le sexe ou un autre orifice, cela m'était égal –, puis j'explosai sur mon bureau, me figurant que chaque goutte de ma semence se répandait sur la peau laiteuse de Poppy...

Ma main s'immobilisa alors et le rythme de ma respiration se ralentit, tandis que la réalité reprenait ses droits de façon brutale. J'avais toujours mon membre dans la main, il y avait du sperme sur mon agenda liturgique et le portrait de sainte Augustine me regardait d'un air réprobateur du haut

du mur.

*Et merde.*

Hébété, je refermai mon pantalon et déchirai la page maculée de mon agenda avant de la réduire en une boule que je jetai à la poubelle, le crissement du papier me renvoyant un écho quasi accusateur. Bon sang, qu'est-ce que je venais de faire ?

Je m'assis dans mon siège et levai les yeux vers sainte Augustine.

— Ne fais pas comme si tu ne savais pas ce que c'est, marmonnai-je.

Puis j'appuyai les coudes sur mon bureau et enfouis la tête dans mes mains.

Poppy Danforth n'allait pas disparaître comme par enchantement ; elle vivait ici, elle reviendrait, et je ne doutais pas qu'aujourd'hui nous n'avions fait qu'effleurer la surface de ses confessions « charnelles ». Je devrais non seulement écouter la suite sans que cela m'excite comme un adolescent, mais également montrer de l'empathie et de la compassion alors que je serais obsédé par cette bouche aux dents si délicieusement imparfaites.

Des étoiles dansaient toujours derrière mes paupières. Je ne voulais plus voir mon bureau, ni sainte Augustine. Pas plus que le rebord déchiré de mon calendrier, ou le contenu de ma corbeille.

Ce que je souhaitais, c'était prier dans le noir total, pour que rien ne s'immisce entre mes pensées et Dieu, entre cette femme et ma vocation. Je ne désirais rien d'autre qu'effacer mon péché et ces astres fous qui scintillaient devant mes yeux.

*Je suis désolé, dis-je en guise de prière. Je suis tellement désolé.*

Oui, je regrettais réellement d'avoir trahi la confiance d'une fidèle. D'avoir souillé à la fois ma vocation et la sainteté de cet endroit en désirant une personne elle-même en quête de consolation et de conseils. Je déplorais de ne pas avoir su contrôler mon désir assez longtemps pour arriver au moins à la douche et la prendre glacée, ou bien aller faire un jogging, en tout cas recourir à l'une de ces astuces qui m'avaient permis, ces trois dernières années, d'étouffer de fortes envies.

Surtout...

Oui, surtout, j'essayais de me convaincre que j'étais navré.

*Mais, en réalité, je ne l'étais pas du tout !*

## Chapitre 5

— Et moi qui pensais que les prêtres ne buvaient que du vin de messe !

À ces mots, je relevai brusquement la tête : Poppy se tenait devant ma table.

J'étais entré dans le café qui se trouvait en face de l'église pour établir, sur Quicken, le budget destiné à la rénovation de l'église, mais, n'y parvenant pas, je m'étais finalement connecté à des forums dédiés à *The Walking Dead* et j'avais dévalisé la réserve de café de l'établissement.

J'aurais voulu trouver une réplique spirituelle à la remarque de Poppy, mais sa vue me priva de tout sens de la répartie. Elle portait une robe beige d'inspiration années 1960 à manches trois quarts, qui lui arrivait à mi-cuisse et qui n'était pas particulièrement osée ni moulante, mais dévoilait toutefois la parfaite courbe de ses hanches et le doux renflement de sa poitrine. Elle était si proche de moi que j'aurais pu l'enlacer par la taille ; il m'aurait même été possible de relever sa robe et d'enfouir ma tête dans le paradis qu'elle gardait en dessous.

(Sans compter que la dernière fois que nous nous étions vus, j'avais éjaculé sur mon bureau, ce qui était assez gênant.)

Heureusement, elle s'assit sur la chaise qui se trouvait en face de moi avant que je ne perde tout contrôle et que je rompe mes vœux devant tout le monde, dans le café Internet.

— Sur quoi travaillez-vous ? me demanda-t-elle en désignant l'ordinateur.

Je remerciai Dieu en silence qu'elle n'ait pas commenté mon absence de réponse à sa première remarque, ou qu'elle soit passée outre, et qu'elle aborde enfin un sujet tout à fait anodin.

— Nous sommes en train de lever des fonds pour rénover l'église, lui expliquai-je. Par ailleurs, nous avons déjà reçu quelques propositions pour l'exécution des travaux, mais il faut à présent allouer les fonds aux bons postes de dépenses.

— Est-ce que je peux y jeter un coup d'œil ? questionna-t-elle en penchant la tête vers l'écran.

Et avant que je n'aie le temps de lui répondre, elle avait déjà tourné le portable vers elle... Un petit sourire se dessina alors aux coins de ses belles lèvres rouges, un sourire à la fois sexy et malicieux.

— Qu'avez-vous étudié à l'école, père Bell ? demanda-t-elle sans cesser de cliquer.

— Avant ma maîtrise de théologie, vous voulez dire ? Eh bien, j'ai passé un diplôme de lettres classiques. *Si vis amari, ama*.

— J'imagine que, pendant les cours de latin, on ne vous a pas appris grand-chose sur le fonctionnement des tableurs. Enfin des tableaux sur écran, si vous préférez.

— Effectivement, j'étais davantage préoccupé par mon tableau de chasse, répondis-je d'un ton plus intense que je n'en avais eu l'intention.

On aurait pu croire à un avertissement !

Non, plutôt une promesse.

Elle me lança un prompt regard, et retint visiblement son souffle quand elle découvrit l'expression de mon visage.

Bon sang, qu'est-ce qui me prenait ? Pourquoi étais-je incapable de m'entretenir normalement avec elle, sans que des allusions sexuelles viennent s'en mêler ?

— Bon, vous me parliez des tableurs ? renchéris-je pour donner le change.

— Euh... exact, dit-elle.

Et elle baissa les yeux vers l'écran. Je la vis alors déglutir, et j'eus la subite envie qu'elle incline la gorge en arrière pour moi...

En réalité, j'avais envie qu'elle cambre tout son corps pour moi.

— L'église n'a-t-elle pas de comptable ? enchaîna-t-elle, tout en considérant d'un air curieux des données que j'avais malencontreusement copiées deux fois.

— Si, mais je voulais aussi me pencher sur la question.

— Donc, vous citez Sénèque, mais vous n'êtes pas en mesure d'utiliser Quicken ?

— Ah, vous avez reconnu cette citation ?

Malgré moi, un sourire me monta aux lèvres. Il m'arrivait rarement de croiser des personnes qui savaient qui était Sénèque, et il était encore plus exceptionnel qu'elles soient capables de reconnaître un de ses vers.

— Mes parents ont dépensé des fortunes pour que j'accumule des tonnes de connaissances inutiles.

— Comment ça, inutiles ? me récriai-je. *Non scholae sed vitae.* « Nous n'apprenons pas pour l'école, mais pour la vie. »

— Mais *si vis amari, ama.* « Si tu veux être aimé, aime. » J'ai déjà tenté de suivre ce conseil, hélas, ça n'a pas très bien marché, décréta-t-elle d'un ton amer.

Je posai alors la main sur son poignet. J'avais cédé à une impulsion, celle de reconforter une personne blessée, mais je n'avais pas anticipé la chaleur qui se dégagerait de sa peau, ni les frissons que je vis clairement courir sur son bras. Je n'avais pas non plus imaginé que son poignet se coulerait aussi parfaitement dans ma main, comme si Dieu l'avait fait dans le seul but que je le tiens.

J'aurais dû la relâcher et m'excuser.

Mais je n'y parvins pas, et ne pus m'empêcher de dire :

— Peut-être n'avez-vous pas aimé la bonne personne.

Car quel homme serait assez fou pour ne pas désirer une créature aussi délicieuse ? Une femme extrêmement cultivée et sexy, qui respirait l'intelligence et la sensualité ? Une femme à la peau de porcelaine, aux lèvres carmin, et dotée d'un cerveau capable de gérer des empires financiers ?

Son regard croisa de nouveau le mien.

— C'est possible, finalement, murmura-t-elle.

Et nous restâmes quelques instants à nous regarder fixement, ma main toujours posée sur son poignet, et il se peut bien qu'alors, Dieu me pardonne, je l'aie légèrement caressé avec mon pouce. Elle aurait tout à fait pu ne même pas s'en apercevoir, mais son souffle légèrement saccadé m'indiqua le contraire.

Bon sang ! Elle était si douce, sa peau semblable à de la soie. J'avais envie d'embrasser son poignet, de presser mes lèvres là où battait son pouls, juste avant d'y attacher une corde... D'ailleurs, je commençais à soulever ce cher poignet de la table quand le bruit de la machine à café me rappela à la réalité.

Je n'arrivais pas à le croire ! J'étais possédé ou quoi ?

Aussitôt, je la relâchai et fermai l'ordinateur un peu brusquement, puis me levai.

— Désolé, cela ne me regarde pas, dis-je.

— Vous êtes bien un conseiller spirituel ? dit-elle en me jaugeant. Tout ce qui concerne une personne relève de vos préoccupations, n'est-ce pas ?

Je rangeai mon portable dans son sac et m'efforçai de me convaincre que tout allait bien, que j'avais juste tenté de la reconforter en prenant son poignet dans ma main, et que je n'aurais pas médité sur ce geste bien anodin s'il s'était agi d'une autre personne.

*Tout va bien,* me répétai-je.

Mais quand je me tournai vers elle, je vis qu'elle était prête à partir, elle aussi.

— Est-ce que je peux marcher avec vous jusqu'à l'église ? demanda-t-elle. Ma maison n'est qu'à deux pas.

— Pas de problème, répondis-je d'un ton aussi neutre que possible.

Et non comme un prêtre luttant pour ne pas avoir une érection dans un lieu public !

Nous sortîmes dans la lourde chaleur de ce mois de mai et traversâmes la route. Un curieux silence s'était installé entre nous, chargé de non-dits ; il fallait absolument que je reprenne la parole pour étouffer les fantasmes qui continuaient à hanter mon esprit !

— Depuis combien de temps habitez-vous ici ? lui demandai-je.

— Pas très longtemps, répondit-elle. En fait, j'ai emménagé il y a deux semaines à Weston. Quand le propriétaire du club a découvert que j'avais un MBA et beaucoup d'expérience, il m'a proposé de travailler pour lui en tant que consultante financière et commerciale, c'était très avantageux financièrement et je pouvais bosser de chez moi. Et puis le mois dernier, quand il m'a trouvée...

Sa voix se brisa, et elle se mit à considérer le trottoir attentivement, comme si elle examinait quelque chose de précis. J'ignorais ce qui l'avait perturbée, mais je lui laissai le temps de se ressaisir et de me l'expliquer.

Nous fîmes quelques pas, avant qu'elle reprenne :

— Tout allait bien, donc, jusqu'à ce que Sterling vienne au club...

*Sterling, encore lui.*

Elle avait déjà fait allusion à cet homme lorsqu'elle avait évoqué son passé, et, à ma grande honte, j'en avais ressenti une pointe de la jalousie, comme si j'étais en droit de faire preuve de la moindre possessivité envers Poppy Danforth.

Nous venions d'atteindre l'église.

— Il était très agréable de faire ce bout de chemin en votre compagnie, mon père, déclara-t-elle d'un ton subitement enjoué, qui contrastait fort avec ses précédentes confidences.

De toute évidence, elle ne souhaitait pas en dire davantage aujourd'hui. Mais, alors qu'elle s'apprêtait à poursuivre sa route, je lui demandai :

— Où se trouve exactement votre maison ?

J'essayais de gagner du temps, j'en avais bien conscience, mais c'était plus fort que moi. J'avais envie de la retenir encore un peu, d'admirer un dernier instant sa bouche bien rouge, d'entendre encore sa voix sensuelle prononcer quelques mots.

— C'est celle-ci ! répondit-elle.

Et elle désigna une maison de l'autre côté du parc, un pavillon d'aspect cossu doté d'une petite cour à l'avant, où s'élevait un grand arbre, et d'un jardin à l'arrière. Je pouvais la voir du presbytère et serais ainsi en mesure de voir s'il y avait de la lumière chez elle, si sa voiture était garée dans l'allée, si elle se préparait un café de bonne heure le matin, dans sa cuisine.

Et tout cela ne serait sans doute pas très sain !

— Si vous avez besoin d'un coup de main pour transporter un meuble ou autre chose...

Nom d'un chien, qu'est-ce que j'étais en train de proposer ? Comme si j'avais besoin de me retrouver en tête à tête avec elle dans sa propre maison !

Mais elle m'adressa un sourire radieux, et je sentis mon estomac se contracter, car, pour une fois, j'avais l'impression qu'elle était heureuse. Non seulement belle, mais heureuse.

— Oh, ce serait formidable ! s'exclama-t-elle. Je ne connais encore personne ici, mes amis habitent tous à Kansas City... Merci, je ne manquerai pas de faire appel à vous, si j'ai besoin d'aide.

— Parfait, dis-je, captivé par son sourire et ses yeux soudain bien vivants. Quand vous voulez.

Elle se hissa alors sur la pointe des pieds et... Et je sentis tout à coup ses lèvres toutes douces effleurer ma joue ! Je me figeai, gravant chaque détail, chaque sensation dans mon âme, tandis que son rouge à lèvres s'imprimait sur ma peau.

— Merci, murmura-t-elle contre mon oreille.

Puis elle se mordit la lèvre et s'éloigna pour regagner sa maison.

Je rentrai directement au presbytère et me précipitai sous la douche !

Je mentirais si je niais avoir attendu autant que redouté la suite de ses confessions, prévue pour le lundi. À la messe du dimanche, je l'avais vainement cherchée dans l'assemblée, et j'avais senti le désespoir m'envahir. Peut-être était-elle partie quelque part, peut-être que son bref flirt avec l'Église s'était éteint de lui-même, mettant fin à cette épreuve insurmontable qu'elle imposait à mon self-control.

D'ailleurs, elle en avait peut-être fini avec moi aussi, ce qui me procurerait un réel soulagement.

Mais il se pouvait aussi que non. Et je frémis à cette seule pensée.

Aussi, quand Rowan quitta le confessionnal, le lundi suivant, et qu'une personne s'y glissa à sa suite, la confusion m'envahit et mon pouls accéléra brusquement (à une vitesse que je ne lui avais jamais connue).

— Père Bell ?

— Bonjour, Poppy, dis-je de la façon la plus neutre possible, comme si sa voix n'avait eu aucun effet sur mon bas-ventre.

Elle émit alors un doux petit rire, tel un écho au sourire radieux qu'elle m'avait adressé quand je lui avais proposé de lui rendre de menus services, pour son installation dans sa maison.

— Je ne sais pas en fait à quoi je m'attendais, mais parfois j'ai l'impression que tout cela est trop beau pour être vrai, commença-t-elle. J'ai quitté Kansas City pour trouver un nouveau but à mon existence, et voilà que surgit sur mon chemin un prêtre incroyablement beau, qui habite pratiquement dans mon jardin, et qui est prêt à écouter tous mes problèmes.

— C'est mon métier, répondis-je d'un ton un peu bourru pour mieux masquer la joie de lycéen qui m'avait inondé quand elle m'avait qualifié de bel homme. Je suis ici pour tout le monde.

— Oui, je sais. Mais, en ce moment, il se trouve que je fais partie de cette humanité souffrante que vous écoutez, et je ne saurais trop vous exprimer ma gratitude.

*Dis-lui que tu ne peux pas l'écouter, m'ordonna soudain ma conscience. Dis-lui de trouver quelqu'un d'autre comme confesseur.*

Et j'aurais été bien inspiré de suivre ces conseils, car de toute évidence elle me faisait entièrement confiance, alors que je ne cessais de la trahir en pensées (des pensées où je la voyais dans toutes les positions possibles, dans les moindres recoins du presbytère).

Mais elle ne m'en laissa pas le temps.

— Êtes-vous prêt ? me dit-elle.

Et une seule réponse s'imposa :

— Oui.

## POPPY

Les choses se poursuivirent ainsi pendant environ un an et demi. Entre la danse et mon travail de consultante pour Mark, le propriétaire du club, je gagnais presque autant d'argent que si j'avais exercé dans une grande entreprise à New York. J'adorais danser, vraiment. Même si ce n'étaient pas des ballets ou du jazz, j'étais à l'écoute de mon corps, du rythme et de la musique, cela me transportait. Et j'adorais aussi la charge érotique de mon travail, même si, concrètement, il ne se passait rien. Mais cette tension sexuelle restait en suspens, comme le brouillard du désir, et je n'arrivais pas à m'en rassasier.

Pourtant, j'éprouvais une grande solitude. Les hommes au club me proposaient toujours de les rejoindre dans leurs appartements luxueux ou leurs yachts, ils étaient prêts à m'offrir la lune, mais je refusais de devenir leur maîtresse. J'aime le sexe, c'est vrai, mais j'ai aussi un esprit et une âme. Je souhaite me marier un jour, et avoir des enfants, des petits-enfants, bref, la totale... Et je ne pourrais supporter une relation de substitution, même si cela me rendrait sans doute heureuse pendant un temps.

Résultat : je me retrouvais dans un lit froid, avec un vibromasseur qui avait déjà trop servi. Soudain, je commençai à regretter mon ancienne vie. Oh, pas l'hypocrisie dans laquelle elle était confite, bien sûr ! Toutefois, si j'étais restée, je n'aurais jamais été seule. Aujourd'hui, je serais mariée, et j'attendrais peut-être un enfant. Avais-je pris la mauvaise décision ? Avais-je épuisé toutes mes chances de mener une existence heureuse ? Inutile de se voiler la face, quel homme voudrait épouser une stripteaseuse ? Sa personnalité ou son milieu d'origine importent peu. Quand on a fait ça, on ne peut plus prétendre à mener une vie normale.

Et c'est à ce moment-là que Sterling est venu au club.

Sterling Haverford III... Oui, je sais, c'est un nom ridicule, mais tout à fait à l'image de notre parcours (surtout si vous avez un terrain de golf sur votre propriété).

Dès l'enfance, dans mes carnets intimes, je m'entraînais à signer Mme Sterling Haverford, et cela me faisait frémir de plaisir. C'est lui qui m'a donné mon premier baiser, ma première cigarette, mon premier orgasme. Bien sûr, je sais maintenant que je n'ai jamais été la première pour lui, et que même lorsque nous sortions ensemble, il couchait avec d'autres filles. Mais, à cette époque-là, j'étais persuadée que nous nous marierions un jour. Qu'il m'aimait.

Et j'en fus convaincue jusqu'à ce que mes parents reçoivent une invitation à son mariage : il allait épouser cette fichue Penelope Middleton ! Évidemment, il y avait eu des hauts et des bas entre nous, mais j'avais toujours cru que c'était à cause de la distance géographique, et parce que je me dédiais avec acharnement à mes études et à mes œuvres de charité... Ah non, voilà que je pleure à présent ! Désolée... En fait, je ne suis même pas triste, je suis simplement écœurée d'avoir perdu mes plus belles années avec ce salaud. Et puis des années plus tard, au moment où j'étais au plus bas psychologiquement, il a eu le culot de venir au club.

J'en conclus alors qu'il se trouvait à Kansas City pour affaires et qu'un client avait dû l'amener au club pour le distraire agréablement – c'est une pratique très courante, dans ce milieu-là, en général les hommes d'affaires adorent les clubs privés. Et le hasard avait voulu que ce soit moi qui danse ce soir-là, dans l'une de ces salles confidentielles.

Oui, nom d'un chien, c'était moi !

J'étais juchée sur des talons de quinze centimètres, coiffée d'une perruque bleu électrique, mais il m'a tout de suite reconnue, tout comme je l'ai identifié au premier coup d'œil.

— Ça alors, a-t-il susurré d'une voix se répandant comme un poison mélodieux parmi la musique ambiante. C'est vraiment toi ?

Je me tenais sur le seuil de la pièce, incapable de réagir. Je savais que j'avais la possibilité d'aller voir Mark pour l'informer que je connaissais le client et que je refusais de danser pour lui. Mark aurait tout de suite compris. Pourtant, même s'il m'avait laissée tomber trois ans plus tôt par l'intermédiaire d'un faire-part de mariage, je n'eus pas la force de m'en aller quand il se mit à parler.

Il me répéta qu'il n'en revenait pas. Tout le monde pensait que je m'étais enfuie en Europe, ou sur un autre continent, alors qu'en réalité j'étais ici... Et il désigna d'un geste mon accoutrement de danseuse et toute la disgrâce que cela impliquait. Mais quand il cessa de me faire la morale, ses pupilles se dilatèrent et il ne put s'empêcher de trouver excitante ma quasi-nudité.

Il avait épousé cette maudite Penelope et pourtant il était ici, en face de moi, et force était d'admettre que cela me plaisait, même si la situation était parfaitement amoral.

— Entre, me dit-il.

J'obtempérai.

Dieu me pardonnera-t-il mon obéissance ? Car j'aurais tout aussi bien pu m'en aller, cela n'aurait eu aucune conséquence professionnelle. J'aurais alors demandé à une autre fille de me remplacer et j'aurais quitté le club sans passer un moment de plus avec Sterling Haverford III. Mais au fond de moi, je souhaitais rester.

Je refermai la porte derrière moi et croisai les bras. Puis, sans transition, je le traitai de salaud, ce qu'il ne nia pas, je dois le reconnaître à son crédit.

Il me demanda alors de m'approcher de lui. En réalité, c'était un ordre, et Dieu sait si j'y suis sensible. Lorsque je fus tout près de lui, il fit glisser sa main sur ma hanche jusqu'à l'ourlet de ma jupe qui recouvrait à peine mes fesses. À cet instant, son alliance brilla sous le faible néon de la pièce. L'alliance que cette garce de Penelope lui avait passée au doigt. Je voulus alors reculer, mais il me retint par le bras.

— Tu sais pourquoi je ne t'ai pas épousée, Poppy ? me demanda-t-il alors.

À présent, il caressait mon entre-cuisse, et malgré moi j'écartai légèrement les jambes. Il sourit et poursuivit :

— Ce n'est pas parce que je ne voulais pas me marier avec une Danforth. Dieu sait qu'avec ta famille, ton argent et ton cerveau, tu représentais sur le papier la femme idéale. Mais ni toi ni moi n'étions dupes, n'est-ce pas, Poppy ?

Il trouva enfin ce qu'il cherchait sous ma jupe, et ses doigts s'enroulèrent bientôt autour de la dentelle de mon string avant de l'écarter pour accéder à mon intimité brûlante.

— Tout au fond de nous, poursuivit-il en caressant ma chair froissée, nous savions que tu n'étais qu'une salope, hein, Poppy ? Oh, une petite salope avec une éducation et un CV irréprochables, mais néanmoins destinée à devenir une putain, pas une épouse.

Je lui dis d'aller se faire voir. Alors il enchaîna :

— Tu crois que c'est le hasard qui m'a conduit ici ? Cela fait trois ans que je te cherche. Tu es à moi, Poppy, l'aurais-tu oublié ?

Comment pouvais-je être à lui, puisqu'il était déjà marié ? Telle fut la question que je lui posai.

Il rétorqua qu'il se fichait pas mal de son épouse, ce qui était probablement vrai. Qu'il s'était marié avec elle car il avait besoin d'une femme convenable, que ses clients ne s'aviseraient jamais de séduire. Ce qui n'aurait pas été le cas avec moi, précisa-t-il.

Selon lui, je constituais à moi seule un appel à la dépravation, avec mes seins bien rebondis et ma bouche pulpeuse ; il était écrit sur mon visage que j'aimais le sexe. Or une femme comme moi ne pouvait pas figurer sur la photo de famille des Haverford.

Le pire, c'est qu'il ne cherchait pas à m'insulter, mais qu'il exposait simplement des faits. Dans notre univers, les gens étaient censés être réservés et froids. Les rapports physiques étaient soit une nécessité, soit un choix délibéré. En l'occurrence, Sterling me rangeait dans la seconde catégorie. Je l'avais aimé, et il voulait que je sois sa maîtresse, il désirait me mettre dans une boîte où il n'y aurait ni véritable amour ni avenir.

Mais, tandis que je réfléchissais à tout cela, il descendit sa braguette, et il était si dur, raide à m'en faire venir l'eau à la bouche... Bien sûr, je savais qu'il était marié, que c'était un salaud, mais ce fut plus fort que moi. Il y avait longtemps, si longtemps qu'un homme ne m'avait pas touchée, et qui plus est celui-ci... Je l'avais aimé, autrefois...

Alors, mon père, êtes-vous en train de me juger ? Êtes-vous en train de vous dire que je suis vraiment une petite salope comme le pense Sterling ? Ah, je sais bien que non. Vous n'êtes ni comme lui, ni comme moi. Le terme « petite salope » n'a certainement jamais franchi le seuil de vos lèvres. Mon problème, c'est que je suis faible. Je me sentais si seule, si triste, et j'étais aussi tellement excitée que mon entrejambe était trempé.

Alors je l'ai laissé me prendre. Parce qu'il avait raison, j'aime ça, le sexe, j'ai toujours aimé ça. Et tandis qu'il me donnait des coups de reins déchaînés, je l'incitais à me parler de ses fantasmes, de la vie qu'il m'offrirait. Et c'est ce qu'il fit, le traître, et les paroles qui coulaient de sa bouche de menteur m'envoûtaient littéralement. Il me décrivait les siestes crapuleuses que nous ferions ensemble, les restaurants sélects où nous dînerions, les draps en coton égyptien dans lesquels nous nous vautrerions. Il me parla aussi d'énormes bouquets de roses, de diamants, de vacances à Bora-Bora, de limousines et de toutes ces choses qui rempliraient notre vie clandestine. Et pendant tout ce temps, j'étais arrimée à son membre ! Tout à coup, l'orgasme le plus spectaculaire que j'avais connu depuis la fac me cloua sur place...

De son côté, il ne cessait de jurer, m'avait retournée, jetée sur le canapé et prise par-derrière tout en pressant mon visage contre le cuir, tandis que je sentais le métal froid de son alliance s'enfoncer dans ma hanche. C'était avilissant, affreux, mais je jouis quasiment sans attendre pour la deuxième fois.

Puis une troisième fois.

# Chapitre 6

— Voilà mon vrai péché, mon père, déclara finalement Poppy. Ma véritable honte. Je ne peux plus dormir la nuit sachant que je l'ai laissé me... Que moi-même j'ai...

Elle s'interrompit et un moment de silence s'ensuivit, que je ne brisai pas par égard pour elle, mais aussi parce que je ne faisais pas confiance à ma voix. Sa confession était si crue, si détaillée – elle ne m'avait épargné aucun détail, bon sang ! – que je bouillonnais de rage et de jalousie à l'idée que, à peine quelques semaines plus tôt, Sterling l'avait pénétrée, alors qu'il ne la méritait pas.

Et puis j'étais si dur que je n'arrivais plus à penser avec lucidité.

— Que moi-même j'ai joui, acheva-t-elle enfin d'une voix calme et triste. C'est un homme marié, il m'a trompée pendant des années, et il n'en a jamais été désolé ; or non seulement j'ai accepté qu'il me prenne, mais en plus j'ai joui. Plusieurs fois même. Et bien que je lui aie ordonné de partir tout de suite après, cela ne me rachète en rien. Quel genre de femme se comporte de la sorte ?

*Il faut que j'intervienne, que je l'aide, bon sang !*

Comme il m'était difficile de me concentrer sur autre chose que l'image de son visage pressé contre le cuir du canapé tandis qu'elle hurlait de volupté. Ces pensées me vaudraient l'enfer, d'autant que je voulais casser la figure à Sterling pour son comportement, et qu'en même temps je trouvais incroyablement excitant que des pratiques aussi crues aient fait jouir Poppy. Son récit m'avait complètement embrasé, il y avait si longtemps que je n'avais pas fait crier une femme en la caressant...

*Tu ne vaux pas mieux que lui, me fustigeai-je. Ressaisis-toi, et vite ! Concentre-toi sur ce qu'elle ressent, compris ?*

— Et qu'avez-vous éprouvé ?

— Quelle question ! J'ai trouvé ça fantastique. Quand il a joui en moi, j'ai eu l'impression qu'il prenait possession de ce qui lui appartenait, et c'est précisément cette idée qui m'a procuré un orgasme formidable. Je n'y peux rien. Un type qui jouit en moi, c'est tellement...

J'appuyai un peu brutalement la tête contre le lambris de l'isoloir, ce qui provoqua un bruit sourd.

— Je veux dire, repris-je d'une voix étranglée, que ressentiez-vous d'un point de vue émotionnel ?

— Oh ! fit-elle alors avec un petit rire.

C'est sûr, j'irais en enfer, car je bandais comme un cheval. Je posais la main sur mon sexe gorgé de sang, essayant de contrôler ma respiration. Pouvais-je vraiment prendre le risque de me masturber sans qu'elle m'entende ?

Si elle prenait conscience de ce qui se passait de l'autre côté du grillage, j'en mourrais de honte... Mais ses paroles tournaient en boucle dans mon cerveau.

— Eh bien, il m'a semblé que Sterling avait raison, enchaîna-t-elle. Je suis une putain, non ? J'ai participé au bal de fin d'année, au lycée, ma famille appartient aux cercles mondains, j'ai reçu une éducation irréprochable, mais cela n'a rien changé à ce que je suis intrinsèquement. Je crois que j'ai toujours su que Sterling ne m'aimait pas, mais je préférais qu'il me prenne sans amour que pas du tout. Alors comment m'en sortir, mon père ? Comment affronter cette honte, alors que je sais qu'elle fait fondamentalement partie de moi ?

La honte, voilà un sentiment qui m'était très familier, et que j'éprouvais précisément en cet instant.

J'agrippais mes cuisses, pour tenir mes mains à distance de mon érection.

*Reste concentré, m'ordonnai-je. Et quand tu seras seul, tu pourras t'occuper de... ton problème.*

— Dieu a voulu que nous soyons des créatures sexuées, Poppy, dis-je d'une voix qui ne me parut guère apaisante.

Et pour cause : elle était étranglée et saccadée à la fois, comme une sombre menace. Une menace imminente.

— Sans doute, mais moi, je le suis un peu trop, murmura-t-elle. Même maintenant, je...

Elle s'interrompit.

— Maintenant quoi ? l'encourageai-je.

Encore une fois, je recourus à ce timbre qui était le signe d'un proche danger.

Je l'entendis changer de position, dans l'isoloir.

— Il faut que j'y aille, marmonna-t-elle.

Et le bruit qui s'ensuivit m'indiqua qu'elle s'emparait de son sac pour sortir du confessionnal. En un bond, je me ruai à l'extérieur et lui barrai le passage, parce qu'il fallait que je sache ce qu'elle voulait me dire, sinon, j'allais devenir fou.

Elle leva ses grands yeux noisette vers moi, et les écarquilla sans comprendre ce qui se passait.

Nous nous regardâmes fixement pendant quelques instants...

Nous aurions pu en rester là, en dépit de ses lèvres toutes rouges et de ses seins qui pointaient sous le corsage en soie fine qu'elle portait. En dépit aussi de ma position de mâle dominateur à quelques millimètres d'elle.

Ç'aurait été possible, je le jure.

Seulement voilà : il fallut qu'elle se morde la lèvre, que je voie ses deux dents bien blanches, légèrement plus grandes que les autres, s'enfoncer dans sa chair rouge sang. Et puis elle serra les cuisses et un curieux son sortit de sa gorge.

Je cessai de voir en elle une pénitente.

Je cessai de la considérer comme un enfant de Dieu.

Non, je n'avais plus devant moi une brebis égarée en quête d'un berger, mais une femme en proie au désir, délicieusement voluptueuse.

Je reculai d'un pas et pris une profonde inspiration, ma conscience m'intimant désespérément de rester dans les clous. Je voulais lui fournir une dernière chance de s'échapper : à elle de la saisir, sans quoi je ne répondais plus de moi !

Elle fit alors quelques pas en arrière et se heurta au piano qui se trouvait en contrebas du chœur. Elle ne prononça pas le moindre mot, mais je voyais bien qu'elle tremblait et respirait avec difficulté. Elle avait toujours les dents enfoncées dans la lèvre et j'avais envie de mordre sa chair et de l'entendre crier.

Alors je m'avançai vers elle, et elle braqua sur moi son regard empreint d'un désir plus que palpable. Un désir oppressant, violent.

— Tourne-toi, ordonnai-je.

*Et tu as intérêt à obéir !* ajoutai-je en pensée.

Mais là n'était pas la question, puisqu'elle obtempéra aussitôt et agrippa le bois sombre du piano. Je vins immédiatement me planter juste derrière elle et laissai mes doigts courir de sa main à son épaule.

— Qu'est-ce que tu allais me dire, dans le confessionnal ? demandai-je d'une voix rauque. Et n'oublie pas que mentir est un péché.

Elle frissonna.

— Je ne peux pas vous le dire. Pas ici.

La main posée sur son épaule, je considérai sa nuque couleur ivoire, ses cheveux relevés en chignon. J'avais envie de la caresser, de la faire frissonner, d'aspirer chacun de ses soupirs. Ce fut alors que je plaquai la main entre ses épaules et la poussai de telle sorte qu'elle se retrouva le visage plaqué contre le bois vernis du piano.

Elle portait une jupe crayon, qui remonta quand elle se pencha et dont la fente me dévoila alors un éclat de chair rose...

— Poppy, dis-je d'une voix menaçante, tu es venue te confesser sans petite culotte ?

J'avais toujours la main placée sur son dos, mes doigts effleurant sa nuque. Elle hocha la tête.

— Était-ce délibéré ?

De nouveau, elle acquiesça.

Elle sursauta quand ma main frappa son postérieur, le claquement résonnant dans toute l'église. Puis elle poussa un petit gémississement et cambra les reins.

Je résistai à l'envie de lui assener un deuxième coup, même si j'en mourais d'envie. Au lieu de quoi, je fis glisser ma main le long de son corps, frôlant au passage le renflement de ses seins écrasés contre le piano, la courbe de ses hanches puis les fermes rondeurs de son postérieur. Je répétais ensuite mon geste des deux mains et descendis cette fois jusqu'à l'ourlet de sa jupe... Sa respiration se fit soudain plus forte, et je relevai brusquement le tissu jusqu'à sa taille.

Alors je m'agenouillai derrière elle et lui écartai légèrement les cuisses afin de pouvoir contempler les moindres replis de sa chair.

— Ma petite brebis égarée, murmurai-je, tu es vraiment très excitée.

Non seulement elle était trempée, mais en plus son sexe frémissait littéralement, à quelques centimètres de mon visage.

Agrippant ses fesses, j'en approchais le visage afin qu'elle sente mon souffle sur son intimité embrasée.

Elle émit un petit gémississement, complètement arquée.

— C'est diabolique, dis-je m'avançant plus près encore.

Et je humai alors son odeur. Une odeur de paradis... S'y mêlaient des effluves de santal et ce parfum si féminin qui rend les hommes fous de désir.

— Je vais juste y goûter une fois, ajoutai-je, m'adressant à présent plus à moi qu'à elle. Dieu ne me punira pas pour ça.

Et, de ma langue, je traçai un sillon de sa fente à son clitoris. Aucun vin de messe, aucun salut ne me parut aussi divin que l'essence de Poppy. Je compris qu'une fois ne suffirait pas.

— Encore une fois, soufflai-je.

Et je me remis à la titiller avec ma langue, le membre si dur qu'il en était douloureux.

Elle se remit à gémir contre le piano et je crus que j'allais défaillir sous ses petits cris et le goût de sa chair... J'enfonçai les doigts dans ses fesses afin que son sexe s'ouvre plus largement et que je puisse y introduire la langue, les dents, la dévorer comme un homme affamé. Il était aussi chaud que je l'avais imaginé pendant toutes ces nuits où j'avais pris des douches glacées...

J'allais la faire jouir, me dis-je, complètement enivré par son fabuleux nectar. Et, à cette idée, je sentis mon membre enfler dangereusement. Il se pouvait très bien que j'aie un orgasme sans même me toucher, pensai-je de façon subreptice.

Je passai doucement un doigt sur son intimité avant de l'enfouir à l'intérieur, tandis qu'elle griffait sans vergogne le vernis du piano, en poussant de petits cris.

Soudain, alors que je continuais à la déguster, à la respirer, je levai les yeux et mon regard se posa

sur le crucifix, accroché à l'entrée de l'église, image tragique d'un dieu agonisant pour s'être sacrifié pour les hommes. J'eus un haut-le-cœur : qu'est-ce que j'étais en train de faire, nom d'un chien ? N'importe qui aurait pu entrer dans l'église et voir le prêtre de la paroisse agenouillé derrière une femme, la jupe retroussée. Agenouillé comme s'il priait, alors qu'il avait le visage enfoui entre ses cuisses !

Que penserait cette personne, après que j'eus travaillé si dur pour faire oublier à la ville le traumatisme qu'elle avait subi, pour aider cette communauté à replacer sa confiance en l'église ?

Et puis qu'en était-il de mes vœux ? Que signifiait un serment pour moi si, trois ans après avoir juré que je demeurerais toute ma vie chaste pour me consacrer à Dieu, j'enfonçais ma langue dans le sexe trempé d'une femme ?

Mais je fus brusquement arraché à tous ces questionnements car, s'abandonnant à la jouissance, Poppy poussa un cri de volupté qui résonna en moi comme le plus bel hymne que j'avais jamais entendu ; alors tout s'évanouit alentour sauf elle, son odeur, sa saveur, et son sexe qui se resserrait autour de mon doigt...

Quelques instants plus tard et avec réticence, je l'en retirai doucement, puis me relevai. Elle me regarda alors par-dessus son épaule comme si j'étais la huitième merveille du monde.

— Merci. Personne ne m'avait jamais fait ça avant, murmura-t-elle.

Que voulait-elle dire au juste ? Un cunnilingus dans une église ou un cunnilingus tout court ?

Comme lisant dans mes pensées, elle précisa :

— Aucun homme ne m'avait fait jouir avec sa bouche.

Ses joues étaient teintées de rose, tout comme sa gorge.

— Tu veux dire qu'aucun homme n'avait embrassé ton sexe ?

Elle secoua la tête et ferma les yeux.

— Non, et c'était incroyablement bon.

Sa réponse me choqua : Poppy ne connaissait pas le sexe oral ?

— C'est une honte, ma petite brebis, dis-je.

Alors, ce fut plus fort que moi, je pressai mon érection contre ses fesses.

— Personne ne s'est occupé de toi comme il le fallait, ajoutai-je.

Je glissai la main sur son intimité, en quête de son clitoris... Il était tout gonflé, comme un bouton de rose, encore frémissant de désir.

— Mais je ne vais pas te mentir. Cela m'excite comme un fou de savoir que j'ai été le premier homme à te goûter.

Je m'entendis soudain prononcer ces mots et la réalité me frappa de plein fouet.

Mais qu'est-ce qui m'arrivait ? Qu'est-ce que j'avais fait ?

Et surtout, pourquoi m'étais-je comporté ainsi ?

Je reculai, le souffle court, incapable de penser à autre chose qu'à la nécessité d'échapper à cette situation, avant que la culpabilité et les regrets ne m'écrasent.

Ce fut alors que Poppy se retourna vers moi, la jupe encore retroussée.

— Ne t'avise pas de me laisser tomber maintenant, déclara-t-elle.

— Je suis désolé, Poppy, mais... je ne peux pas.

— Bien sûr que si, tu peux !

Et, s'avançant vers moi, elle plaqua la main sur mon pénis avant de défaire mon ceinturon.

— Je ne peux pas, répétai-je, tétanisé, les yeux rivés sur ses mains en train de libérer mon membre.

Au moment où, de ses doigts, elle effleura ma peau nue, je voulus mourir, car je n'avais pas exagéré, dans mes fantasmes, la sensation délicieuse que procurait ce genre de caresses...

— Tu es un bon prêtre, père Bell, me dit-elle, tandis qu'elle continuait à m'explorer, mais aussi un homme bon. Ne crois-tu pas que tu mérites une petite gâterie, de temps à autre ?

Elle resserra alors son étreinte et commença à me caresser avec application. Hypnotisé, je regardai sa main aller et venir sur mon sexe.

— Nous n'allons pas faire l'amour, me promit-elle. Ainsi, tu ne transgresseras pas vraiment les règles.

— Tu es bien équivoque, dis-je le souffle court, les yeux fermés.

— Et si je te faisais une autre confession ? suggéra-t-elle alors en enfonceant ses ongles dans mon bas-ventre. Après notre première rencontre, j'ai fait des recherches sur toi. Je n'arrêtai pas de penser à ta voix, elle résonnait en moi. Et puis j'ai vu ta photo sur la page Web de la paroisse et tu étais... Bref, tu sais comme tu es ! C'est la première fois que je me suis donné du plaisir en pensant à toi.

— Comment ? Tu t'es masturbée en pensant à moi ?

Je redoutais que mon dernier lambeau de sang-froid ne cède.

— Plus d'une fois, admit-elle en faisant courir ses doigts sous ma chemise. Te voir torse nu, quand nous nous sommes croisés lors de notre jogging, m'avait déjà fortement troublée, mais je n'avais pas eu le temps d'admirer ton visage. Et je dois dire que tes traits de beau ténébreux, la dernière fois que nous nous sommes parlé, m'ont achevée... J'ai dû me masturber trois fois avant de pouvoir penser à autre chose.

À ces mots, toute maîtrise m'abandonna. Je n'étais plus le père Bell, ni même Tyler, mais juste un homme aux prises avec un désir primaire.

— Montre-moi, ordonnai-je.

— Pardon ?

— Couche-toi sur le sol, écarte les cuisses et montre-moi comment tu te touches en pensant à moi.

Elle entrouvrit la bouche, visiblement surprise. Le rouge lui monta aux joues, mais elle s'allongea sur le tapis devant l'autel et posa la main sur son sexe... Je le surplombai en empoignant le mien, et me mis moi aussi à me caresser énergiquement, les yeux rivés sur elle.

— Pourquoi est-ce que tu ne portais pas de petite culotte, aujourd'hui ? lui demandai-je tandis qu'elle traçait de petits cercles autour de son clitoris.

— La dernière fois que nous avons discuté, j'étais si excitée que je me suis dit que, si cela devait se reproduire, ce serait plus facile si je ne portais pas de dessous. Je veux dire, pour gérer la situation... Et ce fut effectivement plus aisé.

Le désir chauffé à blanc, je m'agenouillai entre ses jambes et me saisis de ses tendres poignets. Puis je m'allongeai sur elle, clouant ses mains sur le sol, des deux côtés de sa tête, cependant que je frottais mon membre contre son intimité.

— Est-ce que tu es en train de me dire que tu t'es masturbée dans le confessionnal ?

Elle hocha la tête presque timidement.

— Tu m'as tellement émoustillée, dit-elle. Je ne tenais plus.

Je dus déployer des efforts surhumains pour ne pas la pénétrer sur-le-champ. La sensation de ses plis tout chauds, complètement trempés contre mon érection, me donnait le vertige...

J'enfouis ma tête dans son cou. Elle fleurait bon le savon et un riche parfum aux notes sucrées qui devaient sans doute valoir un mois de mes émoluments. Cet excès, cette décadence avivèrent une pulsion presque sauvage en moi. Je me mis à lui mordiller le cou, la gorge, les épaules, tout en me pressant contre son clitoris ; puis je pris ses seins entre mes mains et entrepris de les palper sans ménagement, suscitant alors en elle un deuxième orgasme. Curieusement, j'avais l'impression de la punir par le plaisir. De la punir d'avoir surgi dans ma vie sans crier gare et d'avoir détruit en un

battement de cils l'existence que je m'étais si prudemment construite.

Elle ondulait sous moi, haletante, gémissante, cependant que je maintenais ses poignets au sol, d'une seule main, au-dessus de sa tête. Il aurait été si facile de changer légèrement d'angle et de me laisser happer par son sexe si accueillant.

Et j'en avais envie. Oh oui ! J'en avais envie par-dessus tout ! Je voulais la posséder, jamais je n'avais éprouvé auparavant désir aussi ardent. Une faim renforcée par l'interdit qui pesait sur nous, car céder à mes pulsions aurait été répréhensible tant sur le plan moral que professionnel et personnel. Je continuai toutefois à la caresser, enfonçai mes dents dans sa chair, comme si, en la dévorant, je pouvais conjurer cette passion qui m'étreignait tel un étou.

— Oh, je vais... Oh..., murmura-t-elle.

J'étais prêt à me flageller chaque jour du reste de ma vie pour m'enfouir en elle, la sentir se refermer sur moi, percevoir ses spasmes... Je croisais ses yeux, perçants, pénétrants, mais aussi surpris, comme si on venait de lui faire un formidable cadeau et qu'elle ne savait pas si elle devait en être reconnaissante ou suspicieuse.

Mais, avant que je n'aie le temps de réfléchir plus avant, elle se cambra brusquement, de sorte que je perdis l'équilibre... En un rien de temps, elle se retrouva juchée sur moi.

Sans la moindre hésitation, elle releva ma chemise et se mit à palper mon torse avec une sorte de fureur, comme si elle m'en voulait de l'avoir excitée à ce point. Puis elle s'assit sur moi, et je sentis ses lèvres glisser sur mon membre ; elle commença alors à se frotter sur moi, mue par la visible intention de se masturber avec mon sexe. Je me redressai sur les coudes afin d'observer le spectacle, de voir sa chair luisante contre la mienne. Mon Dieu ! Que c'était excitant, sans compter tout le poids de son corps sur mon pénis, et puis c'était tellement proche d'un réel rapport sexuel, oui, si proche... Cependant, comme concrètement il n'y avait pas de pénétration, ça ne comptait sans doute pas, ce n'était probablement pas un péché. Toute excuse était bonne pour me duper moi-même !

Mais, bon sang, que c'était bon !

Et ça l'était d'autant plus que nos étreintes étaient décadentes. Sa jupe était remontée sur ses hanches, mon pantalon baissé juste assez pour libérer mes testicules, et le tapis usé m'écorchait les fesses et le dos... Et puis Poppy s'agitait de façon éhontée au-dessus de moi, avec grand art aussi ; soudain, je fus traversé par la folle envie de l'épouser, de lui mettre une chaîne autour du cou, de l'enfermer dans une cage. Je voulais qu'elle soit à moi, dans tous les sens du terme. J'aurais aimé que nous restions collés l'un à l'autre pour toujours sur ce vieux tapis, tandis que sa chevelure m'effleurait au rythme de ses mouvements de va-et-vient, que les pointes de ses seins dressés ressemblaient à des pointes acérées et qu'elle répandait un onguent laiteux sur mon sexe.

— Jouis ! m'intima-t-elle d'une voix rauque. Je veux te voir jouir. J'en ai besoin.

Mes mâchoires étaient bien trop serrées pour que je puisse lui répondre. Une force intense que je n'avais pas ressentie depuis des années étant en train de se former au bas de mes reins et de se répandre en moi...

— Ne te retiens pas, je t'en prie, disait-elle à présent en se pressant plus fortement encore contre moi. Donne-moi tout.

Cette femme était décidément d'un érotisme brûlant... Je l'agrippai brusquement par les hanches, et la fis bouger encore plus vite au-dessus de moi, sans ménagement, tout en repensant à son intimité rose et palpitante, à son goût divin, à son odeur affolante, et tout à coup un puissant orgasme me saisit, me brûla, me retourna... Elle poussa un léger gémissement à la vue de mon sperme abondant qui se répandait sur son ventre.

À cet instant, elle darda vers moi des yeux brillants de triomphe : nous venions de franchir toutes

les barrières, nous n'étions plus un prêtre et sa pénitente, plus Tyler et Poppy, mais simplement un homme et une femme tels que Dieu nous avait faits, Adam et Ève, dans leurs formes les plus élémentaires et fondamentales. Nous étions la création incarnée et je sentais qu'elle partageait cette impression, que, d'une certaine façon, nous ne faisons qu'un. De manière irrévocable et indéniable, je m'étais anéanti en elle et elle en moi.

L'intensité de mon orgasme s'apaisait, mais je n'arrivais toujours pas à reprendre mon souffle... Soudain, Poppy se mordit la lèvre et glissa un doigt sur son ventre maculé de sperme avant de le porter à sa bouche. Mon membre se redressa immédiatement quand elle se mit à lécher son index avec application.

Alors j'inclinai la tête en arrière, anéanti par l'idée que je ne pourrais sans doute plus jamais déloger cette femme de mon être. C'était le genre de créature qui pouvait me faire enchaîner les orgasmes, le genre de femme à qui j'aurais pu faire l'amour pendant une semaine sans étancher ma soif... Bref, tout cela représentait autant de mauvaises nouvelles pour le contrôle que j'exerçais sur mes pulsions. Tandis que je reprenais peu à peu mes esprits, la conscience de ma défaite cinglante s'imposa à moi.

— Est-ce que cela t'exciterait si je me masturbais de l'autre côté du grillage chaque fois que je venais me confesser ? demanda-t-elle tout à coup.

Bon sang ! Bien sûr que oui !

— Poppy..., commençai-je.

Puis je m'arrêtai brusquement. Que pouvais-je dire qui ait de la valeur ? Qui englobe les vagues de honte et de culpabilité qui déferlaient en moi, alors que je sentais bien que nos corps venaient de sceller un pacte.

— Je sais, murmura-t-elle alors. Je suis désolée, moi aussi.

À ces mots, elle se leva et réajusta ses vêtements alors que je m'essuyais le ventre avec ma chemise et me raseyais. Une minute plus tôt, l'univers entier s'était réduit à elle et moi, à nos gémissements, à notre sueur, à nos ébats qui n'en étaient pas vraiment, et maintenant le sanctuaire me semblait immense et creux, une cave que balayait l'air conditionné et que plombait un morne silence. Comment était-il possible de passer si rapidement d'un extrême à l'autre ?

L'église était vide, les paroissiens ne s'étaient pas rassemblés dans le narthex, prêts à me lyncher ou à m'exiler. J'avais échappé à ce jugement-là.

Et, paradoxalement, mon malaise n'en était que plus grand.

En guise d'au revoir, nous nous contentâmes de nous regarder, abasourdis par ce qui venait de se produire, les vêtements froissés, moites, empestant le sexe. Puis elle sortit sans mot dire.

Je me dirigeai alors lentement vers le presbytère. Je ne pus réprimer une nouvelle érection et je m'en voulus plus que jamais.

# Chapitre 7

Quand la porte grillagée de l'entrée claqua en se refermant, je sursautai sur la chaise de ma cuisine, m'attendant à voir surgir Poppy ou une horde de paroissiens en colère, ou encore l'évêque en personne venu m'excommunier, mais c'était simplement Millie, les bras chargés de plats préparés à congeler.

Quand elle entra dans la cuisine, l'air affairé, la lumière de l'après-midi scintilla dans ses cheveux rouges décolorés et elle se déchargea sans tarder de son fardeau.

— Vous êtes trop soigné, décréta-elle en guise de salut.

Sourcils froncés, elle loucha de manière ostentatoire vers le comptoir impeccable.

— Les garçons de votre âge ne sont pas si ordonnés, ajouta-t-elle.

— Je ne suis plus vraiment un garçon, Millie, dis-je en me levant pour l'aider à ranger la nourriture dans le congélateur.

— À mon âge, toutes les personnes de moins de soixante ans sont des enfants, rétorqua-t-elle en me bousculant légèrement pour mettre un plat au four.

Millie devait avoir près de cent ans. Toujours est-il qu'elle était non seulement la paroissienne la plus active de la ville, mais également une comptable hors pair pour l'église ; c'était elle qui avait insisté pour que l'on achète des iPad et de nouveaux jeux vidéo avec les recettes que nous rapportaient les gâteaux et autres beignets qu'elle confectionnait et que nous vendions le vendredi à un prix défiant toute concurrence. Elle avait également eu l'idée de faire installer le câble, alors que personne dans la ville n'en était équipé.

Elle m'avait tout de suite adopté quand j'étais arrivé à Weston, voyant sans doute en moi un moyen de concrétiser nombre de ses projets. Elle avait claqué la langue lors de notre première rencontre, puis avait décrété que, eu égard à mon âge et à mon apparence, mon sacerdoce s'apparentait à un vrai gâchis. Une fois par semaine, elle m'apportait des tonnes de nourriture, même si je lui avais assuré que je pouvais tout à fait me préparer à manger – même si je me contentais de pâtes la plupart du temps. Mais après qu'elle eut rencontré ma mère et que toutes deux eurent discuté de la température idéale pour obtenir une pâte à beignet parfaite, je n'eus plus mon mot à dire. Millie avait aussi adopté ma mère, ainsi que mes frères à qui elle envoyait chaque semaine un colis de cookies à leurs bureaux de Kansas City.

Sauf qu'aujourd'hui je me sentais profondément indigne de ses attentions. D'ailleurs, j'avais l'impression d'être indigne de tout, de cette maison, de ce travail, de cette ville... Ce que je voulais, c'était m'asseoir à la table de ma cuisine et mourir.

Non, en fait, ce n'est pas vrai, je voulais agir, me mettre en mouvement, courir jusqu'à épuisement, soulever des haltères aussi longtemps que nécessaire pour m'écrouler. Bref, je voulais faire pénitence.

Curieux ! J'avais pourtant évoqué de nombreuses fois devant mes ouailles la notion de pénitence, la force réelle de l'amour inconditionnel de Dieu et de son pardon, et pourtant, mon premier réflexe, face au péché que j'avais commis avec Poppy, c'était de me réfugier dans la punition.

Ou du moins de me dépenser au maximum de façon à ne plus avoir d'énergie pour penser.

— Vous, quelque chose vous tracasse, m'assena Millie en s'asseyant en face de moi.

Elle croisa les mains, me présentant sa peau froissée et ses doigts veineux, ornés de grosses bagues. On m'avait raconté qu'elle avait été l'une des premières femmes ingénieurs du Missouri, et qu'elle avait supervisé la construction de l'autoroute qui traversait le Middle West. Je n'avais aucun mal à le croire, tandis qu'elle braquait sur moi son regard perçant plein de bon sens, désireuse d'analyser le moindre détail de mon expression.

Je fis de mon mieux pour lui sourire. C'était ma meilleure arme de défense, même si, en général, je l'employais avec mes ouailles, pas mes collaborateurs.

— C'est juste la chaleur, Millie, répondis-je, faisant mine de me lever.

— OK, éluda-t-elle. Trouvez autre chose.

Et elle s'adossa à sa chaise.

Je me rassis, trépignant d'impatience comme un enfant. (Millie produit cet effet sur moi. Notre évêque a dit à son propos, après l'avoir rencontrée, qu'elle aurait fait une excellente mère supérieure dans une abbaye un siècle plus tôt, et pour ma part j'aurais conçu beaucoup de compassion pour les nonnes placées sous ses ordres.)

— Tout va bien, je vous assure, repris-je d'une voix légère.

Se penchant sur la table, elle posa la main sur la mienne.

— L'avantage du grand âge, c'est qu'il permet de repérer quand les gens mentent. Or il me semble que vous êtes en charge d'une église. Vous ne mentiriez tout de même pas à l'une de vos paroissiennes ?

S'il s'agissait de lui cacher que j'avais presque fait l'amour devant l'autel de l'église, si ! répondis-je en mon for intérieur. Et une vague de culpabilité m'envahit à la pensée que j'allais encore aggraver mes péchés en mentant, de surcroît à une personne si attentive à mon bien-être. Soudain, j'eus envie d'avouer à Millie le crime que je venais de commettre, cet après-midi-là, ainsi que ce que j'avais fait les deux semaines précédentes, pour en arriver là. De lui confesser ma dernière tentation qui était aussi la plus vieille du monde.

Mais à la place, je me mis à regarder fixement mes mains et ne répondis pas. Parce que j'étais orgueilleux, sur la défensive et furieux contre moi-même. Mais ce n'était pas tout.

J'avais en effet la ferme intention de recommencer, j'éprouvais toujours du désir pour Poppy. Si je confiais mon péché à un tiers, j'en deviendrais responsable. Je serais de nouveau contraint de me comporter correctement pour obéir à mes vœux, alors que tout chez Poppy Danforth m'incitait justement à une conduite indécente.

Cependant, en persistant, je risquais de tout perdre : mon travail, ma communauté, mon intégrité, la mémoire de ma sœur, et peut-être même le salut de mon âme.

Je posai la tête sur la main de Millie, veillant toutefois à ne pas écraser ses vieux os : j'avais désespérément besoin de réconfort !

— Je ne peux pas en parler, dis-je alors.

En cela, je ne mentais pas (sauf que je ne cessais de prêcher contre le mensonge par omission auprès de mon groupe de jeunes. À quel moment au juste étais-je devenu hypocrite ?).

Millie me tapota la tête.

— La jeune femme qui a acheté la vieille maison des Anderson n'aurait-elle pas quelque chose à voir là-dedans ? demanda-t-elle tout à trac.

Je relevai brusquement la tête. J'ignore quelle fut mon expression, mais Millie éclata de rire.

— Je vous ai vus au café, tous les deux, la semaine dernière, poursuivit-elle. Même par la fenêtre, vous formiez un beau couple.

*Et merde !*

Nourrissait-elle des soupçons ? Et, si tel était le cas, me jugeait-elle ?

— Elle m'aidait à maîtriser les tableurs dont j'ai besoin pour faire les comptes relatifs à la restauration de l'église. Elle a étudié la finance à Dartmouth et est titulaire d'un MBA.

Je ne lui précisai pas qu'elle était également douée pour séduire les hommes riches en dansant sur des estrades. Ni que son sexe avait le goût du paradis.

— Je devrais peut-être moi aussi prendre rendez-vous avec elle, dans la mesure où vous n'êtes pas capable d'additionner deux hosties. À moins, bien sûr, que vous ne préfériez conserver vos tête-à-tête.

Oh, que oui ! Elle avait vu juste. Mais j'esquivai par une boutade :

— Vous insinuez donc que je suis nul en maths ?

Hélas, elle vit clair dans mon jeu !

— Tyler, j'ai toujours pensé que vous étiez trop jeune et trop beau pour mener une vie monacale. J'avais prédit que votre décision serait source d'ennui. Mais personne n'a voulu m'écouter.

Je ne répondis pas, les yeux toujours rivés à nos mains de nouveau l'une sur l'autre, et repensai au silence qui régnait dans le sanctuaire après que j'eus joui sur mon ventre, tout en sentant la chaleur humide de Poppy contre moi. J'avais pris deux douches, m'étais frictionné à me faire mal, mais rien ne pouvait effacer la sensation de sa peau sur la mienne. L'impression de chaleur qui s'était répandue en moi tandis qu'elle me regardait de ses yeux affamés et presque sauvages.

— Mon garçon, vous savez bien que c'est naturel. D'ailleurs, vous n'avez sans doute pas oublié le premier sermon que vous avez prononcé, à votre arrivée dans la paroisse ? Vous avez conseillé à la communauté, pour guérir, de pratiquer le sexe normal, consenti et pieux, vous vous en souvenez ?

Elle disait vrai. Outre le fait que j'avais eu ma part de relations sexuelles consenties à l'université (ce qui ne signifiait pas forcément des pratiques banales), je croyais fermement, sur le plan théologique, à l'importance de la sexualité humaine. Presque toutes les variantes du christianisme se sont efforcées de supprimer les rapports physiques et les joies qui l'accompagnent, mais les désirs étouffés ne disparaissent jamais, ils couvent en nous. Ils induisent la culpabilité et la honte, et, dans le pire des cas, des déviances. Nous ne nous mortifions pas parce que nous consommons de la nourriture et de l'alcool avec modération. Aussi pourquoi sommes-nous si effrayés par le sexe ?

Mais de toute évidence, j'avais destiné ce message à ma congrégation, pas à moi-même.

— Vous rappelez-vous votre citation ? insista Millie. « Plus de chrétienté est nécessaire. Les péchés de la chair ne sont certes pas à encourager, mais ce ne sont pas les pires de tous... C'est pourquoi un froid donneur de leçons imbu de sa personne qui va régulièrement à la messe est peut-être plus proche de l'enfer qu'une prostituée. »

— Oui, répondis-je, mais C. S. Lewis termine le paragraphe en affirmant : « Bien sûr, il est préférable de n'être ni l'un ni l'autre. »

— Mais vous n'êtes ni l'un ni l'autre. Pensiez-vous vraiment qu'en endossant l'habit vous alliez cesser d'être un homme ?

— Non, dis-je, agité. Mais je dois être en mesure de contrôler mes désirs par mes prières et l'autodiscipline. C'est ma vocation. J'ai choisi cette vie, Millie. Je ne peux pas y renoncer à la première tentation.

— Qui parle de renoncement ? Je vous dis simplement, mon garçon, que vous pourriez choisir de ne pas vous flageller pour ça. J'ai vécu longtemps, vous savez, et un homme et une femme qui se désirent, c'est à mon sens l'une des choses qui s'apparentent le moins au péché.

J'avais établi le programme d'étude biblique en début d'année, aussi était-ce une pure et affreuse coïncidence que, ce soir-là, le thème de la discussion fût précisément la sexualité masculine. En dépit

des conseils avisés de Millie, je passai le reste de l'après-midi à me détester et à me faire violence en effectuant des pompes jusqu'à ne plus pouvoir ni respirer, ni bouger, ni penser, jusqu'à ce qu'il soit l'heure de rejoindre ma classe en faux lambris, qui jouxtait l'église.

Je savais que Millie avait cherché à me consoler, mais je ne méritais pas de réconfort. Elle ignorait l'étendue de mes forfaits... Sans doute parce qu'elle ne pouvait imaginer que son prêtre préféré soit assez faible pour assouvir ses désirs.

Je me frottai vigoureusement le visage. *Réveille-toi, Tyler, et réfléchis !* m'ordonnai-je. Je ne connaissais Poppy que depuis deux semaines et j'avais été incapable de me contrôler. Qu'en serait-il dans deux mois ? Et dans les deux prochaines années ? Elle allait rester ici, et moi aussi, c'est pourquoi il était impossible que « l'incident » de l'après-midi se reproduise. En outre, si Millie avait eu l'impression, en nous voyant dans un endroit public et alors qu'il n'y avait encore rien eu entre nous, que nous formions un beau couple, qu'en serait-il si nous commencions vraiment à nous fréquenter ?

Je relevai la tête pour saluer les hommes qui entraient dans la salle de cours. J'étais vraiment fier de ce groupe car, en général, les forces vives de l'Église, c'étaient les femmes, les hommes se contentant de les accompagner à la messe quand elles le leur demandaient. Par ailleurs, après les crimes commis par mes prédécesseurs, je savais que les hommes, et en particulier ceux qui avaient des filles du même âge que les victimes, cultivaient une colère profonde et une méfiance contre l'Église, et que ces sentiments ne pouvaient être surmontés par les méthodes habituelles.

Pour les amadouer, je me mis à fréquenter les bars et à regarder les matchs des Royals en leur compagnie. J'achetais de temps à autre un cigare chez le buraliste, je me déplaçais en pick-up, je créai un club de chasse. Parallèlement, je restais ouvert sur le passé de ma propre famille, et sur la façon dont l'Église devait se réformer.

Peu à peu le groupe s'étoffa, et des deux membres qui le constituaient au départ – des hommes qui fréquentaient la messe depuis si longtemps qu'ils avaient oublié comment arrêter d'y aller – nous passâmes à quarante, dont des diplômés et des retraités. En réalité, nous étions devenus si nombreux que j'allais scinder le cours en deux.

Seulement voilà : ne venais-je pas d'anéantir ces trois ans de dur labeur ? Trois ans de peine fichus en l'air pour une demi-heure de plaisir avec Poppy ?

Si je parus distrait, ce soir-là, personne ne me fit le moindre commentaire, et je parvins à ne pas m'étrangler lors de la lecture des passages de la deuxième lettre de saint Paul à Timothée et du Cantique des cantiques. Du moins jusqu'à ce que nous atteignions un passage qui me bouleversa. Mes mains se mirent à trembler, et je sentis ma gorge se serrer :

« Je ne comprends pas ce que je fais. Car ce que je veux faire, je ne le fais pas, mais ce que je hais, je le fais... Car j'ai le désir de faire ce qui est bien, mais je ne parviens pas à le réaliser. Quel homme misérable je suis. »

Oh oui, quel homme misérable j'étais !

J'étais venu dans une ville qui se trouvait sous le choc des actions d'un prédateur et j'avais promis de l'en guérir. Pourquoi ? Parce que, quand je contemplais les étoiles, dans le dôme de la nuit, je sentais que Dieu nous observait. Car le vent sur ma peau me semblait être Son souffle. Car j'avais gagné ma foi à la sueur de mon front, mais que je savais aussi que celle-ci donnait un sens à ma vie ; par ailleurs, je ne voulais pas que les faiblesses de l'Église privent une ville entière de ce don.

Or, aujourd'hui, j'avais trahi toutes mes ambitions et tout le monde.

Mais ce n'était pas en raison de ce constat que mes mains tremblaient et que ma gorge se serrait. Non, c'était parce que j'avais pris conscience d'avoir trompé Dieu... Mon Dieu, mon Sauveur, celui à

qui j'avais voué une haine véhémente après la mort de Lizzy, mais aussi la présence qui avait patiemment attendu mon retour, quelques années plus tard. La voix qui, dans mes rêves, m'avait réconforté, éclairé, guidé. Celle qui m'avait révélé mes besoins et m'avait indiqué où aller pour trouver la paix.

Et le pire de tout, c'était qu'Il ne m'en voulait pas, j'en étais persuadé ! Il m'avait pardonné avant même que le péché ait eu lieu, et je n'étais pas digne de cette absolution. Au contraire. Ce que je méritais, c'était un sévère châtement. Qu'une salve de feu se déverse sur moi, qu'un déluge m'engloutisse, ou plus concrètement que la sainte Inquisition me tombe dessus, bref, qu'un drame affreux m'arrive car j'étais un homme maudit, abject, libidineux, qui avait profité d'une femme vulnérable sur le plan émotionnel.

*Quel homme misérable je suis.*

La séance d'étude biblique étant terminée, je nettoyai les tasses de café et j'essuyai machinalement les miettes de chips, l'esprit toujours accaparé par ma honte, par la désagréable impression d'être bien trop petit, trop affreux pour autre chose que l'enfer.

Il me fut très difficile de passer devant le crucifix en rentrant au presbytère.

## Chapitre 8

Cette nuit-là, je ne dus pas dormir plus de trois heures. Je veillai jusqu'à une heure avancée pour lire la Bible, étudiant attentivement chaque passage traitant du péché jusqu'à ce que mes yeux, fatigués, refusent de se conSSIr plus longtemps sur les mots, glissant sur eux comme deux aimants de la même force. Je finis par me mettre au lit avec mon rosaire et à réciter des prières, puis sombrai dans un sommeil agité.

Le lendemain matin, après avoir dit la messe, une étrange torpeur s'abattit sur moi alors que je nouais mes lacets pour aller courir. Peut-être était-ce le manque de sommeil, peut-être un épuisement psychologique, ou tout simplement le choc de la veille qui continuait de se répercuter sur cette nouvelle journée. Ce que je souhaitais de tout cœur, c'était retrouver la paix, et la force d'affronter les conséquences de mes actes.

Empruntant un chemin de traverse pour éviter Poppy lors de mon jogging, je courus plus loin que d'ordinaire, repoussant mes limites jusqu'à avoir des crampes dans les mollets, à haleter. Ensuite, au lieu de prendre directement une douche, je m'attardai à l'église, mains nouées derrière la tête, avec la sensation que mon torse allait éclater tant je souffrais. Que faisais-je ici, au juste, alors que j'aurais dû revenir au presbytère ? Je finis par me traîner dans le sanctuaire et me laisser tomber sur les genoux devant le tabernacle.

J'avais la tête penchée en avant, mon menton touchait mon torse, et la sueur ruisselait sur mon corps, mais je m'en fichais... Sans même que je m'en rende compte, ma respiration saccadée laissa place à des sanglots, lesquels se mêlèrent à ma sueur, et je ne pus finalement plus les différencier.

Les rayons de soleil perçaient à travers les épais vitraux, de sorte que de magnifiques motifs se déversaient sur les bancs, sur mon corps, sur le tabernacle, et la dorure des portes scintillait même dans les recoins sombres, sacrés et interdits.

Je me penchai si bas que mon front toucha le sol, que mes cils effleurèrent le tapis usé. Saint Paul affirme qu'il n'est pas nécessaire de formuler nos prières, que le Saint-Esprit saura les interpréter pour nous, mais, en l'occurrence, l'interprétation n'était pas requise, puisque le seul mot que je murmurai n'était autre que : « Désolé, désolé, désolé. » Je le répétei comme un chant, comme un mantra, comme un hymne sans musique.

Et, subitement, j'eus la sensation de ne plus être seul. Un frisson me parcourut le dos et je m'assis, rougissant d'embarras à l'idée qu'un paroissien ou un employé du presbytère ait pu me voir pleurer. Je regardai autour de moi... Curieux, il n'y avait personne, l'église était déserte.

Pourtant, je sentais une présence, telle de l'électricité statique sur ma peau ; je m'efforçai alors de scruter chaque coin obscur, certain d'y découvrir quelqu'un.

Soudain, l'air conditionné se mit en marche et je sursautai.

*Ce n'est que cela*, me dis-je.

Pourtant, quand je levai les yeux vers le tabernacle moucheté d'or et de couleurs, je n'en fus plus aussi sûr. Le silence de l'église vide se teintait d'une atmosphère irrationnelle... Il me semblait que Dieu écoutait de manière intense ce que je disais, qu'il écoutait et attendait. Je baissai les yeux.

— Je suis désolé, dis-je une dernière fois.

Mes paroles restèrent suspendues dans l'air comme une étoile dans le ciel – scintillante, précieuse,

lumineuse. Et, de manière subite, elle s'éteignit, et je sentis le poids de ma peine et de ma honte disparaître, lui aussi.

J'éprouvai alors un profond sentiment de plénitude, comme si je pouvais toucher tous les atomes de l'air, là où la magie, Dieu et quelque chose de très doux, au-delà de toute compréhension humaine, étaient réels, très réels. Puis l'impression s'effaça, remplacée par le sentiment d'une paix profonde.

Je respirais, me semblait-il, au même rythme que l'église, les sensations de frissons sur ma peau avaient disparu, et l'air était redevenu vide.

Moïse avait reçu un buisson ardent, et moi la climatisation, pensai-je avec regret en me mettant debout, aussi lentement et hésitant qu'un petit enfant. Mais je n'allais pas me plaindre. J'avais été pardonné, régénéré, délivré de ma culpabilité. Comme saint Pierre, j'avais subi un test, je n'avais pas été à la hauteur, mais malgré tout absout.

Allons, je pouvais reprendre le cours de mon existence ! Il y avait bel et bien une vie après cet épisode charnel, même pour un homme comme moi, censé vivre dans la chasteté.

Les deux jours suivants se déroulèrent tranquillement. Je passai le jeudi allongé sur mon canapé, à regarder des épisodes de *The Walking Dead* sur Netflix et à manger des nouilles chinoises lyophilisées, me contentant d'actionner ma bouilloire et de verser de l'eau chaude dans le bol.

Le tout n'était pas très sophistiqué, j'en conviens.

Puis vint le vendredi. Je me préparai comme d'habitude pour la messe du matin, avec mon inévitable quart d'heure de retard, tout en pensant, pour la centième fois, que je devrais réaménager la sacristie. En général, les messes de la semaine sont courtes, il n'y a ni musique, ni sermon, juste une lecture ; il s'agit en réalité d'une préparation rapide à l'eucharistie pour ceux qui sont extrêmement croyants. Comme Rowan, les deux grands-mères et...

Oh, mon Dieu !

*Poppy Danforth.*

Elle était assise au deuxième rang, dans une robe bien sage en soie bleu glacé, avec un col Claudine, les cheveux relevés en un chignon bas. Elle avait l'air très correct, posé, modeste... exception faite de son rouge à lèvres, incendiaire, qui ne demandait qu'à s'imprimer sur une autre bouche... Je détournai immédiatement la tête, m'efforçant de retrouver le merveilleux sentiment de paix que Dieu m'avait envoyé le mardi, cette impression que je pourrais maîtriser toute tentation tant qu'Il serait à mes côtés.

Elle attendait quelque chose de cet endroit, de moi, qui était sans doute d'un tout autre ordre que ce que nous avons fait la dernière fois. Il fallait que j'honore mon service, c'était la moindre des choses. Je me concentrai sur la messe, sur les mots et les prières, ravi de voir Poppy faire de son mieux pour suivre, surtout en ce qui concernait les prières.

*S'il vous plaît, mon Dieu, guidez-la et aidez-la à trouver la paix.*

*S'il vous plaît, mon Dieu, aidez-la à surmonter le passé.*

*Et s'il vous plaît, s'il vous plaît, aidez-nous à surmonter la tentation.*

Au moment de la communion, elle prit place dans le rang derrière les grands-mères et Rowan, l'air un peu incertain.

— Qu'est-ce que je dois faire ? me murmura-t-elle quand ce fut son tour.

— Croisez les mains sur la poitrine, répondis-je de la même façon.

Elle obtempéra, les yeux rivés aux miens, ses longs doigts atteignant ses épaules. Puis elle baissa le regard, et me sembla soudain si adorable et en même temps si vulnérable que j'eus envie de la serrer très fort dans mes bras. C'était un élan dépourvu d'arrière-pensée sexuelle, je voulais juste

l'êtreindre, et sentir son souffle sur mon torse, enfouir sa tête dans mon cou et la protéger de son passé, de son futur ambigu. Je voulais la rassurer, lui assurer que tout se passerait bien, parce que l'amour existait et qu'une personne comme elle méritait de le partager avec le reste du monde, à l'instar de ce qu'elle avait fait en Haïti. La joie qu'elle avait ressentie là-bas, elle pouvait tout à fait l'éprouver n'importe où, si elle s'y autorisait.

Je plaçai la main sur sa tête, m'apprêtant à murmurer une banale bénédiction, quand tout à coup elle releva les yeux. L'impact de son regard fut tel que tout me parut chavirer autour de moi... Ce qui encourageait mes pensées pures se déroba, et ses cheveux sous ma main me semblèrent pareils à de la soie. Un délicieux frisson me parcourut l'échine... Toutes les sensations qu'elle m'avait inspirées me revinrent comme un boomerang, avec une force qui me sidéra.

Je vis sa bouche s'entrouvrir, et j'en conclus qu'elle avait éprouvé le même trouble.

Je pus à peine prononcer ma bénédiction, tant ma gorge était sèche. Puis Poppy fit demi-tour et retourna s'asseoir à sa place, sur le banc ; elle paraissait abasourdie, comme si elle ne voyait plus rien.

Après la messe, je me réfugiai littéralement dans la sacristie, et pris tout mon temps pour retirer mes vêtements liturgiques, accrocher ma chasuble – dont les broderies étaient un rien trop ostentatoires – au portemanteau et plier mon aube en un carré précis et soigné. Mes mains tremblaient, mes pensées s'apparentaient à des fragments. J'avais cru mon égarement surmonté, tout s'était si bien passé cette semaine, puis durant une bonne partie de la messe, même si je l'avais repérée sur le banc, si adorable et si pieuse, et si proche aussi ; oui, j'avais su me maîtriser, jusqu'à ce que je pose la main sur sa tête, au moment de la communion...

Je restai quelques instants en pantalon et en chemise à regarder fixement la croix processionnelle (avec, je dois l'avouer, un vague sentiment de trahison chevillé au corps). Si Dieu m'avait pardonné, pourquoi ne m'avait-il pas aussi soustrait à la tentation ? Ou donné plus de force pour la supporter, y résister ? J'avais bien conscience qu'il était impossible que Poppy déménage ou devienne adepte de l'Église baptiste, mais pourquoi Dieu n'avait-il pas tout simplement anéanti l'attraction que je nourrissais pour elle ? Fait en sorte que je ne réagisse pas à la douceur de ses cheveux sous ma paume, lors de la bénédiction, pas plus qu'à ses lèvres rouges et ses yeux brillants ?

*Père, si tu voulais éloigner de moi cette coupe*, avait imploré Jésus. Non qu'il ait été entendu... Mais pourquoi Dieu s'acharnait-il donc à semer des tentations un peu partout ?

Je sortis de la sacristie dans un curieux état d'esprit, essayant coûte que coûte de retrouver la sérénité que j'avais ressentie la veille mais, quand je tournai à l'angle, je vis Poppy qui se tenait dans l'aile centrale, seule paroissienne à être restée dans l'église.

En toute honnêteté, je me sentis désemparé. Nous devons fuir la tentation, mais le problème, c'était que mon travail consistait justement à aider la tentatrice. N'était-il pas pire de me dérober et de ne pas lui apporter le secours qu'elle attendait, afin d'éviter la luxure ? Je ne pouvais pas lui reprocher le désir qu'elle m'inspirait, elle n'y était pour rien.

Seulement voilà : n'étais-je pas en train de me convaincre que je me devais de l'aider spirituellement pour pouvoir discuter avec elle, profiter de sa présence ?

Je poussai un lourd soupir. Quel euphémisme ! En vérité, ce que je souhaitais par-dessus tout, c'était la posséder, et au-delà encore... Je sentais en effet que je m'aventurais sur un terrain pire que le péché charnel : j'avais l'impression que j'allais tomber amoureux !

OK, *j'irai lui parler*, pensai-je en me ressaisissant. *Je l'adresserai à la responsable du groupe des femmes, qui lui apportera à ma place l'aide qu'elle recherche, de sorte que les messes seront le seul endroit où nous nous croiserons.*

Poppy scrutait l'autel, tandis que je m'avançais vers elle.

— Ce sont des os ? me demanda-t-elle de but en blanc.

— Nous préférons le terme de reliques, répondis-je d'un timbre plus profond que je ne l'aurais voulu.

Je m'éclaircis la voix.

— Ça fait moins macabre, ajoutai-je.

Je désignai alors le crucifix, qui représentait Jésus, les traits déformés par la souffrance, torturé et ensanglanté.

— Même si le catholicisme est une religion macabre, insistai-je.

Poppy se tourna vers moi, le visage songeur.

— Je crois que c'est précisément ce qui me plaît dans cette religion. Elle est crue et réaliste. Elle ne cherche pas à édulcorer la douleur, le chagrin ou la culpabilité, au contraire, elle les souligne. Là où j'ai grandi, on n'affronte rien. On prend des comprimés, on boit, on réprime toutes ses émotions jusqu'à se murer dans une carapace qui coûte au final très cher. Je préfère me confronter à la réalité.

— C'est une religion active, acquiesçai-je. Qui comporte des rituels, des prières, des processions.

— Et c'est ce qui vous plaît, en elle ?

— Le côté actif ? Effectivement, mais aussi l'aspect spirituel.

Je balayai le sanctuaire du regard.

— J'aime l'encens, le vin béni, les cantiques. C'est ancien et saint. Et les rituels me ramènent toujours vers Dieu, quel que soit mon état d'esprit, et même si j'ai commis d'affreux péchés. Une fois que j'ai commencé, tout le reste s'efface. Parce que si le catholicisme a un aspect funeste, c'est aussi une religion qui insiste sur la joie et les nœuds que l'on tisse avec son prochain, qui a conscience que la tristesse et le péché ne peuvent pas nous accaparer longtemps.

— Une religion de liens effectivement, renchérit-elle.

Et de fait, je le sentais bien, actuellement, ce lien qui m'unissait à elle. J'aimais évoquer la religion avec elle, car j'appréciais le fait qu'elle saisisse le sens profond de mes propos, ce qui n'était plus le cas de nombreuses autres personnes fréquentant l'église. J'aurais aimé lui parler toute la journée, l'écouter aussi, puis l'entendre me murmurer d'une voix légèrement essoufflée, la nuit : « Non, Tyler, c'est mal... »

Je toussotai de nouveau.

— En quoi puis-je vous aider, Poppy ?

Elle me tendit alors le bulletin paroissial.

— J'ai vu que vous organisiez un petit déjeuner pour les plus démunis, demain matin, et j'aimerais vous apporter mon aide.

— Bien sûr !

Ces petits déjeuners avaient été l'une de mes premières initiatives, à mon arrivée à Ste Margaret, et l'opération avait tout de suite remporté un grand succès. La pauvreté rurale était en effet une réalité bien tangible, et les volontaires n'étaient, hélas, jamais assez nombreux ; nous étions toujours épuisés après ces deux petits déjeuners mensuels.

— Nous avons réellement besoin de bénévoles, précisai-je.

— Parfait, dit-elle.

Elle m'adressa alors un beau sourire qui creusa une adorable fossette dans sa joue.

— Dans ce cas, à demain, ajouta-t-elle.

Je priai longuement, avant de m'endormir. Puis je me réveillai à l'aube et fis l'un des joggings les

plus éprouvants de ma vie, avant d'entrer en trombe dans la cuisine, en sueur et épuisé, ce qui me valut un regard désapprobateur de Millie qui était en train de poser ses plats sur le comptoir.

— Vous vous entraînez pour un marathon ? demanda-t-elle. Si c'est le cas, vous ne me semblez pas vous y prendre correctement.

Hors d'haleine, je fus incapable de protester. Je me saisis en revanche d'une bouteille d'eau que je vidai en buvant à longs traits. Puis je m'étendis sur le ventre à même le carrelage froid, pour faire baisser la température de mon corps.

— Vous savez qu'il est dangereux de courir quand il fait chaud, même le matin, poursuivit-elle. Vous devriez vous entraîner sur un tapis de jogging.

— Mmm, fis-je, toujours dans la même position.

— Quoi qu'il en soit, vous devez vous doucher avant le petit déjeuner. À propos, j'ai rencontré cette délicieuse jeune femme, hier soir, et elle m'a dit qu'elle viendrait nous prêter main-forte. Je suppose que vous avez envie de vous montrer sous votre meilleur jour, non ?

Je relevai la tête vers elle et lui adressai un regard incrédule.

Alors elle me donna un léger coup de pied dans les côtes, puis m'enjamba et déclara :

— Je vais à l'église mélanger la pâte à pancakes, et j'accueillerai Mlle Danforth, si elle arrive avant vous.

Sur ces mots, elle sortit de la cuisine.

Je me redressai, retirai mes vêtements, passai une bonne minute à éponger ma sueur avec de l'essuie-tout avant d'aller prendre ma douche.

Finalement, le petit déjeuner se déroula mieux que je ne l'avais pensé. Il y avait tant de monde et tant à faire ! Par ailleurs, je m'efforçais toujours de m'asseoir à toutes les tables pour mieux connaître les gens que l'on accueillait. Certains étaient accompagnés de jeunes enfants à qui je donnais des fournitures scolaires et du beurre de cacahuète, d'autres avaient des parents âgés, et je leur remettais alors les adresses de services sociaux. D'autres encore étaient seuls et avaient juste envie de discuter.

De temps en temps, bien sûr, je jetais un coup d'œil à Poppy qui semblait tout à fait à l'aise dans cet environnement. Elle était réellement adorable avec les visiteurs, mais aussi très efficace, attentive, et capable de servir les œufs brouillés à la louche avec une telle aisance que Millie déclara qu'elle la considérait désormais comme sa petite-fille honoraire. Elle paraissait en paix avec elle-même, aux antipodes de la femme qui était venue me confesser ses péchés.

Je terminai la matinée maculé de pâte à pancakes (ma mission consistait à transporter des saladiers géants remplis de ladite pâte), les doigts brûlés (j'étais aussi chargé de la cuisson du bacon), et heureux. Je ne reverrais probablement pas ces gens à la messe, mais ils reviendraient sans doute dans deux semaines, et c'était tout ce qui m'importait : il était aussi essentiel de remplir les ventres que de gagner des esprits.

J'indiquai alors à Millie et aux deux autres grands-mères bénévoles qu'elles pouvaient rentrer chez elle se reposer tandis que je rangeais ; ne voyant pas Poppy, j'en déduisis qu'elle était déjà partie. Je me mis à fredonner pendant que je pliai les tables et empilai les chaises, puis passai la serpillière.

— Est-ce que je peux vous aider ?

Poppy se trouvait au bas de l'escalier. Dans l'éclairage assez faible du sous-sol où avait eu lieu le petit déjeuner, elle semblait presque irréaliste, et bien trop belle pour que je puisse la regarder plus de quelques secondes sans souffrir.

— Je vous croyais partie, lui dis-je en dirigeant de nouveau les yeux sur ma serpillière.

— Je discutais avec une mère qui a des problèmes avec le fisc car elle a envoyé trop tard sa

déclaration d'impôts. Comme c'est mon domaine, je lui ai proposé mon aide.

— C'est très généreux de votre part, fis-je remarquer.

Comme la veille, j'eus l'impression de perdre pied en sa présence, c'était plus fort que moi.

— Vous avez l'air étonné que j'aie bien agi, commenta-t-elle en s'avancant vers moi.

Elle avait adopté un ton badin, qui sous-entendait : « Ne me prenez-vous donc pas pour une bonne personne ? »

Je fus aussitôt sur la défensive. Je crois toujours mon prochain capable du meilleur, cependant j'imagine que j'avais été un peu surpris du sérieux de son engagement, lors du petit déjeuner, tout comme je l'avais été quand elle m'avait parlé de son expérience haïtienne.

— C'est parce que vous estimez que je suis une femme perdue ?

Je reposai la serpillière dans le seau, et plongeai les yeux dans les siens. Elle était tout près de moi, à présent, si près que je voyais le petit nuage de farine qui s'était logé sur son épaule.

— Ce n'est pas du tout ce que je pense !

— Et vous allez ajouter que nous sommes tous des pécheurs dans ce monde corrompu ?

— Non, articulai-je avec prudence. J'allais dire que les gens aussi intelligents et séduisants que vous n'ont pas l'habitude de cultiver des qualités comme la gentillesse. En ce sens, vous me surprenez un peu.

— Vous aussi vous êtes intelligent et séduisant, rétorqua-t-elle.

Je lui adressai un sourire sceptique.

— Je suis sérieuse, mon père. D'ailleurs, ne croyez-vous pas que c'est précisément parce que vous me trouvez attirante que vous refusez mon compliment ?

Où voulait-elle en venir ? me questionnai-je, légèrement affolé.

Elle fit un pas de plus vers moi. Seul le seau nous séparait maintenant, et il ne m'empêchait pas de voir son décolleté avantageux...

— Je désire être une bonne personne, poursuivit-elle, mais aussi une femme convenable. N'est-il donc pas possible d'assumer complètement sa féminité tout en restant correct ?

Et zut ! La conversation qui était partie des impôts roulait à présent sur les aspects les plus sombres de la théologie catholique.

— Bien sûr que si, Poppy ! me récriai-je. Oubliez Ève et la pomme, et voyez-vous telle que je vous perçois, c'est-à-dire comme une fille aimée de Dieu.

— Je n'ai pas le sentiment d'être aimée.

— Regardez-moi, Poppy !

Elle leva les yeux vers moi.

— Vous êtes aimée, lui affirmai-je avec force. Comment n'aimerait-on pas une belle femme comme vous ? Et, s'il vous plaît, oubliez ce qui s'est passé la dernière fois, et si j'ai pu vous donner une autre impression.

— Je suis désolée, reprit-elle d'une voix douce, je ne voulais pas vous piéger.

— En aucun cas je ne me sens piégé, et c'est moi qui suis navré.

Elle recula d'un pas, comme si elle hésitait à dire ce qu'elle avait sur le cœur, puis finit par lâcher :

— Sterling m'a appelée hier soir... Cela m'a un peu perturbée.

— Sterling vous a appelée ? articulai-je d'un ton irrité, qui n'entraînait pas du tout dans le champ de mes préoccupations professionnelles.

— Je n'ai pas répondu. Il a laissé un message sur mon répondeur. J'aurais dû le supprimer, mais je ne l'ai pas fait... (Elle s'interrompit un instant.) Il me répétait tout ce qu'il m'avait déjà dit à propos du genre de femme que j'étais, et où j'aurais dû me trouver. Il m'a affirmé qu'il allait revenir.

— Ah bon ? Il a dit ça ?

Elle hocha la tête, et je vis rouge.

Poppy s'en rendit compte, bien sûr, car elle éclata de rire et posa sa main sur la mienne, qui tenait toujours le manche du balai.

— Détendez-vous, mon père ! Il reviendra, essaiera de me courtiser avec d'autres histoires de voyages de rêve et de grands crus millésimés qui se heurteront à mon refus, comme toujours.

*Comme toujours ? Donc comme la dernière fois ? Quand tu l'as laissé te faire jouir avant de le sommer de déguerpir ?*

— Cela ne me plaît pas, décrétai-je.

Là, je ne m'exprimai ni en tant que prêtre ni en tant qu'ami. Celui qui parlait, c'était l'homme qui avait goûté ses saveurs les plus intimes, à quelques pas d'ici.

— Je refuse que tu le revoies, ajoutai-je.

Elle demeura souriante, mais ses yeux devinrent pareils à des tessons verts et bruns, et je mesurai alors l'arme dont elle disposait dans une salle de conférences, ou dans les bras d'un sénateur.

— Allons, mon père, je ne pense pas que cela vous regarde !

— Il est dangereux, Poppy.

— Vous ne le connaissez même pas, dit-elle en retirant sa main de la mienne.

— Mais je sais combien un homme peut être dangereux quand il désire une femme qu'il ne peut avoir.

— Comme vous ? rétorqua-t-elle.

La question était si brutale et si inattendue que j'en vacillai presque.

Les scories de ma vie s'abattirent tout à coup sur moi comme les tuiles d'une toiture en mauvais état : l'invraisemblable liaison entre Poppy et Sterling, mais aussi entre Poppy et moi, entre le prêtre de mon enfance et Lizzy...

Je désirais ce que je ne pouvais avoir, c'était là l'histoire de ma vie.

Sans ajouter un mot, Poppy pivota sur ses talons et sortit en faisant claquer ses sandales sur les marches. Je m'efforçai de reprendre ma respiration... et mes esprits ! Bon sang, qu'est-ce que tout cela signifiait ?

# Chapitre 9

Je sursautai et me redressai dans mon lit.

On tambourinait à ma porte !

Il y eut une brève pause, puis les coups reprirent de plus belle.

— J’arrive, j’arrive, marmonnai-je en me levant d’un pas hésitant, encore tout endormi.

On se remit à frapper violemment, et un coup de tonnerre, précédé d’un éclair, ponctua bientôt le vacarme, ce qui ne contribua pas à me rasséréner. Je me heurtai à la table, dont l’angle s’enfonça douloureusement dans ma hanche, avant d’enfiler rapidement un tee-shirt et de me diriger vers l’entrée. Qui pouvait bien cogner à ma porte à 3 heures du matin ? me demandai-je à travers les brumes de mon cerveau. Soit c’était un policier qui venait m’annoncer que Ryan avait foncé dans un arbre alors qu’il envoyait un texto au volant, soit il s’agissait d’un paroissien qui requérait l’extrême-onction. Quoi qu’il en soit, ce n’était pas une bonne nouvelle, et je me préparais au récit d’un drame en ouvrant la porte...

Mais, à ma grande stupeur, ce fut Poppy que je découvris sur le seuil, une bouteille de scotch à la main !

Je clignai des yeux comme un idiot. Après notre dispute de la matinée, elle était bien la dernière personne que j’attendais au beau milieu de la nuit. Elle était en pyjama – un short et un tee-shirt de *The Walking Dead* – et était trempée ; par ailleurs, elle ne portait pas de soutien-gorge, et la pluie avait rendu son haut presque transparent. Ses seins pointaient sous le fin tissu et, une fois que je l’eus remarqué, il me fut difficile de penser à autre chose qu’à sa poitrine et à la sensation que sa peau fraîche procurerait à ma langue brûlante. Je parvins toutefois à me ressaisir et, pendant quelques longues secondes, luttai entre deux pulsions : lui fermer la porte au nez et l’abandonner au déluge, ou la faire tomber à genoux devant moi et enfoncer mon sexe dans sa bouche.

« Fuyez les tentations de la jeunesse », avions-nous lu quelques heures plus tôt, lors de l’étude de la Bible. « Recherchons le bien. »

Ce soir-là, j’aurais été plus avisé de la renvoyer chez elle et de m’en retourner au lit. Mais Poppy tremblait de froid et il m’était impossible de ne pas l’inviter à entrer pour se réchauffer.

— Je ne pouvais pas dormir, dit-elle en tournant le visage vers moi, une fois que nous fûmes dans le salon.

— J’imagine, répondis-je d’une voix rauque.

Et comme il était à prévoir, je sentis mon sexe enfler ; en dépit de ce qui s’était passé entre nous, je n’avais pas encore vu ses seins... Or ils étaient plus tentants que jamais sous son tee-shirt mouillé.

Bon sang ! « Encore », avais-je pensé. Je voulais dire « jamais », car jamais je ne verrais ses seins. Il fallait que je l’accepte et reprenne le contrôle de moi-même, au lieu d’envoyer des images inconvenantes à mon cerveau, comme celle de Poppy allongée sur le piano...

Elle baissa soudain le regard vers mes hanches, et je me rendis compte que mon caleçon ne m’était pas d’un grand secours pour cacher mes pensées. M’éclaircissant la voix, je me dirigeai vers l’interrupteur.

— Je ne savais pas que vous aimiez *The Walking Dead*, dis-je d’un ton surpris.

Et j’allumai la lumière. Un halo jaune pâle éclaira alors le salon, tombant d’un abat-jour d’après

guerre, et créant aussi des ombres dans les angles de la pièce.

— C'est ma série préférée, renchérit Poppy. Mais je ne vois pas pourquoi cela vous étonne puisque nous n'avons pas vraiment eu l'occasion de discuter et de partager nos secrets, comme ma liste d'envies sur Netflix.

Elle s'était approchée de moi et me tendit alors la bouteille de scotch, dont je m'emparai avant de me diriger vers la cuisine pour y prendre deux verres, tout en cherchant quelque chose à répondre... Mais j'avais beau me creuser les méninges, rien ne venait !

— Je viens vous offrir le verre de la réconciliation, reprit-elle. Je n'arrivais pas à dormir, et je tenais à m'excuser pour ce que je vous ai dit tout à l'heure. J'ai pensé que le whisky...

Elle prit une profonde inspiration et, pour la première fois, mon cerveau embrumé se rendit compte qu'elle était nerveuse.

— Je suis tellement désolée de vous avoir arraché au sommeil, poursuivit-elle soudain, comme si elle revenait enfin à la réalité. Je vais vous laisser.

— Non, dis-je machinalement.

Je la vis rougir, et cela eut pour effet de me réveiller complètement.

— Allez plutôt vous réchauffer près de la cheminée à gaz, lui ordonnai-je. Je reviens tout de suite.

Elle obtempéra sans discuter, et ce simple acte d'obéissance réveilla de vieux souvenirs en moi, qui remontaient à l'époque où j'étais connu sur le campus, parmi les filles, pour me livrer à certaines pratiques bien particulières... C'était plus fort que moi, j'adorais voir les femmes m'obéir, surtout quand elles étaient aussi intelligentes et indépendantes que Poppy. Assez ! Je m'agrippai au comptoir de la cuisine, me rappelant mes cours sur le féminisme à l'université, la nonne du séminaire qui soulignait chaque exemple pénible de misogynie dans l'histoire de l'Église... J'étais vraiment un porc. Il fallait que je retrouve mes esprits et que je lui ordonne de partir, même si elle devait m'en détester pour le restant de ses jours. D'ailleurs, je ne méritais pas mieux !

Mais, d'abord, nous allions boire. Bien que j'adore le scotch, je le buvais généralement en solitaire ou bien en compagnie de mes frères, de telle sorte que je n'avais pas les verres adaptés. De fait, je n'avais qu'un verre, aussi rapportai-je deux mugs et la bouteille.

*Comporte-toi bien, comporte-toi bien*, me répétais-je comme un mantra. *Ne lui saute pas dessus, ne fantasme pas sur ses seins. Sois un bon prêtre.*

— Désolé pour les mugs, dis-je en lui tendant celui que je venais de servir.

Elle sourit.

— Ils sont classe, répliqua-t-elle.

Je m'assis près du feu, sur une chaise, ce qui était une mauvaise idée, car comme elle avait pris place sur le tapis, elle était littéralement à mes pieds, et cette position ne pouvait que venir alimenter mes mauvaises pensées.

*Maintenant ou jamais, Tyler*, me dis-je. *Il faut que tu le fasses.*

— Poppy...

— Non, c'est moi qui dois vous présenter mes excuses, m'interrompit-elle. C'est pour cette raison que je suis venue, après tout.

Elle tourna alors la tête pour croiser mon regard, et les reflets du feu s'accrochèrent à sa chevelure qui était en train de sécher de façon désordonnée.

— Je me sens très mal après ce qui s'est passé, enchaîna-t-elle. Je suis complètement anéantie à cause de Sterling, et quand vous êtes devenu protecteur, tout à l'heure, j'ai paniqué.

*Bienvenue à bord !* pensai-je avec autodérision.

— Mais je vais être honnête, puisque, après tout, je m'adresse à un prêtre. Voilà... Je pense en

permanence à vous, et cela me tue !

À ces mots, tout mon être s'enflamma, car c'était exactement ce que je voulais entendre, et je me sentis fléchir.

Elle baissa alors les yeux, comme vaincue, et j'eus l'impression qu'on m'enfonçait un couteau dans les côtes : elle pensait que je la repoussai, alors que rien n'était plus loin de la vérité, mais je ne pouvais absolument pas le lui expliquer sans embrouiller encore un peu plus la situation.

— Bref, reprit-elle d'une petite voix, je suis désolée de m'être emportée. Et navrée aussi pour ce qui s'est passé lundi. J'ai profité de vous. Je vous ai raconté toutes les horreurs qui m'étaient arrivées, je vous ai obligé à les entendre, parce que vous étiez là et que vous êtes bon.

Je me penchai en avant, rassemblant tout mon courage pour dire ce qui devait l'être.

— Je suis heureux que vous soyez venue, tout comme d'entendre que vous êtes désolée, car cela signifie que vous comprenez pourquoi ce qui a eu lieu entre nous ne doit pas se reproduire, même si tout cela relève de mon entière responsabilité. J'ai fait vœu de chasteté, et je dois honorer Dieu et respecter ce vœu. Vous êtes entrée dans l'église en quête d'aide. Au lieu de quoi... Je...

Je me tus, incapable de poursuivre, mais la chaleur qui avait envahi mon bas-ventre devenait insupportable à mesure que je me rappelais nos torrides étreintes... Son sexe humide, son clitoris tout rose, son puissant orgasme... Je n'avais pas besoin de baisser les yeux pour savoir que mon caleçon trahissait mes pensées.

— J'ai profité de vous, terminai-je enfin.

— Non, ce n'est pas vrai ! protesta-t-elle. J'ai traversé des épreuves, mais je suis encore en possession de tous mes moyens et capable de faire des choix. Je n'ai pas grandi sans amour, je ne suis pas sans défense, je ne représente pas le prototype de la femme soumise. C'est moi qui ai décidé de coucher avec Sterling, tout comme j'ai choisi et non subi nos étreintes, lundi. J'étais consentante, et vous ne pouvez pas prétendre le contraire.

Elle se leva, les joues rougies par le feu.

— Ne vous inquiétez pas, je ne vais pas vous importuner plus longtemps. Je respecterai votre vœu et votre courtoisie surannée.

Ces paroles me piquèrent affreusement, moi qui m'efforçais de faire appel à toutes mes pensées féministes pour ne pas l'imaginer en train de ramper nue devant moi, un verre de scotch en équilibre au creux des reins.

Et ce fut sans doute pour cette raison que je la saisis par le bras et l'attirai sur mes genoux. Un petit cri de surprise lui échappa, mais elle ne me repoussa pas. J'étais à la bonne hauteur pour capturer un de ses seins... et ne m'en privai pas. Immédiatement, ses mains s'enfouirent dans mes cheveux, tandis que de petits gémissements montaient de sa gorge.

— Mais vous venez de dire que..., commença-t-elle d'un ton haletant, alors que je mordillais le bout de son sein.

— Tu as raison, dis-je en me détachant d'elle, je ne devrais pas agir ainsi.

Alors elle hocha la tête, comme à regret, et voulut se lever, mais je la fis se rasseoir, de sorte qu'elle se retrouva à califourchon sur l'une de mes jambes et que je sentis son intimité brûlante sur ma peau, à travers le tissu de son pyjama.

— Il ne faut pas que je te fesse pour être venue chez moi comme une petite salope sans le moindre sous-vêtement, lui chuchotai-je à l'oreille. Il ne faut pas que je t'attache les bras et les chevilles aux pieds de mon lit pour contempler ton sexe entièrement offert à moi, puis que je te prenne jusqu'à ce que tu ne puisses plus marcher. Il ne faut pas que je te retourne et que je te pénètre par-derrière jusqu'à ce que les larmes te viennent aux yeux. Il ne faut pas que je t'emmène dans ce club de strip-

tease pour te posséder dans un petit salon obscur jusqu'à ce que tu en oublies Sterling et que tu ne te souviennes que de mon nom.

Après cette incantation martelée, je lui mordis légèrement le mamelon.

— Ou de celui de Dieu.

Et sans transition, je glissai deux doigts sous la ceinture de son pyjama que je roulai sur ses hanches pour admirer son adorable mont de Vénus rasé et son petit bouton rose palpitant, qui n'aspirait qu'à être touché.

— Pourquoi es-tu venue frapper à ma porte cette nuit, Poppy ? demandai-je d'une voix râpeuse en palpant sa poitrine d'une main.

Je réservai l'autre pour ses plis intimes, que je me contentai pour l'instant de scruter avec convoitise.

— Es-tu réellement venue me présenter tes excuses ? Ou bien as-tu frappé à ma porte sans soutien-gorge ni culotte pour me tenter ? C'est un péché, tu sais, de pousser délibérément une autre personne à commettre un péché... Non, ne cherche pas à te dégager.

Elle avait en effet commencé à se tortiller. Oh ! J'avais tout à fait conscience de lui envoyer des signaux contradictoires, mais tout était si confus, si incompréhensible...

Je murmurai alors :

— Une fois encore. Accorde-moi ça une dernière fois.

Que voulais-je au juste qu'elle m'accorde ? Un autre orgasme ? Pour elle ? Pour moi ? Une autre chance ? Une minute de plus avec elle ?

Et pourquoi pas une vie, tant que j'y étais ! Comme si j'avais le droit de fantasmer sur des dîners ou des petits déjeuners en tête à tête, des nuits entre ses bras. Après trois ans de célibat, cette femme envoûtante qui me tombait du ciel me chavirait complètement l'esprit.

La bouche entrouverte, les seins tendus sous son tee-shirt, elle me regardait fixement, de ses grands yeux affamés couleur noisette.

— Cette nuit. Rien que cette nuit, l'implorai-je alors.

Elle hocha la tête et je la vis déglutir.

— À genoux, poursuivis-je d'une voix rauque.

Elle m'obéit immédiatement, s'agenouillant entre mes cuisses et levant les yeux vers moi.

— Enlève ton tee-shirt.

Elle le retira et le laissa tomber par terre. La vue de ses seins parfaits me bouleversa et je fermai les poings pour résister à la tentation de la prendre violemment, sans préambule. Ils étaient d'un beige crémeux, rehaussés de mamelons rose foncé qui ne demandaient qu'à être mordillés et titillés. J'avais envie de voir mon membre glisser entre ses tétons, de les recouvrir de mon sperme, puis de les sentir s'écraser sous moi, quand je m'allongerais sur elle...

J'eus alors la sensation que je ne pourrais jamais me rassasier de cette petite brebis, quoi que je lui fasse et aussi longtemps que dureraient nos étreintes. Elle allumait en moi une faim insatiable, un gouffre de désir, et même si mon esprit sous influence percevait encore la portée destructrice de mes actions, j'étais incapable de faire machine arrière.

Je baissai mon caleçon juste assez pour libérer mon sexe, et ne retirai pas mon tee-shirt. J'aimais faire l'amour à demi-vêtu ; je trouvais particulièrement excitant d'avoir une femme nue juchée sur moi, ou bien en train de ronronner à mes pieds, alors que je ne m'étais pas dévêtu (oui, je le reconnais, ce n'est pas très féministe, et j'en suis désolé).

À présent, Poppy s'agitait sur moi, caressant son entrejambe à travers le tissu.

— Ma jambe est toute mouillée, petit agneau, lui murmurai-je. Est-ce que tu veux quelque chose ?

— Je veux jouir, chuchota-t-elle.

— Mais tu peux te masturber quand tu veux, et te donner du plaisir toute seule. Si tu es venue ici cette nuit, c'est que tu nourris un but bien précis. Qu'est-ce que c'est ?

Elle hésita.

— Je veux que tu me fasses jouir.

— Sais-tu que ce n'est pas bien, de me demander une chose pareille ?

— Je le sais, tout comme de le vouloir, d'ailleurs.

J'expirai lentement. Oui, tout cela était très répréhensible, et n'était-ce pas précisément pour cette raison que c'en était encore plus tentant ?

— Lèche-moi, dis-je tout à trac en désignant mon membre.

Je posai alors les mains sur mes cuisses et la regardai se pencher sur moi pour faire courir sa langue sur toute mon érection... Sur une impulsion, je lui empoignai les cheveux, ma main suivant le rythme de sa tête... J'avais oublié à quel point la langue d'une femme était douce... Poppy traçait des lignes parfaites sur mon pénis, puis des cercles délicats sur mon gland...

Obéissante, elle se contentait de me lécher, tout en se caressant, les yeux rivés aux miens.

— Suce-moi, maintenant, ordonnai-je.

Un bref sourire éclaira alors ses traits, un sourire qui fleurait bon les meilleures universités de la côte Est, les analyses financières et le champagne, puis sa tête ne fut plus qu'une masse de soie noire entre mes cuisses.

Je poussai un grognement. Aucun spectacle ne m'avait autant manqué que celui d'une tête s'activant sur mon entrejambe. Je la revis alors, allongée sur le piano de l'église, son clitoris tout rose se frottant contre mon érection...

En réalité, bien d'autres spectacles m'avaient manqué !

Faisant tout à coup pression sur sa tête, je m'introduisis dans l'antre velouté de sa bouche avec la sensation d'entrer au paradis... Jamais je n'avais été aussi dur...

Il fallait que je goûte moi aussi à la douceur de ses profondeurs brûlantes ! pensai-je subitement. De toute façon, j'avais déjà commis un péché mortel en lui demandant une fellation.

Serait-ce pire si j'introduisais uniquement le bout de mon sexe dans le sien ? Juste pour la sentir, et juste une fois.

Bon sang, je me fis soudain l'effet d'un adolescent ! Que m'importait ? La plus belle femme du monde était agenouillée devant moi, frémissante de désir...

— Lève-toi et assieds-toi sur le comptoir de la cuisine, lui ordonnai-je.

Elle s'exécuta sans la moindre protestation, et je me félicitai d'avoir fermé les persiennes de cette pièce.

Alors, avec lenteur, je m'approchai d'elle, mon sang bouillant dangereusement dans mes veines, tout à fait conscient que j'allais atteindre un point de non-retour, mais j'éprouvais l'envie incontrôlée de me lancer dans l'inconnu – et en l'occurrence l'inconnu s'appelait Poppy.

Son odeur – un mélange d'excitation sexuelle, de savon et de lavande – était à se damner, si je puis dire... Je posai les mains sur ses cuisses pour les lui ouvrir, puis pressai mon membre contre les plis de sa chair offerte.

Elle se mordit les lèvres en croisant mon regard, avant de les humecter avec sa langue, comme si elle était une prédatrice prête à me dévorer. Mais ce n'était pas ainsi que les choses fonctionnaient, pas du tout, et soudain j'eus la folle envie d'effacer par un baiser possessif son rouge à lèvres encore impeccable à 3 heures du matin. Oui, quand j'en aurais fini avec elle, tout son corps serait marqué de rouge !

N'y tenant plus, je capturai sa bouche.

Ses lèvres étaient aussi douces que je l'espérais, et même plus encore, mais également d'une fermeté inattendue, comme si elles m'opposaient un peu de résistance.

— Tu veux que je me batte pour les conquérir ? murmurai-je contre sa bouche.

Elle hocha la tête, essoufflée.

— Tu veux que je te les vole ?

Elle acquiesça encore.

— Que je te contraigne à me les donner ?

Je vis nettement un frisson la parcourir. Certes, Poppy aimait être prise un peu brutalement et ce n'était pas moi qui allais m'en plaindre. Bien au contraire...

Comme si une digue venait de céder, je l'empoignai par les cheveux avant de presser ma bouche contre la sienne, de me plaquer contre ses hanches et de palper ses seins sans ménagement. Alors lentement, ô très lentement, elle entrouvrit la bouche et pour la première fois nos langues s'emmêlèrent et entamèrent une danse soyeuse et prometteuse...

Mon baiser était avide, mais le sien était tout aussi fiévreux, c'était comme un combat, à celui qui dévorerait l'autre le plus vite, qui prendrait le premier ce qu'il voulait... Elle aussi avait enfoui fermement ses mains dans mes cheveux et s'était arquée contre moi.

Quand je détachai enfin la bouche de la sienne, je fus satisfait de constater que son rouge à lèvres était à moitié effacé, que son eye-liner avait un peu coulé et que ses cheveux étaient en désordre.

— Je veux te pénétrer, lui dis-je. Juste un peu, pour te sentir.

— Oh oui ! dit-elle d'une voix haletante. Je ne pense qu'à ça depuis notre rencontre.

— Mais tu ne dois vraiment pas bouger d'un pouce, l'avertis-je. Tu en seras capable ?

Elle se mordit de nouveau la lèvre et hocha la tête. À ce signal, je pris mon sexe dans ma main pour le diriger vers le sien... Je n'arrivais pas à croire que j'étais en train de commettre pareil sacrilège, dans la cuisine de mon presbytère de surcroît – non que ce soit pire que sur le sol de l'église. Mais impossible de m'arrêter, maintenant.

Je frottai délicatement mon gland contre son clitoris, puis le long de sa fente, et enfin sur l'orifice niché entre ses fesses... Elle frissonna légèrement, d'une façon qui m'indiqua qu'elle n'avait rien non plus contre cette pratique. Je refis le chemin inverse et elle me lança un regard à l'agonie. Je recommençai plusieurs fois cette caresse érotique jusqu'à atteindre la limite de la résistance humainement possible...

Alors j'appuyai mon front contre le sien et, tous deux, nous baissâmes les yeux, concentrés sur la pointe de mon pénis glissant doucement en elle. Dès que je sentis son velours, je me figeai... Moi, le prêtre, je venais de goûter au fruit défendu, et je ne devais surtout pas le dévorer tout entier.

— Quel effet cela fait-il ? murmura-t-elle.

— Il me semble être au paradis, répondis-je d'une voix rauque.

Elle était si étroite, si resserrée autour de moi, qu'il n'y avait pas de mots pour décrire l'effet que son sexe trempé produisait sur mes sens... C'était une impression tant primaire que délicieuse, qui était en train de réécrire mon avenir, ma vie et mon âme. J'étais obsédé par l'idée de glisser bien plus profondément en elle, comme on s'enfonce en enfer. Cette femme serait-elle aussi ma damnation ?

Soudain, elle bougea légèrement, sans même s'en apercevoir, je suppose, et je dus fournir un effort surhumain pour garder le contrôle de moi-même. Je la saisis par la nuque.

— Reste immobile, nom d'un chien, ou je vais jouir tout de suite, et je te préviens, dans ce cas, je te donnerai une bonne correction !

Je sentis tout son corps frissonner, et son souffle devint plus rauque.

— Je n'ai jamais vécu une expérience aussi torride, murmura-t-elle.

Et moi donc ! Pourtant, avant d'être prêtre, j'avais mené une vie sexuelle sans tabou, avec des femmes enflammées, mais aucune n'était à la hauteur de Poppy.

Je posai de nouveau mon front sur le sien.

— J'ai envie de te sentir jouir, dis-je, les yeux rivés à l'endroit qui nous reliait.

— Cela ne prendra pas longtemps, affirma-t-elle avec un petit rire rauque.

Et elle se referma un peu plus sur moi.

J'émis un léger sifflement crispé et m'agrippai au comptoir pour demeurer concentré.

— Désolée, murmura-t-elle.

— Ne bouge pas, lui répétai-je en me mettant à titiller son clitoris.

— Je fais de mon mieux.

J'accélérais alors le tempo de mes caresses.

— Petite dévergondée, chuchotai-je. Tu aimes ça, hein ? Je parie que tu adores qu'on te traite de tous les noms.

— Oui, répondit-elle dans un gémissement.

— Oui, quoi, mon agneau ?

Elle n'arrivait plus à parler, lascivement cambrée, les seins offerts eux aussi.

— Qu'on me traite de tous les noms.

*Bon sang ! Cette femme va me tuer !*

— Tu es vraiment une petite salope, Poppy ? demandai-je avant d'empoigner ses seins à pleines mains. Je crains que oui, car tu me fais transgresser toutes les règles qui sont les miennes. Tu ne rates jamais une occasion de baiser, avoue !

— Je...

Elle ne put finir, mais quelle importance car, à présent, elle était en train de jouir, et son corps ondulait, parcouru par les vagues de la volupté. Sa chair palpait autour de mon membre, et la seule pensée que je pouvais l'inonder de plaisir avec une pénétration si peu profonde me rendait fou.

Bientôt, elle s'agrippa à mes épaules, se blottit contre moi.

— À toi, dit-elle alors, la bouche contre ma peau.

Je voulus m'écarter d'elle, mais elle m'arrêta.

— Non, en moi.

— Poppy...

— Je prends la pilule, ne t'inquiète pas. Je veux sentir ton sperme se répandre en moi. S'il te plaît, Tyler. Si c'est la dernière fois, accorde-moi au moins ça.

*Tyler.*

Jamais elle n'avait prononcé mon prénom auparavant... J'étais à bout de résistance. Alors elle passa les mains sous ses seins et se mit à en caresser les pointes, tout en écartant et pressant tour à tour sa poitrine, soulignant son opulence...

Puis elle délaissa ses seins et se mit à titiller d'un doigt expert son délicat bouton turgescence, tandis que, de l'autre main, elle mimait l'acte d'amour avec sa bouche, à l'aide de l'index. J'étais en transe... Cette bouche ouverte où je m'étais enfoui, ce sexe offert sans fausse pudeur, cette liberté totale avec son corps... Ce fut alors qu'elle bougea légèrement et que je capitulai... La jouissance me saisit brutalement, traversa tout mon bas-ventre avant de secouer mon corps entier... Je me répandais dans une femme pour la première fois depuis des années et je voulais que cet instant reste gravé à jamais dans ma mémoire, cette image de mon sperme se déversant dans son intimité frémissante... Puis mes spasmes se calmèrent peu à peu, et Poppy posa la tête contre mon torse en poussant un petit

soupir satisfait.

Je sentis alors mon cœur se tordre, écartelé, et enfouis le visage dans ses cheveux délicatement parfumés.

— Pourquoi as-tu cet effet sur moi, Poppy ?

Nous restâmes un bon moment sans mot dire, comme pour retenir encore un peu ce que nous venions de vivre, mais l'air conditionné se mit soudain en marche, et Poppy à trembler, car elle était nue.

Sans plus attendre, je me détachai d'elle pour rassembler ses vêtements épars afin qu'elle se rhabille.

— On se voit demain, à la messe ? demanda-t-elle.

— Poppy...

— Je sais, je sais, enchaîna-t-elle avec un triste sourire. Demain, nous repartons de zéro. Nous redevons chastes et irréprochables.

— Parfait, mais ce n'était pas ce que j'allais dire.

Elle fronça les sourcils.

— Ah bon ?

J'effleurai ses lèvres.

*Une dernière fois, un dernier baiser.*

— Je voulais te remercier. Pour le whisky... et pour ce qui vient de se produire.

Elle cligna des yeux, puis ferma les paupières alors que je prenais sa bouche avec une tendresse égale à la ferveur précédente. J'aurais voulu la garder toujours contre moi, la savourer jusqu'à la fin des temps, respirer l'air qu'elle inhalait et sentir son corps chaud à jamais contre le mien – tout comme oublier l'écrasante culpabilité et la vie de pénitence qui m'attendaient...

— Bonne nuit, murmura-t-elle contre ma bouche.

— Bonne nuit, petit agneau, dis-je à mon tour.

Alors, sur une impulsion, sans doute parce qu'elle dardait sur moi des yeux grands ouverts et si avides d'amour, je traçai un petit signe de croix sur son front.

Une bénédiction pour elle. Et pour moi, espérai-je, la promesse de me racheter.

# Chapitre 10

Mon téléphone vibra bruyamment sur le comptoir.

C'était lundi, deux jours après cette nuit torride, mais sans véritable relation sexuelle avec Poppy, et je me demandais comment allaient se passer nos retrouvailles car nous devons déjeuner ensemble dans un petit quart d'heure. J'étais précisément en train de nettoyer le comptoir de la cuisine avec, en tête, les images érotiques de Poppy s'offrant à moi.

Je ne cherchai même pas à déchiffrer le texto de l'évêque Bove : mon supérieur n'était pas simplement incapable d'écrire un SMS intelligible, il était aussi si peu sûr de lui qu'il m'appelait tout de suite après, pour s'assurer que je l'avais bien reçu, et me le traduire.

De fait, la sonnerie de mon téléphone – le thème musical de *The Walking Dead* – résonna quelques instants après dans la cuisine. En temps normal, je me réjouissais de parler à cet homme ouvert, à l'esprit réformateur et en qui je voyais un allié ; en l'occurrence, je ressentis une certaine appréhension, comme si je redoutais qu'il ne me demande des comptes sur mon égarement avec Poppy. Ou comme s'il allait tout deviner dès qu'il entendrait le son de ma voix. Je me résolus toutefois à prendre la communication.

— Allô ? dis-je.

— Voulez-vous aller à la Convention du clergé dans le Middle West, l'année prochaine ? demanda l'évêque Bove sans même prendre le temps de me saluer. Je suis en train de dresser la liste des intervenants et je voudrais que vous y figuriez.

— Je ne sais pas encore, répliquai-je, les mains moites, comme si je venais de recevoir une réprimande.

Bon sang, si un coup de téléphone me rendait fébrile, qu'en serait-il lorsque je le verrais en personne ?

— Depuis le temps que j'en fais la demande, nous allons enfin être représentés à ce congrès ! Et vous, vous hésitez ? riposta-t-il.

Après avoir essuyé un refus pendant quatre ans, il avait profité de l'arrivée de nouveaux organisateurs pour s'incruster à ce séminaire auquel il tenait tant, afin d'y exposer de nouvelles propositions d'éducation en matière cléricale.

Mais comment allais-je pouvoir discuter devant une marée de prêtres des périls d'une sexualité dévoyée ? Je regardai de nouveau mon fameux comptoir, là où j'avais pénétré Poppy. Pas entièrement bien sûr, mais assez pour jouir... Je me frottai alors les paupières, comme pour conjurer ces souvenirs.

Est-ce qu'un vœu pouvait être brisé, mais pas entièrement ? Est-ce qu'on pouvait commettre un péché, mais pas totalement ?

Bien sûr que non ! Et même si personne ne l'apprenait jamais, j'avais détruit ma propre légitimité à mes yeux, et c'était peut-être pire que d'être soumis à la vindicte publique. Mais qu'est-ce qui m'avait pris ?

— Tyler ?

— Très bien, si vous avez l'accord, j'y serai, marmonnai-je, le cerveau toujours embrouillé.

— Je savais que je pouvais compter sur vous. Eh bien, comment va Ste Margaret ? Et Millie ? Il

paraît qu'elle a récemment incendié le pauvre comptable du diocèse, car il avait égaré votre dîme trimestrielle.

— Ah bon ? Je vous rassure, tout va bien ici, mentis-je. Il faut juste préparer les rassemblements de la jeunesse prévus pour l'automne.

*Et aussi séduire les femmes qui envisagent de se convertir.*

— Parfait, je suis fier de vous, Tyler. Je ne saurais trop vous répéter que vous avez accompli un travail formidable dans cette bourgade. Un petit miracle, en somme.

*Par pitié, taisez-vous, le suppliai-je en silence.*

— Vous défendez vraiment les valeurs du Christ, Tyler. Vous êtes un exemple pour tous.

*S'il vous plaît, assez !*

— Bon, je vous laisse. Dès que j'ai les noms de ceux qui vous accompagnent, je vous envoie un texto.

— Un texto, vous croyez ?

— Euh... vous avez raison, je vous appelle.

Je raccrochai et gardai les yeux rivés sur mon portable. J'avais la ferme volonté de redevenir chaste, mais mes péchés me hantaient. Allais-je pouvoir les surmonter ?

*C'est tout simplement parce que tu ne les as pas confessés,* me chuchota une petite voix.

Bien sûr, voilà par quoi j'aurais dû commencer ! Je me tenais chaque semaine d'un côté du confessionnal, pourquoi ne m'était-il pas venu à l'idée que je pouvais m'asseoir dans l'autre isolement, afin de trouver l'absolution dont tout le monde a besoin ?

C'était décidé, la semaine prochaine, je me rendrais à Kansas City. Plus exactement mardi prochain, pour voir mon confesseur, un homme avec qui j'avais effectué mon séminaire, puis j'irais dîner chez papa et maman et tout irait bien mieux.

À cette perspective, je ressentis un bref soulagement. Allons, tout finirait par rentrer dans l'ordre.

Poppy avait assisté à la messe, la veille, et était ensuite venue me demander si nous pouvions déjeuner ensemble le lendemain. Une fois l'aspect pratique réglé, elle s'était éloignée rapidement, et je m'étais retrouvé un peu désemparé face aux autres fidèles qui venaient me parler après la messe. Avait-elle voulu garder ses distances ? Il était vrai que nous pouvions difficilement être démonstratifs en public.

Cette idée me déprima. J'aurais voulu que nous puissions mener deux vies, l'une où nous serions prêtre et croyante, et l'autre mari et femme. C'était impossible, bien sûr, mais j'étais prêt à endurer toutes les punitions du monde et tout le poids de la culpabilité pour pouvoir la toucher encore.

Ces pensées assombrissaient encore mon esprit quand je rassemblai mes affaires pour la rejoindre à l'établissement vinicole où nous nous étions donné rendez-vous. Je la vis alors attablée dans le jardin, en compagnie de Millie, toutes deux sirotant du vin blanc et semblant plongées dans une conversation animée.

Elle me fit un petit signe de la main.

— J'ai invité Millie, dit-elle. J'espère que cela ne vous dérange pas ?

— Bien sûr que non, intervint alors cette dernière avant que je n'aie eu le temps de répondre. Ce garçon sait à peine lire l'heure, alors comment pourrait-il prévoir le budget d'un projet de grande envergure ?

Je lui adressai un froncement de sourcils moqueur.

— Sachez que j'ai dans mon sac des tas de Post-it et de serviettes de table en papier sur lesquels j'ai griffonné de nombreuses informations.

Agacée, Millie leva les yeux au ciel, comme si je venais de confirmer ses pires craintes tandis que je me tournais vers Poppy pour vérifier que j'avais atteint mon objectif, à savoir la faire rire. Mais quand je la vis, radieuse dans son jean et son tee-shirt moulant qui me rappela celui de la veille, à travers lequel j'avais touché ses seins, je regrettai presque mon initiative. Elle s'était fait une natte qui retombait sur l'une de ses épaules et ses yeux étaient plus verts que marron, en raison du soleil qui filtrait à travers la vigne vierge de la pergola. Ses lèvres arboraient leur rouge vif habituel : pourquoi fallait-il qu'elle ait l'air si sexy ?

— Asseyez-vous, mon garçon, avant que le riesling ne se réchauffe, me conseilla Millie. Et maintenant, Poppy, racontez au père Bell ce que vous venez de me dire.

Je pris place sur une chaise en fer forgé, me sentant déjà en sueur sous le soleil ardent de ce début septembre. Millie me servit un verre de vin que je m'empressai d'accepter pour me donner une contenance.

— Comme je ne suis pas au courant de la manière dont vous vous y prenez pour lever des fonds ni ne sais ce que vous avez déjà accompli, je ne voudrais pas avoir l'air de marcher sur les plates-bandes de quiconque, commença Poppy.

— Ne vous tracassez pas pour ça, vous assistez à la messe, les projets de l'église vous concernent donc aussi, la rassurai-je.

Elle m'adressa un sourire ravi, et je me rappelai qu'elle était une parfaite bénévoles, qu'elle adorait aider les autres. Son iPad à la main, elle se lança :

— J'ai remarqué que Weston accueillait plusieurs festivals saisonniers, ce qui n'est pas inhabituel pour une ville proposant de nombreuses chambres d'hôtes. J'ai vu sur la page Web de l'église que vous ouvriez vos portes aux visiteurs pendant ces festivals. En recevez-vous beaucoup ?

— Trois, quatre, peut-être, répondis-je.

Poppy hocha la tête, comme si elle s'attendait à cette réponse.

— Selon moi, un festival est une opportunité parfaite pour attirer des donateurs. En général, les gens raffolent du charme des vieilles églises comme Ste Margaret. Pourquoi ne pas tenir un stand de boissons sur le parvis et en proposer aux passants ? Ainsi, ils seraient plus attirés par une visite, puis, comme la boisson serait offerte, sans doute se sentiraient-ils un peu redevables et vous feraient-ils un don.

Le côté femme d'affaires de Poppy m'apparaissait de plus en plus clairement à mesure qu'elle déroulait son plan de manière méthodique. Je voyais la jeune pensionnaire fortunée, la diplômée de Dartmouth, armée pour affronter d'importants conseils d'administration et emporter des victoires.

— Donc, il faut faire en sorte que les gens inscrivent la visite de l'église sur leur agenda. Et à cet effet, étape n° 2, il conviendrait de faire la publicité de son histoire dans les journaux locaux ou sur les chaînes de télévision de Kansas City. Bref, il faudrait éveiller un vif intérêt pour Ste Margaret qui se propagerait rapidement sur Internet, *via* Twitter et Facebook. Expliquer que l'église est un témoin de la tradition du Middle West, et que le projet consiste à conserver les vitraux originaux, à restaurer le parquet et à réparer la vieille maçonnerie. Vous savez, les gens adorent ce genre de choses. Enfin, étape n° 3, vous présentez la progression du projet sur le site de l'église pour que le public puisse le suivre en se connectant. Puis vous élargissez votre cercle de prospection jusqu'à Kansas City et aussi loin que possible.

Que cette femme était intelligente !

— Pourquoi ne pas se contenter de cette campagne de financement *via* Internet ? demandai-je alors.

— Parce que les gens se sentiront plus impliqués s'ils viennent sur place pour se forger leur propre jugement. Ce sont eux qui enclencheront la machine, et grâce à eux que le projet deviendra

viral sur la Toile. Ce seront vos disciples. Vous pourrez leur dire : « Va et toi aussi fais de même. »

— Luc 10, 37, précisai-je alors. Je vois que vous êtes familiarisée avec la Bible.

Elle sourit.

— Je commence. Millie m'a invitée, la semaine prochaine, à une réunion au titre prometteur : « Venez nous découvrir », et ce verset figurait au dos de la brochure.

Ces réunions étaient destinées aux personnes désireuses de rejoindre notre Église, aussi, je m'en réjouis discrètement : en dépit de tout ce qui s'était passé de répréhensible entre nous, elle persistait à vouloir trouver la foi.

— Vos idées sont fantastiques, approuvai-je. À vous entendre, on a l'impression que tout est facile. Seulement, qui va nous offrir le vin ? Et comment contacter la presse ?

Poppy retira le bouchon de son styler avec les dents et commença à prendre des notes sur son iPad.

— Je m'en charge, me répondit-elle en même temps. Les établissements vinicoles de la région contribueront sans difficulté au projet. Quant à la presse, elle est toujours en quête de nouveaux sujets, il suffira d'envoyer quelques mails, ce que je ferai volontiers. Et puis il faudra aussi lancer la campagne sur votre site. Mais ne vous inquiétez pas, cela ne me prendra pas beaucoup de temps.

— Vous croyez ? Bien sûr, j'approuve toutes vos propositions, mais j'ai l'impression que ça représente un sacré travail.

— Je vous assure que non. Tout ce que vous aurez à faire, ce sera de rester charmant et d'arborer votre plus beau sourire devant l'objectif.

Millie me tapota alors amicalement l'épaule.

— Il est très doué pour ça, c'est lui, notre arme secrète.

Poppy me regarda alors droit dans les yeux.

— Vous avez raison, Millie.

Nous passâmes le reste de l'heure à décider quels festivals seraient les plus propices à notre démarche en fonction de leur thématique et qui ferait quoi (en réalité, c'était Poppy qui prendrait tout en charge et nous contacterait en cas de besoin). Puis Millie remonta dans sa vieille Buick et rentra chez elle, c'est-à-dire deux rues plus loin, tandis que, en compagnie de Poppy, je repris la direction de l'église.

— Je ne pourrai pas venir à confesse, aujourd'hui, car j'ai une téléconférence, m'avertit-elle. J'espère que ce n'est pas grave.

— La plupart des catholiques ne se confessent qu'une fois par an, donc il n'y a pas le moindre problème.

J'étais juste un peu déçu, et pas pour les bonnes raisons, bien sûr.

— Je me demandais...

— Oui ? l'encourageai-je, plein d'espoir.

— Non, c'est stupide. Oubliez.

Nous marchions sur le trottoir ombragé de la rue principale, accompagnés du bruissement des feuilles, du gazouillis des oiseaux et des ronronnements des voitures, au loin, sur la nationale. J'aurais voulu lui dire que j'étais prêt à lui donner tout ce qu'elle voulait, pourvu que nous restions dans la bulle protectrice et paisible de cette fin d'été, juste nous deux et la nature si reconfortante qui donnait la sensation d'être aimé de Dieu.

Mais je ne pouvais pas lui confier de telles pensées. À la place, je déclarai :

— Je ne vous crois pas capable de poser des questions stupides, Mlle Danforth.

— Gardez-vous de me juger, mon père, dit-elle d'une voix mi-rieuse, mi-sérieuse.

— Je suis catholique, je m'y connais en jugement.

Cela me valut un éclat de rire sincère. Comme nous approchions de l'église, elle plissa les yeux pour observer plus attentivement l'édifice en brique.

— La voici donc, celle qui a accaparé le sujet de notre conversation. L'œuvre de Dieu. J'ai l'impression que c'est le premier choix convenable que je fais depuis que j'ai quitté précipitamment l'estrade de Dartmouth. Seulement, je n'ai aucune idée de la façon dont je dois m'y prendre pour mener une vie religieuse. Je sais que je suis censée assister à la messe et lire la Bible, mais prier... Je me sens maladroite quand j'essaie, idiote même, car je n'ai aucune idée de la façon dont on s'y prend.

Elle se tourna vers moi.

— En fait, j'aimerais savoir si vous pouviez m'aider à prier.

J'allais lui répondre que la prière n'était pas un examen, que Dieu ne la noterait pas pour son éloquence, que même le silence suffisait et que d'ailleurs nous, les catholiques, pouvions réciter des prières prévues pour surmonter ce genre de crise. Mais, à cet instant, la brise ramena une mèche de ses cheveux sur sa joue et, sans réfléchir, je la glissai derrière son oreille. Elle ferma les yeux au contact de ma main sur sa peau et j'oubliai la réponse que j'aurais dû lui faire.

— Viens me voir en fin d'après-midi, lui murmurai-je alors, après ma séance avec mon groupe d'hommes, et nous travaillerons là-dessus.

# Chapitre 11

Une fois mon groupe parti, je passai à mon bureau prendre mon rosaire et un petit recueil contenant des prières de base avant de me diriger vers l'église, sachant que Poppy m'y attendait sans doute déjà.

Je fus toutefois surpris de l'y découvrir juste devant l'autel, en train de regarder fixement la croix, la lumière de fin d'après-midi qui se déversait par les vitraux prônant des couleurs saphir, émeraude et rubis à sa silhouette. Elle était d'une beauté saisissante. Ses épaules tremblaient un peu, comme si elle pleurait doucement.

Je m'immobilisai, frappé par le silence paisible qui régnait dans l'église où flottait un parfum d'encens.

J'eus l'impression que Dieu était présent, et qu'il était en train de parler à Poppy. Un frisson me parcourut tandis que je me rapprochais d'elle, et je vis alors des larmes silencieuses rouler sur ses joues.

Je me sentis d'abord incapable d'interrompre ce moment de communion qu'elle partageait avec Dieu, puis, mû par une impulsion plus forte que ma volonté, je passai un bras autour de ses épaules.

Elle s'inclina contre moi, les yeux toujours rivés à la croix, et nous restâmes ainsi un bon moment, baignés par la lumière déclinante et le silence. Peu à peu, des ombres se formèrent autour de nous, et nous nous rapprochâmes alors imperceptiblement l'un de l'autre, jusqu'à ce que j'enfouisse le visage dans ses cheveux et que nous entrecroisions nos mains.

Cette douce intimité, tout comme la présence divine, quasi tangible, déclencha en moi un sentiment d'euphorie. Je vivais un véritable moment de grâce qui me donnait presque le vertige : j'étais à la fois enivré par Poppy et par Dieu. Et cette rencontre sacrée ne laissait aucune place à la culpabilité ou à l'autoanalyse. Seul comptait le présent. Soudain, elle tourna la tête vers moi.

— Tu le sens, toi aussi ? demanda-t-elle à voix basse.

— Oui.

— C'est toujours comme ça, pour toi ?

Je secouai la tête.

— Non... Cela m'arrive une ou deux fois par semaine, peut-être. Mais je connais des gens, comme mon confesseur, qui le ressentent en permanence, et d'autres comme mon évêque qui ne l'éprouvent jamais.

— En tout cas, c'est très beau.

Les ombres avaient envahi toute l'église à présent, mais je voyais des larmes briller sur ses joues.

— C'est toi qui es belle, renchéris-je.

Nous parlions à voix basse ; l'air était toujours chargé de la présence divine et j'aurais dû me sentir mortifié de tenir Poppy dans mes bras à la face de Dieu, mais tout me semblait parfaitement à sa place.

J'avais une folle envie de l'embrasser... Au fond, peut-être était-ce la volonté de Dieu de nous rassembler dans cette église et de nous forcer à admettre que ce qui nous unissait était plus que de l'amitié, plus que du désir sexuel – un lien à la fois viscéral, réel et indéniable, destiné à s'enraciner.

Nous étions si proches l'un de l'autre que nos haleines se mêlaient, et j'eus l'impression que nous

n'avions jamais partagé une telle intimité, ni connu une si grande vulnérabilité. C'était comme si le sacré et le profane se mélangeaient, fusionnaient pour former une entité nouvelle, intègre et singulière. Était-ce cela, l'amour ?

— Je suis désolé, mais je ne peux m'en empêcher, dis-je en avançant la bouche vers la sienne.

— J'ai moi aussi essayé de lutter, murmura-t-elle.

Et je l'embrassai.

Je frôlai d'abord ses lèvres, pour en apprécier la douceur, puis j'approfondis lentement mon baiser jusqu'à la sentir vaciller...

Je l'embrassai jusqu'à ne plus pouvoir me rappeler où commençait sa bouche et où finissait la mienne. Jusqu'à avoir la sensation que nous avions échangé une promesse, peut-être, ou encore une part de nos âmes. Et quand je détachai mes lèvres des siennes, ce fut comme si j'étais un homme nouveau, comme si je venais de renaître à la vie.

— Encore, supplia-t-elle. Encore.

Et je pris de nouveau sa bouche pour lui donner cette fois un baiser plus impérieux, plus fiévreux... Aux petits gémissements qu'elle émit alors, à la façon dont elle s'accrocha à ma chemise, je compris que nous étions sur la même longueur d'onde. Ni elle ni moi ne souhaitions que ce baiser prenne fin.

Pourtant, il le fallait.

Quand nous nous écartâmes l'un de l'autre, elle croisa les bras comme si elle avait soudain froid. À présent, la lumière argentée de la lune, qui se déversait dans l'église, conférait au lieu une atmosphère féerique. L'impression que Dieu était avec nous m'habitait toujours, mais, cette fois, sous la forme de petites particules qui étoilaient mon âme, comme si le divin s'était infiltré dans mon sang. Il me semblait être ivre.

— Je suis fatiguée, déclara Poppy. Il faut que je rentre.

Nous nous trouvions désormais dans le narthex de l'église, mais je la revoyais encore devant la croix, complètement ouverte à une expérience que beaucoup auraient d'emblée repoussée.

— Poppy, dis-moi... Est-ce que quelque chose de précis t'a attirée dans l'église ? Y allais-tu enfant ?

— Pourquoi ?

— Eh bien, je trouve incroyable que tu te jettes dans cette aventure à corps perdu.

— C'est l'impression que tu en as, mais je le ressens de façon plus progressive.

Je m'efforçai de maintenir une certaine distance entre nous tandis que nous descendions les marches de la butte sur laquelle était juchée l'église.

— Ma famille n'est pas religieuse, poursuivit-elle, et s'est d'ailleurs toujours méfiée de la foi, comme de tout ce qui pouvait inspirer de la ferveur. Mes parents y voyaient sans doute un danger. J'étais moins réfractaire qu'eux à la spiritualité. À la fac, j'ai fréquenté un temple bouddhiste, et j'ai travaillé avec des missionnaires en Haïti. Mais le déclic ne s'est vraiment produit que lorsque je suis venue me confesser.

— Et pourquoi es-tu revenue ?

— À cause de toi.

J'encaissai le choc tandis que nous traversions le parc boisé qui séparait l'église de sa maison ; il était éclairé par des lampadaires et la lune. Je pris une grande inspiration.

— Était-ce pour le prêtre ou pour l'homme ? demandai-je, conscient que ma question était inappropriée.

— Les deux. C'est pourquoi tout est si trouble.

Notre marche se poursuivit en silence, je ne cessai de repenser à la beauté de ce que nous venions de vivre dans l'église, à nos baisers et nos âmes en feu.

Bon sang ! Comme je comprenais Poppy. La plus grande confusion régnait également en moi, même si j'avais l'impression diffuse que la partie qui n'aurait pas dû l'emporter était en train de prendre le dessus.

— Donne-moi la main, dis-je de façon abrupte. J'ai besoin de te sentir tout près de moi.

— Mais, Tyler, quelqu'un pourrait nous voir, objecta-t-elle avec la plus grande douceur.

Nous avons atteint le jardin derrière sa maison.

— Je ne sais pas quoi faire, je suis désemparé, dis-je en toute honnêteté.

Comment lui expliquer ce que j'éprouvais pour elle, et à la fois combien je tenais à ma vocation et mes responsabilités ? Mais que j'aurais aussi été capable de tout abandonner parce que j'avais vraiment envie de dévorer de nouveau sa bouche et de prendre sa main dans la mienne !

Elle scruta le ciel étoilé.

— Moi aussi, j'aimerais que tu puisses me tenir par la main, dit-elle.

Puis elle frissonna et je vis les pointes de ses seins se dresser sous son tee-shirt, comme deux petites framboises qui ne demandaient qu'à être suçotées. Et tout à coup, la tendresse qui m'avait submergé quelques instants auparavant se métamorphosa en une faim plus primaire, qui remontait du creux de mes reins. Et il me fallut faire appel à tout mon sang-froid pour ne pas la plaquer contre la barrière, baisser sa culotte et la prendre ici, à l'extérieur, là où tout le monde pouvait nous voir.

— Je veux te revoir, dis-je d'une voix râpeuse.

Mes propos étaient dénués de toute ambiguïté, et elle le sentit, car elle se frotta légèrement les chevilles l'une contre l'autre, un peu gênée.

— Est-ce que... Enfin, devrions-nous...

— Je crois que ce que nous avons le droit de faire ou pas m'est égal, tranchai-je.

— Moi aussi, chuchota-t-elle aussitôt.

— On se voit demain ?

Elle secoua la tête.

— Non, je dois me rendre à Kansas City pour vérifier quelque chose au club. Nous changeons de programme de comptabilité. Je reviendrai jeudi soir.

J'eus envie de hurler, mais je parvins à me dominer.

— Nous passerons donc trois jours sans nous voir ? finis-je par dire.

Elle ouvrit alors la grille de son jardin.

— Viens ! souffla-t-elle.

— Il est tard, et je veux prendre mon temps pour ce que j'ai l'intention de faire avec toi.

Elle poussa un lent soupir et entrouvrit la bouche, de sorte que j'aperçus ses deux incisives, si irrésistibles...

Alors, regardant autour de moi pour m'assurer que nous étions vraiment seuls, je lui pris la main, et l'entraînai dans son jardin. Quand nous fûmes sous les treillis touffus, je la fis pivoter et plaquai mon érection contre ses fesses. D'une main, je la bâillonnai, tandis que je défaisais son jean de l'autre.

— Trois jours sans toi, c'est bien trop long, lui soufflai-je dans le creux de l'oreille.

Et je glissai sans transition la main dans sa culotte en soie. Elle poussa un gémissement quand, de mes doigts, je me mis à palper ses plis brûlants...

— Chut ! Sois sage et je te donnerai tout ce que tu veux.

Elle hocha la tête et un léger geignement lui échappa.

Mon Dieu, ce que j'aimais son sexe ! Je n'avais jamais rien touché de plus doux... Oh non ! Elle était déjà trempée, au point que j'aurais pu lui arracher son jean et la prendre ici, sur-le-champ. Mais elle méritait mieux.

Non que l'idée ne soit pas alléchante. Électrisante, même...

Je commençai à titiller son clitoris, traçant de petits cercles de plus en plus rapides, alors qu'elle se cambrait adorablement contre ma main... Je savais qu'elle apprécierait le plaisir presque douloureux que je lui procurais.

— Tu aimes ? murmurai-je pourtant d'une voix rauque.

Elle hocha la tête, et je sentis son souffle saccadé dans ma main. Elle n'était pas loin de l'orgasme.

— Jeudi soir, lui dis-je alors. Je reviendrai te faire l'amour, si tu en as envie, bien sûr.

De nouveau, elle fit désespérément oui de la tête.

— Je meurs d'envie de te pénétrer, poursuivis-je. Tu sens comme je suis dur, rien que d'y penser ?

Et je pressai mon membre entre ses fesses. Son corps fut alors pris de doux spasmes et un léger cri étouffé par ma main résonna dans l'air du soir...

Je laissai pendant quelques instants encore mes doigts dans sa culotte, me grisant de cette idée, des sensations que me procurait son sexe humide, puis les retirai avec réticence, avant de reboutonner son jean. Quand elle se tourna vers moi, je les mis dans ma bouche pour les lécher ; ses yeux étaient brillants et ses joues toutes rouges.

— Va au lit, Poppy, dis-je, sentant bien qu'elle aurait voulu protester. On se voit jeudi soir.

Le lendemain matin, alors que je disais la messe, j'eus l'impression que le ciel me tombait sur la tête quand je compris tout à coup ce qui m'arrivait : j'étais en train de tomber amoureux de Poppy Danforth.

Je n'avais pas simplement envie de posséder son corps de rêve, je n'étais pas juste heureux de l'aider à trouver la foi. J'étais bel et bien en train de m'éprendre d'elle.

Et ce au bout d'un mois seulement.

C'était vraiment la chose la plus stupide qui pouvait m'arriver.

Et maintenant qu'elle était partie pour Kansas City, mon obsession se déployait dangereusement, j'avais l'affreux sentiment d'être en manque.

Je l'imaginai sortir de l'église en compagnie de Rowan et des grands-mères, je revoyais son visage alors que je préparais mon cours sur la Bible, et je me surpris même à surfer sur les sites de Dartmouth et Newport au lieu de rejoindre mes forums favoris dédiés à *The Walking Dead*. Je recherchais même des informations sur sa famille, sur Google ; j'y vis des photos de gens raffinés assistant à des galas de charité, et je repérai Poppy sur un cliché pris lors d'une levée de fonds pour un homme politique. Elle était entourée de personnes élégantes, visiblement son père et ses frères et sœur. Tous étaient sveltes et élégants dans leurs tenues hors de prix.

Je zoomai sur Poppy... Elle était plus jeune, elle devait avoir juste vingt ans, et semblait malheureuse. Alors que tout le monde affichait des sourires radieux, comme seuls les favorisés du destin en ont le secret, elle avait la bouche bien serrée, les yeux rivés à un point derrière l'objectif, comme absorbée par quelque chose qu'elle seule pouvait voir.

Je fus alors pris d'un accès de jalousie. Était-ce Sterling qui attirait ainsi son attention ? C'était tout à fait le genre de manifestation auquel il aurait pu assister, eu égard au peu que je savais de lui. À moins qu'elle ne fût en train de contempler le spectre de sa propre tristesse, de son morne avenir, entre les plans de table et les menus...

Cette photo me hanta toute la journée, même lorsque je rencontrai mon groupe de jeunes. Je ne

pouvais réprimer un sourire chaque fois que je pensais à nos retrouvailles du jeudi.

Ce soir-là, lors de la séance d'études, il fut question de la tentation de Jésus dans le désert, et ce passage me bouleversa, en raison de ce que je venais de vivre avec Poppy, même si moi, je n'étais pas dans le désert, mais dans une ville verdoyante, où coulait l'eau claire.

Qu'est-ce qui avait changé en une semaine ? me demandai-je. Entre hier et aujourd'hui ?

C'était sans doute la veille, quand je l'avais vue prier dans une aura magique. Le baiser que nous nous étions alors donné avait transcendé le physique et le spirituel, qui ne formaient plus à présent qu'une entité indivisible. Sans compter que Poppy m'avait à la fois dérouté et impressionné.

Grâce à elle, je voyais le monde sous un autre jour, une grâce nouvelle, l'herbe me paraissait plus verte, les angles plus pointus, les visages plus plaisants et affables.

Ma culpabilité n'avait pas disparu pour autant. Je passai du fantasme à la mortification, m'imposant des joggings plus durs, plus de travail à l'église, priant des heures durant en quête d'une réponse à la question suivante : pourquoi Dieu avait-il voulu que je croise le chemin de Poppy, si je n'étais pas censé tomber amoureux d'elle ?

Était-ce réellement si terrible pour un ecclésiastique de coucher avec une femme ? Les protestants le faisaient bien, eux, depuis un demi-millénaire, et ils ne semblaient pas davantage voués à l'enfer que les catholiques.

Était-il répréhensible de vouloir les deux ? Je souhaitais en effet continuer à gérer cette église, à aider les gens à trouver Dieu. Mais, bon sang, je désirais aussi Poppy, et il n'était pas juste que je doive choisir !

Mais Dieu ne me répondait pas. Sans doute était-ce sa façon à lui de me faire comprendre que c'était à moi de démêler tout seul cette situation.

# Chapitre 12

Le jeudi, j'étais aussi nerveux qu'un animal en cage.

Pour me détendre, j'essayai de regarder Netflix, de lire. Ma maison était parfaitement propre, ma pelouse bien tondue, et mon esprit occupé par une pensée : celle de Poppy que j'allais retrouver le soir même.

Je finis par céder à mes pulsions et me rendis dans ma chambre où, assis sur mon lit, je défis mon jean. J'avais été en état de semi-érection toute la matinée, et pourtant, alors que je décidais de résoudre mon problème, je connus une sorte de panne ! Je m'allongeai, repensant au sexe humide de Poppy pressé contre ma cuisse, mâchoires serrées... Toujours rien. Je finis par renoncer et pris mon téléphone.

Elle décrocha à la deuxième sonnerie.

— Allô ?

Ah, cette voix ! Elle était encore plus grave au téléphone. Je continuai à me caresser doucement.

— Où es-tu ?

— Au club, dit-elle.

Et je l'entendis se déplacer comme si elle regagnait une autre pièce.

— Mais j'ai presque fini. Que se passe-t-il ?

J'hésitai. C'était franchement stupide, mais j'avais juste envie de l'entendre me parler.

— Poppy, je bande pour toi. Je bande tellement que je n'arrive même plus à penser.

— Oh, Tyler ! fit-elle d'une voix compréhensive. Es-tu en train de...

— Oui.

— Comment ? (Une porte que l'on referme grinça légèrement). Où es-tu ?

— Dans ma chambre.

— Assis ou allongé ?

Son timbre était nimbé de désir. Je resserrai ma main sur mon sexe.

— Allongé, jambes écartées. Et je pense à l'autre soir, quand tu m'as sucé, à genoux.

— Je meurs d'envie de recommencer, renchérit-elle d'un ton si sensuel que je compris qu'elle aussi était en train de se caresser. Je veux faire courir ma langue tout le long de ton érection, puis t'aspirer profondément.

— Mmm...

— Est-ce que tu te masturbes avec toute ta main ou juste quelques doigts ?

— Toute ma main, articulai-je, rongé par la frustration de ne pas l'avoir près de moi.

— Attends, dit-elle alors.

Un silence s'ensuivit, puis mon portable vibra.

— Tu as un message, reprit-elle d'une voix de velours.

Je m'emparai de mon téléphone et crus défaillir... C'était une photo d'elle en train de se caresser.

— Petite vicieuse ! murmurai-je alors d'un ton haletant.

Puis un autre cliché arriva, pris de telle façon que cette fois je pouvais aussi apercevoir un talon aiguille noir, contre le rebord du bureau.

Bon sang !

— J’entends ta main s’activer vigoureusement, maintenant, reprit-elle. Ah, si seulement je pouvais te voir !

— Moi aussi, j’en crève d’envie, dis-je.

Et je parvins à mettre mon téléphone en mode caméra sans ralentir le rythme de ma main.

— Je suis toute trempée, me confia-t-elle. Comme j’aimerais sentir ton membre à la place de mes doigts ! J’ai mis ces escarpins ce matin sachant que ce soir, je les enfoncerais dans ta chair.

Je fermai les yeux, gardant le souvenir de ses talons et de sa photo en mémoire, tout en laissant agir la magie de ses paroles... Un orgasme me saisit alors avec une fulgurance surprenante, et je poussai un grognement étouffé.

— J’adore t’entendre jouir, dit-elle. J’ai repensé à tes grognements hier soir, dans ma chambre d’hôtel, pendant que je me touchais.

— Petite cochonne, dis-je.

Et je lui envoyai ma vidéo.

— Et maintenant, à toi de vérifier tes messages, ajoutai-je.

Il y eut une pause, et j’entendis les échos de mes grommellements...

— Oh, mon Dieu ! s’exclama-t-elle.

Et il était clair qu’elle m’avait mis sur grande écoute.

— Bon sang, Tyler, c’est... Si j’étais avec toi, j’aurais avalé la moindre goutte de ton sperme.

— Si tu avais été là, c’est dans ton sexe que j’aurais explosé.

— Bon sang ! murmura-t-elle.

Puis j’entendis des halètements suivis d’un cri de volupté qui eut pour effet de faire se dresser mon pénis... Un silence s’ensuivit, ponctué bientôt d’un profond soupir et du crissement d’une chaise quand elle se redressa.

— Tyler ?

— Oui ?

— Appelle-moi chaque fois que tu en as envie, dit-elle d’une voix où s’entendait un chaleureux sourire.

Je parvins à tenir le coup le reste de la journée en allant faire un jogging et en commençant, à contrecœur, à jeter sur le papier quelques idées en vue du colloque de l’évêque Bove, mais sans cesser de surveiller ma montre (et de m’étrangler de culpabilité en griffonnant des notes sur le péché de chair).

À 19 heures ce soir-là, mon téléphone vibra.

Je suis à la maison. Est-ce que je peux venir au presbytère ?

Je répondis tout de suite.

Retrouvons-nous à l’église.

Le jeudi soir était la seule soirée de la semaine où je n’avais pas d’activité, et l’église était vide. Il faisait encore clair, et si l’on voyait Poppy entrer dans l’église, je pourrais toujours prétendre que nous discussions du budget relatif à la restauration de l’édifice. Le cas serait un peu plus difficile à défendre si elle venait directement au presbytère.

Je sortis de chez moi par la porte arrière et courus jusqu’à l’église où je découvris Poppy qui

m'attendait dans le narthex, vêtue d'une robe courte couleur carmin et chaussée d'escarpins, les lèvres fardées de rouge, bref, prête pour moi...

Au début, j'avais eu l'intention de me montrer doux, de lui donner de tendres baisers, qui nous auraient procuré de petits vertiges, mais en voyant sa robe si sexy et ses talons aiguilles, je renonçai...

La saisissant par le poignet, je l'entraînai à l'intérieur de l'église, prenant à peine le temps de refermer la porte avant de l'y plaquer et de capturer sa bouche sans transition. Puis je glissai les mains sous ses fesses afin de la soulever un peu et de la coincer entre le bois et mon érection, tout en chaloupant contre elle, mes lèvres toujours scellées aux siennes.

Ce fut alors que je découvris qu'elle ne portait pas de sous-vêtements.

— Poppy, dis-je en écartant ma bouche de la sienne, qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est à cause de notre coup de téléphone, répliqua-t-elle, le souffle court. J'ai été obligée d'enlever ma culotte, car elle était toute mouillée.

— Et tu as donc passé le reste de l'après-midi sans rien ?

Elle hocha la tête, et se mordit un peu la lèvre.

Sans mot dire et sans la relâcher, je reculai pour la conduire vers le sanctuaire, ouvrant la porte à l'aide de mon dos. Elle enroula alors ses jambes autour de ma taille, et il était si naturel pour moi, si bon de l'avoir dans mes bras que je ne voulais plus jamais la reposer.

— Je vais avoir des ennuis ? demanda-t-elle d'un ton faussement ingénu.

— Bien vu, répondis-je en enserrant sa nuque. De gros ennuis.

J'avais prévu de l'emmener dans mon bureau, mais je me sentis incapable d'attendre jusque-là, et l'autel s'imposa comme une évidence, à deux marches de nous.

*Pardonne-moi, mon Dieu,* pensai-je.

J'entraînai Poppy vers l'autel, me plaçant juste derrière elle.

— Est-ce moi ton sacrifice, ce soir ?

— Tu es consentante ?

Pour toute réponse, elle posa les mains sur la nappe qui recouvrait l'autel, ce qui souligna la courbe de ses reins et de ses adorables fesses.

— Très bien, ma petite brebis, mais ce n'est pas encore parfait.

J'appuyai alors sur le bas de ses reins de sorte qu'elle bascule en avant... Du même coup, sa robe remonta jusqu'en haut de ses cuisses. Elle avait maintenant une joue plaquée contre la nappe. Je me saisis de ses poignets que je tendis au-dessus de sa tête.

— Ne bouge pas d'un pouce, lui murmurai-je contre l'oreille.

Puis je me rendis à la sacristie, où je m'emparai d'un cordon d'aube. Quand je revins, j'eus la grande satisfaction de constater qu'elle était toujours dans la même position, et je me promis de lui revaloir son obéissance.

Je nouai rapidement la corde autour de ses poignets, tout en pensant à la prière que les prêtres étaient censés réciter en attachant le cordon autour de leur aube. « Ceignez-moi, Seigneur, de la ceinture de pureté, et éteignez dans mes reins l'ardeur des passions... »

Attaché autour des poignets de Poppy, elle-même soumise à mes désirs, ce cordon remplissait l'exact opposé de sa fonction, et n'étouffait rien du tout. Mon corps entier était en feu pour elle, et les flammes léchaient chaque parcelle de ma peau... La seule façon d'éteindre cet incendie, c'était de m'enfouir en elle...

Et c'était ce que j'allais faire, mais pas avant d'avoir admiré mon travail. Je reculai de quelques pas : ses bras étaient tendus vers l'avant et liés, comme ceux d'une captive suppliante, ses talons

aiguilles s'enfonçaient dans le tapis et son postérieur était bien exposé et à ma disposition.

Je revins vers elle, soulevant l'ourlet de sa jupe.

— Tu sais que je vois quasiment toute ton anatomie, petite brebis ?

Elle me regarda par-dessus son épaule.

— Oui, je sens l'air qui me caresse, dit-elle d'une voix sensuelle.

Je m'agenouillai alors derrière elle, comme après sa confession, mais, cette fois, je me contentai de contempler le spectacle qu'elle m'offrait.

La robe était fendue, et cette fente en révélait une autre, toute rose.

— Pourquoi as-tu mis cette tenue aujourd'hui, Poppy ?

— Parce que je voulais que tu me prennes dans cette robe.

— Voilà de bien vilaines pensées. Mais pas autant que se promener au bureau sans culotte.

Je relevai alors un peu plus le tissu.

— Et si le vent l'avait soulevé ? demandai-je en caressant ses fesses. Et si tu avais croisé les jambes et que le regard de la personne en face de toi était précisément tombé sur ton entre-cuisse ?

— J'ai l'habitude de me déshabiller pour de l'argent, répondit-elle d'une voix étouffée par son bras. Cela ne me pose aucun problème.

Sans prévenir, je lui assenai une fessée. Elle reprit sa respiration et je vis la marque de ma main s'imprimer clairement sur son derrière, en dépit de la lumière déclinante, à l'extérieur.

— À moi, si ! répliquai-je. Sais-tu à quel point je suis jaloux des hommes qui te voient nue ? Combien je suis jaloux de Sterling ?

— Mais tu n'as aucune raison de l'être...

Un nouveau coup partit.

Elle frissonna, puis se repositionna de façon à se cambrer un peu plus.

— Je sais, dis-je, mais là n'est pas la question. Je ne te reproche pas ta vie passée, seulement ceci...

Je m'interrompis alors pour prendre son sexe en coupe dans ma main. Il était brûlant, gonflé et tout humide.

— ... Ceci est à moi, ce soir. Et tu as été bien insouciant avec ton corps, aujourd'hui. Mauvaise fille !

Encore une fois, je la frappai, et elle poussa un petit gémissement.

— Je ne sais pas pourquoi, dis-je alors en rapprochant ma bouche de son oreille, mais il y a chez toi quelque chose qui réveille en moi mes instincts les plus primaires. Regarde l'état dans lequel je suis, Poppy.

Elle tourna vers moi son œil couleur noisette, et je pressai alors la main plus violemment sur son intimité...

— Poppy, je... je veux être comme ça, avec toi. Brutal, possessif. Mais il faut que tu me dises si tu es d'accord.

Je posai la tête sur ses reins.

— Dis-moi que c'est OK, Poppy. J'ai besoin de l'entendre de ta bouche.

Mon Dieu ! Cette odeur de lavande et la sensation soyeuse de ses cheveux contre ma joue, de son sexe trempé contre ma main me rendaient fou.

— Oui, dit-elle d'une voix urgente, claire et forte. Oui, s'il te plaît.

— S'il me plaît quoi ?

Je voulais en être sûr, car quand je pensais à tout ce que je souhaitais faire à cette femme... Le Lévitique était loin d'avoir couvert toutes les façons dont j'avais envie de la profaner.

Je pouvais entendre le rire dans sa voix, ainsi que son désir.

— Tyler, tu représentes exactement ce que je veux. Utilise-moi. Sois brutal. Laisse des marques sur mon corps. S'il te plaît.

C'était tout ce que j'avais besoin d'entendre. Je baisai sa nuque, puis me relevai pour pouvoir embrasser son derrière, tout en caressant un recoin bien précis pour la préparer à ce qui allait venir...

— Redresse-toi et tourne-toi.

Au moment où je croisai son regard, je crois que j'aurais pu jouir... Elle semblait prête à assouvir le moindre de mes désirs, et j'avais tant de projets en tête pour nous deux.

Mais, pour commencer, je lui détachai les poignets et posai un baiser sur les marques laissées par la corde avant de défaire la fermeture Éclair de sa robe qui tomba alors à ses pieds, me révélant son corps complètement nu, à l'exception de ses pieds. Je laissai mon regard courir sur ses seins, à la fois droits et voluptueux, sur son estomac souple et tendre, et sur ses hanches qui donnaient envie d'y enfoncer les doigts. Enfin, son mont de Vénus si délicat et irrésistible...

— Je viens juste de me rendre compte que tu n'as pas ton...

Et elle porta la main à son cou.

— Je ne travaillais pas, aujourd'hui, dis-je d'une voix rauque.

J'enlevai alors mon tee-shirt, sans la quitter des yeux, appréciant sa bouche entrouverte. Je défis ma ceinture, puis l'enlevai doucement de mon pantalon et la laissai tomber par terre. J'ôtai ensuite mes chaussures et enfin mon jean.

En général, je préfère rester à demi vêtu quand je fais l'amour, mais, en l'occurrence, je voulais lui faire don de ma nudité. Et de façon plus égoïste, je souhaitais sentir sa peau contre la mienne : c'était la première fois que j'allais avoir une relation sexuelle depuis trois ans, et je ne voulais rien manquer.

— Viens ici, dis-je. Et mets-toi à genoux.

Elle obtempéra, le souffle court, et s'agenouilla devant moi en croisant les chevilles, de sorte que ses talons me sautèrent aux yeux.

— Enlève-le, dis-je en désignant du menton mon caleçon.

Encore une fois, elle m'obéit, et je poussai un grognement lorsqu'elle le roula sur mes hanches, libérant mon érection.

Elle pressa alors ses lèvres aussi douces que rouges contre ma peau.

— Laisse-moi te sucer, m'implora-t-elle. Je veux te donner du plaisir.

Je suivis alors la courbe de ses lèvres avec mon pouce, puis guidai mon membre vers sa bouche ouverte.

*Nom d'un chien, comme c'est bon...*

La dernière fois remontait à samedi, mais j'avais déjà oublié que la bouche de cette femme s'apparentait à un coin de paradis... Elle fit bientôt danser sa langue sur mon sexe, et j'enfouis les mains dans ses cheveux, avant de me reculer doucement, pour mieux me laisser glisser en elle, mais cette fois plus brusquement. Je dévorais son corps des yeux. Rien ne m'échappait, de ses lèvres à ses pieds, sans oublier sa main titillant son clitoris pendant qu'elle me suçait.

Yeux braqués sur les miens, elle me scrutait derrière ses longs cils noirs, et je repensais à toutes ces fois où ce regard m'avait rendu fou, fou à me damner...

Je resserrai mon emprise sur ses cheveux. Je voulais accélérer le mouvement, m'introduire profondément dans sa gorge, à lui faire venir les larmes aux yeux.

— Prête ? lui dis-je, cherchant encore une fois son consentement.

Elle répondit par un petit gémissement, comme si ma question l'agaçait.

— Vilain petit agneau, ajoutai-je alors.

Et je donnai un violent coup de reins. Je l'entendis suffoquer et réitérai une fois, puis une autre...

— Tu aimes, ça, hein ? Tu aimes que je te punisse ?

Elle hocha la tête, les yeux brillants, et je compris qu'elle disait vrai.

Je poussai un juron.

— Tu me rends complètement fou, Poppy.

Sa bouche s'arrondit en un sourire autour de mon membre. Bon sang, je serais forcément absous de tous ces péchés car saint Pierre lui-même n'aurait pas pu résister à une femme comme elle ! Je me mis à aller et venir dans sa bouche, déchaîné, et quand je sentis cet élan familier dans mon bas-ventre, je me retirai et déployai des efforts surhumains pour ne pas jouir sur son visage.

À la place, je lui essuyai les yeux à l'aide du pouce ; son maquillage avait coulé, car les larmes lui étaient venues aux yeux durant mon assaut. Son rouge à lèvres était en partie effacé, lui aussi, et j'eus soudain envie de lui dévorer la bouche. Une bouche toute gonflée et si érotique... Je cédai à ma pulsion et pris son menton en coupe pour lui donner un baiser impétueux, à en perdre le souffle.

Puis, sans lâcher sa bouche, je la fis basculer sur l'autel tout en caressant ses seins, ses hanches... J'étais littéralement en transe, obsédé par l'idée de la pénétrer.

Je caressais à présent son corps allongé, offert, avec une solennité semblable à celle que j'adoptais lors du rite de la communion. Mais, cette fois, au lieu du corps et du sang du Christ, c'était Poppy Danforth que j'allais faire mienne. Avec ses courbes souples, elle était un vrai festin pour moi, et je me fichais pas mal de tous les péchés que j'étais en train de commettre.

Me penchant sur son corps, j'effleurai d'abord son visage de mes lèvres, puis ses seins... Elle se cambra délicieusement, avide de mes caresses. Je lui mordillai alors l'entrejambe avant de me mettre à titiller les plis brûlants de sa chair avec ma langue. Puis je revins à ses tétons que je palpai sans ménagement pendant qu'elle se consumait de plaisir sur l'autel. Sans prévenir, je glissai un doigt en elle pour éprouver la satisfaction de la sentir se refermer sur moi.

Bien sûr, je voulais qu'elle jouisse, elle aussi ! Mais, pour l'instant, j'étais concentré sur moi...

Quand je fus si dur que je ne pus plus penser, je grimpai sur l'autel, et m'agenouillai entre ses jambes ouvertes.

Alors je m'immobilisai, dans l'attente de la voix divine qui aurait résonné dans l'église comme un coup de tonnerre. Dans l'attente d'une intervention céleste comme Abraham lorsqu'il s'apprêta à sacrifier son unique enfant... Mais rien ne vint. Seules les supplications de Poppy montaient jusqu'à moi :

— S'il te plaît, Tyler, s'il te plaît...

Comment les hommes, dans son club, pouvaient-ils la considérer comme une prostituée dissimulée dans un corps d'ingénue ? Pour moi, avec ses prunelles si sombres et sa peau de porcelaine, elle incarnait le sacré. Un miracle fait chair, avide que la mienne pénètre la sienne.

— Tu es magnifique, murmurai-je.

Puis j'entrelaçai mes doigts aux siens.

— Quoi qu'il arrive après, poursuivis-je, je veux que tu saches que ça en vaut la peine. Que *tu* en vaux la peine.

Elle voulut dire quelque chose, puis se ravisa, ne trouvant visiblement pas les mots. Une larme roula au coin de son œil, et je me penchai pour la recueillir entre mes lèvres.

— Tyler, finit-elle par articuler. Je...

Mais je lui bâillonnai la bouche avec la mienne.

— Écoute-moi bien, dis-je en pressant mon gland contre sa fente. Ceci est ton corps...

Je haletais littéralement, tant la sensation de son sexe qui se resserrait autour du mien était intense. Puis je penchai la tête et mordis la peau délicate de sa nuque.

— Ceci est ton sang, ajoutai-je.

Et je le pénétrai entièrement. Elle poussa un cri de volupté en s'arquant sur l'autel.

— C'est toi qui te donnes à moi, poursuivis-je.

Nous restâmes un instant immobiles, chacun assimilant la présence de l'autre en soi, une impression si nouvelle... Et surtout, je ne voulais pas jouir tout de suite !

Mais je vis bientôt qu'elle se mordait la lèvre, que son souffle s'altérait, et je compris tout à coup qu'elle s'efforçait de s'adapter à mon énorme sexe en elle. Bon sang ! Je ne l'avais pas assez préparée à nos ébats et, en même temps, cette idée m'excitait terriblement. Allons, je devais me ressaisir ! Certes, elle aussi aimait la manière brutale, mais je ne pouvais pas faire preuve de violence envers ma brebis.

Dans un ultime effort, je parvins à me retirer à demi d'elle pour lui caresser le clitoris. Mais elle posa tout de suite sa main sur la mienne.

— Non, dit-elle d'un ton déterminé. Ne joue pas aux gentils. Je t'ai dit ce que je voulais. Donne-moi ce que j'attends.

— Mais je souhaite que toi aussi tu aies du plaisir.

— J'en aurai, si tu me procures ce dont j'ai envie, Tyler, me dit-elle avec ferveur.

Alors je revins doucement en elle, le corps tremblant sous l'effort que je fournissais pour me maîtriser, partagé entre ses désirs et mon intention de ne pas me comporter comme un sauvage. Elle ne savait pas quelle brute je pouvais être !

— Comment te pousser à t'abandonner sans retenue ? demanda-t-elle alors d'une voix suggestive en se tortillant sous moi. Te convaincre de me déchirer ?

*Pitié !*

— Je t'assure que c'est ce que je veux, poursuivit-elle. Je sens que tu trembles. Laisse-toi aller... Sors de moi, puis rentre de nouveau... Voilà... Ce n'est pas bon ?

*Bon sang, bien sûr que si !*

Ça l'était même tant que je fermai les yeux et recommençai, donnant chaque fois un coup de reins plus violent, venant me plaquer contre son clitoris, avec toujours en tête l'idée qu'elle jouisse avant moi.

— Où est l'homme qui voulait me donner une bonne fessée ? Où est l'homme qui a baisé ma bouche jusqu'à me faire venir les larmes aux yeux ?

J'ouvris alors les miens, croisant son regard.

— Je ne veux pas te blesser, Poppy, dis-je, les dents serrées. Je tiens trop à toi.

— Regarde-nous, chuchota-t-elle, regarde-nous !

Je baissai les yeux vers nos sexes emmêlés, et un élancement primaire me transperça les reins... Alors tous mes efforts pour rester un gentleman s'envolèrent et la bête surgit en moi.

— Pardonne-moi, dis-je.

Et je m'enfouis avec brutalité en elle. Seuls mes bras me servaient d'appui à présent, nos corps étaient collés l'un à l'autre, mes hanches s'enfonçant dans les siennes. J'allais et venais comme un fou dans son sexe semblable à du velours, tandis qu'elle m'encourageait encore et encore...

J'entendis ses talons tomber par terre, je sentis la nappe de l'autel glisser, mais rien ne comptait plus que de me perdre en elle, d'oublier le monde, rien sauf ses gémissements, ses cris et sa chair trempée.

Bon sang, pourquoi la damnation était-elle si merveilleuse ?

Je marmonnais des paroles incohérentes :

— S'il te plaît... Je suis désolé... Tu es si étroite...

De son côté, elle haletait :

— Oui, ici, plus fort, presque, j’y suis presque...

Alors je capturai sa bouche et l’embrassai avec une passion furieuse. Nous pouvions tous deux à peine respirer, maintenant, mais nous refusions de lâcher prise... Soudain, elle se cambra et se mit à hurler contre ma bouche, ses doigts s’enfonçant telles des griffes dans mon dos, comme si elle était possédée, transformée en tigresse ; je continuai à la chevaucher, jusqu’à ce que, après un ultime coup de reins, je jouisse moi aussi dans un rôle animal.

Chaque pulsion de mon membre semblait résonner en mon âme, cette femme avait le don de me mettre complètement à nu, d’ouvrir mon cœur en grand, d’embrouiller le physique et le spirituel. D’ailleurs, la nappe blanche de l’autel était à présent complètement maculée. Je compris alors pourquoi l’Église insistait pour que le mariage et le sexe aillent de pair, car j’avais réellement la sensation que Poppy était désormais ma femme.

Tandis que je continuais à me défaire de mon ultime semence, je me redressai lentement pour la soulager de mon poids, et croisai son regard. Elle m’adressa un sourire indolent, visiblement rassasiée.

— Amen, murmura-t-elle.

# Chapitre 13

Je me rendis à la sacristie pour chercher un petit rectangle de tissu blanc, appelé purificateur, et normalement destiné à nettoyer le calice après chaque gorgée de vin, lors de la communion.

Aujourd'hui, je l'utilisai pour essuyer Poppy.

Vous pensez peut-être qu'en ayant fait l'amour sur l'autel et détourné des objets sacrés habituellement dédiés à des rituels de la plus grande importance, j'avais directement glissé du péché au sacrilège, mais ce n'était pas du tout le cas. Du moins pas complètement. Je ne saurais comment l'expliquer, mais tout me semblait sacré, l'autel comme la relique à l'intérieur, et nous par-dessus. Je savais que, ce moment passé, la culpabilité resurgirait et qu'il faudrait assumer les conséquences. Je devrais lutter contre le souvenir de Lizzy et toutes ces choses contre lesquelles je m'étais déjà battu.

Mais pour l'instant, avec l'odeur de Poppy flottant sur la peau, sa saveur sur les lèvres, je me sentais relié à l'univers par une force spirituelle, j'avais l'impression de nager dans une atmosphère d'amour et de distinguer la promesse d'un monde vivant et coloré.

Après que je l'eus essuyée, je m'assis sur les marches de l'autel et l'attirai sur mes genoux. Je la berçai alors doucement, mes lèvres effleurant sa chevelure et ses paupières ; puis je lui murmurai des compliments, lui assurai qu'elle était belle, étonnante, parfaite.

J'aurais aimé aussi dire que j'étais désolé, même si mon âme et mon esprit étaient encore sous le sortilège du vertige que nous venions de vivre, mais je n'étais pas certain d'être navré d'avoir perdu le contrôle et de m'être montré brutal envers elle.

Allons, pourquoi me voiler la face ? En réalité, je ne regrettais rien. Car au-delà des formidables ébats que nous avions partagés, la tenir ainsi dans mes bras, sa tête contre mon torse, et l'entendre respirer tranquillement valait de commettre tous les péchés du monde.

Le purificateur la recouvrait en partie, et sa peau pâle restait largement exposée à ma vue. Ce spectacle me troublait, même après ce que nous avions partagé.

Elle fit glisser ses doigts sur mon torse, l'air songeur.

— Tu as brisé tes vœux, finit-elle par dire.

Je baissai les yeux vers elle pour découvrir son regard à la fois triste et endormi. Alors je pressai mes lèvres contre son front.

— Je sais, approuvai-je. Je sais.

— Et maintenant, que va-t-on faire ?

— Que veux-tu que l'on fasse ?

— Que l'on recommence, dit-elle en me regardant droit dans les yeux.

Je me mis à rire.

— Tu veux dire... là, tout de suite ?

— Oui, c'est bien ce que je veux dire.

Et sans attendre, elle se mit à califourchon sur moi. Il lui suffit de me donner un de ses baisers magiques dont elle avait le secret pour que mon membre se raidisse immédiatement. Tout excité, je la soulevai légèrement pour la placer au-dessus de mon érection... Un léger grognement m'échappa lorsqu'elle s'assit sur moi, tandis que des sensations grisantes me traversaient. Tout concourait à attiser mon désir le plus violent : sa chaleur, sa moiteur, sa douceur. Ses fesses contre mes cuisses. Ses

tétons si proches de ma bouche.

— Que veux-tu que l'on fasse, maintenant, Tyler ? répéta-t-elle d'un ton suggestif.

Je compris alors qu'elle attendait que je laisse libre cours à mes élans les plus primaires.

— Il serait dommage de s'arrêter en si bon chemin, admis-je alors.

Elle se mit à onduler au-dessus de moi, et j'enfouis mon visage entre ses seins, sentant l'orgasme monter en moi, trop vite, bien trop vite.

— J'ai l'impression que...

Non, je ne pouvais pas dire ça. Pas même maintenant, alors que j'étais complètement à sa merci. C'était trop tôt, pour ne pas dire ridicule.

Les prêtres ne sont pas autorisés à tomber amoureux.

Je ne pouvais pas me permettre de tomber amoureux.

Elle empoigna mes cheveux et pencha ma tête en arrière de façon à plonger ses yeux brillants dans les miens.

— Si tu te tais, c'est moi qui vais parler, prévint-elle.

— Poppy...

— Je veux tout savoir de toi. Je veux que tu me dises ce que tu penses de la politique, je veux que tu me lises les Écritures, et que nous discussions en latin. Je veux que nous baisions tous les jours. Je n'arrête pas de fantasmer sur une vie commune, une existence où nous partagerions chaque moment. Qu'est-ce que c'est, Tyler, si ce n'est pas de...

Je plaquai ma main sur sa bouche et la fis basculer en arrière, tout en lui donnant des coups de reins.

— Ne le dis pas. Pas encore, ordonnai-je.

— Pourquoi ? demanda-t-elle d'une voix étouffée en ouvrant de grands yeux, l'air un peu blessé.

— Parce qu'après, tout sera différent.

— N'est-ce pas déjà le cas ?

Elle avait raison. Tout avait changé au moment où je l'avais embrassée en présence de Dieu. Au moment où elle s'était allongée sur le piano. Et, d'ailleurs, cela remontait peut-être même à l'instant où elle était entrée dans le confessionnal.

Mais si je l'aimais, et si elle m'aimait en retour, quelles conséquences cela aurait-il sur tout le travail que j'avais accompli ici ? Je ne pouvais entretenir une relation clandestine tout en continuant ma croisade contre l'immoralité sexuelle qui sévissait au sein du clergé ; cependant, si j'abjurais ma vocation, je perdrais du même coup la possibilité de poursuivre cette croisade. Je me dessaisirais de mon identité.

La seule solution, c'était de renoncer à Poppy, mais je n'étais pas encore prêt à envisager cette éventualité. Aussi, au lieu de répondre à sa question, je la retournai brusquement afin de la prendre par-derrière et, tandis que d'une main je la maintenais par les hanches, de l'autre, je cherchai son clitoris. Rapidement, elle réagit à mes caresses : plus j'étais brutal, plus elle jouissait vite, et cela me mettait littéralement en transe.

Je la suivis rapidement dans la volupté, psalmodiant son prénom comme une prière, avec la sensation que je pouvais m'abstraire de l'avenir et des affreux choix qui s'imposeraient à moi.

Mon Dieu ! J'aurais donné cher pour que ce soit vrai.

— Que c'est propre, chez toi ! s'exclama Poppy.

Après avoir nettoyé l'autel, je l'avais ramenée au presbytère et nous nous étions mis au lit. Les mains dans ses cheveux, je caressais ses longues mèches brunes avec une fascination qui confinait à

la déférence ; je les portais de temps à autre à mes lèvres pour les humer et les embrasser. Nous discutons à bâtons rompus, passant de nos spéculations sur ce qui allait se passer dans *The Walking Dead* à nos textes de latin préférés, sans oublier de reparler du désir qui nous avait littéralement dévorés, durant le mois qui venait de s'écouler.

Je m'apprêtais à l'embrasser lorsqu'elle avait émis ce commentaire sur la propreté de ma maison, aussi fis-je finalement glisser ma main sous le drap pour caresser ses seins.

— J'aime vivre dans un environnement soigné, dis-je.

— C'est rare, chez les hommes comme toi.

— Comme moi ? Tu veux dire chez les prêtres ?

— Non, dit-elle en souriant. Chez les types jeunes, charmants, charismatiques... Tu aurais fait un formidable homme d'affaires, tu sais.

— Mes frères le sont, dis-je alors. Mais, moi, le monde de l'argent et du pouvoir ne m'a jamais intéressé. Je préfère les choses du passé : les langues anciennes, les rituels d'un autre temps. Les dieux antiques.

— Je t'imagines tout à fait adolescent, renchérit-elle d'un air rêveur. Tu devais rendre toutes les filles complètement dingues : un beau mec comme toi, à la fois intellectuel et sportif... et si *clean*.

Ça, c'était beaucoup moins certain... Devais-je lui confier mes secrets les plus sombres ? Après les moments de grande intimité que nous venions de vivre, pourquoi les lui cacher ? J'avais envie de tout partager avec elle afin qu'elle me délivre des fardeaux qui m'accablaient grâce à son intelligence et sa compassion.

J'abandonnai ses seins pour enlacer ses épaules.

— C'est un samedi de mai que j'ai trouvé ma sœur, déclarai-je tout à trac. Il y avait de l'orage, ce jour-là, et bien que ce fût l'après-midi, il faisait aussi sombre qu'à la nuit tombée. Lizzy était revenue à la maison avec la voiture de Sean – tous deux étudiaient en effet à l'Université du Kansas – afin de passer le week-end chez mes parents.

» Ceux-ci étaient allés déjeuner au restaurant avec Aidan et Ryan, et je pensais que Lizzy s'était jointe à eux. Pour ma part, j'avais fait la grasse matinée, et je m'étais réveillé dans une maison vide.

Sans mot dire, Poppy vint se blottir contre moi, comme pour me donner le courage de continuer.

— Il y eut un éclair, suivi d'un grand bruit, on aurait dit qu'un transformateur venait de sauter. De fait, le courant fut coupé. Je cherchai à tâtons une lampe de poche, et quand je mis la main dessus, je m'aperçus que les piles étaient fichues. Il fallait donc que j'aille en chercher d'autres dans le garage. Celui-ci n'était pas accolé à la maison, nous vivions à l'époque dans une construction ancienne, à Brookside. Je sortis donc sous la pluie, et quand je pénétrai dans le garage, il faisait si noir que je ne la vis d'abord pas...

À cet instant, Poppy me saisit la main, et l'étreignit doucement.

— Je trouvai rapidement les piles et, au moment où j'allais repartir, un nouvel éclair zébra les lieux... Ce fut alors que je la vis, suspendue au plafond, comme figée dans le temps. Parfaitement immobile.

» Je me suis précipité vers elle, trébuchant sur un cageot rempli de cordes, puis sur des pots de peinture avant de m'étaler de tout mon long. En travers du garage, il y avait l'escabeau qu'elle avait utilisé pour...

Je m'interrompis, incapable de prononcer les mots fatidiques : *qu'elle avait utilisé pour se pendre*.

Je déglutis avec difficulté et poursuivis :

— Je le remis debout et montai précipitamment dessus. En transe, je la détachai avant de me rendre compte que j'avais les mains sales, et que j'avais laissé des marques de graisse et de poussière sur

son visage...

Je pris une profonde inspiration, revivant la panique qui m'avait saisi, l'appel affolé aux pompiers, puis la conversation entrecoupée de sanglots avec mes parents. Ils rentrèrent en un rien de temps et pénétrèrent dans le garage, juste avant la police. Personne ne pensa alors à épargner Ryan. Il n'avait que huit ans quand il vit le corps inerte de ma sœur sur le sol du garage. Puis arrivèrent l'ambulance, les infirmiers, et la confirmation de ce que sa peau froide et ses yeux pétrifiés nous avaient déjà appris.

Lizzy Bell, bénévole dans des refuges pour animaux abandonnés, grande fan de Britney Spears et de tout ce qui passionne une jeune fille de dix-neuf ans, était morte...

Pendant quelques instants, seul le rythme de nos respirations berça le silence, puis il y eut un froissement du drap lorsque Poppy frotta son pied contre le mien. Je fus enfin en mesure de reprendre le cours de mon récit.

— Je me souviens de ma mère qui cherchait obstinément à effacer ces taches, alors que nous attendions les personnes chargées de l'enquête judiciaire. Mais on n'enlève pas facilement des taches de graisse... La dernière fois que nous l'avons vue, c'était le visage maculé. C'était affreux. Je me suis alors donné pour mission de nettoyer à fond ce fichu garage, et depuis je ne supporte plus de vivre dans un environnement qui ne soit pas impeccable.

— Pourquoi ? demanda Poppy en s'appuyant sur un coude. Cela te rassure ? Tu as peur qu'un tel drame ne se reproduise ?

— Non, ce n'est pas ça... Je ne sais pas pourquoi, c'est compulsif, j'imagine.

— Cela sonne comme une pénitence.

Je ne répondis pas, mais méditai sur son commentaire. Exprimé en ces termes, il donnait l'impression que je n'avais pas vraiment surmonté la perte de Lizzy, que j'étais encore aux prises avec sa mort, avec la culpabilité de m'être levé trop tard, ce jour-là, pour empêcher son geste. Mais cette histoire remontait à plus de dix ans. Était-il possible qu'elle me tienne encore entre ses griffes ?

— Comment était ta sœur ? reprit Poppy.

Je réfléchis quelques secondes.

— C'était mon aînée... Parfois, elle me maternait, et parfois, je l'agaçais. Mais enfant, quand j'avais peur dans le noir, elle me laissait toujours dormir dans sa chambre, et lorsque j'ai été plus âgé, elle me couvrait si je faisais le mur.

Je me mis à regarder fixement l'ombre des persiennes qui dansait sur l'édredon.

— Elle adorait la musique pop. Ce qui énervait profondément Sean car, quand elle empruntait sa voiture, elle laissait toujours dans le lecteur des CD qu'il détestait. Dès qu'il mettait le contact, la voix de Britney Spears ou du dernier groupe de garçons à la mode retentissait dans l'habitacle.

Poppy inclina la tête de côté.

— J'imagine que c'est pour cette raison que tu écoutes Britney Spears, dit-elle.

— Oui, reconnus-je. Cela me rappelle Lizzy. Elle chantait à tue-tête dans sa chambre, de sorte que toute la maisonnée en profitait.

— Je crois qu'on se serait bien entendues, elle et moi.

Je souris.

— Oui, je pense aussi.

Mais rapidement mon sourire s'évanouit.

— Le week-end de ses funérailles, Sean et moi avons voulu échapper pendant quelques instants à tous les membres de la famille qui avaient envahi la maison. Nous sommes montés dans la voiture... Seulement, nous avons oublié que c'était Lizzy qui s'en était servie la dernière. Dès que la musique a

retenti, Sean a... Bref, il a été profondément bouleversé.

C'était un euphémisme. Mon frère aîné, alors âgé de vingt et un ans, faisait le deuil de Lizzy à la façon irlandaise, c'est-à-dire en éclusant des litres de whisky et en dormant très peu. Lorsque j'avais mis le contact et que les premières notes de « Oops... I Did It Again » s'étaient échappées du lecteur, à plein volume car Lizzy écoutait toujours la musique de cette façon, nous nous étions tous les deux figés, et avons regardé fixement le lecteur de CD, comme si un démon s'était introduit à l'intérieur... Puis Sean s'était mis à hurler et à jurer, avant de donner de violents coups de pied dans le tableau de bord, à en faire craquer le vieux plastique qui le recouvrait. Toute la voiture tremblait sous sa fureur et sa douleur à vif. Lizzy et lui n'avaient qu'un an d'écart et, en fonction de leurs humeurs, ils étaient soit les meilleurs amis du monde, soit les pires ennemis. Ils partageaient leur voiture, avaient les mêmes amis, les mêmes professeurs et étudiaient tous les deux à l'Université du Kansas. Dans la fratrie, c'est lui qui fut le plus atteint par sa mort, qui souffrit le plus de son absence au quotidien. C'est dans sa vie qu'elle laissa le plus grand trou.

Ce jour-là, il en fit un aussi dans la voiture, mais nous n'avons jamais reparlé de l'incident. Pas même aujourd'hui.

— Je n'ai jamais raconté cette histoire à personne, repris-je. Mais il est plus facile de parler de Lizzy comme ça.

— Comme quoi ?

— Nu et pelotonné contre toi. Tout est plus facile avec toi, Poppy.

Elle posa alors sa tête sur mon épaule et nous restâmes ainsi de longues minutes, et au moment précis où je pensai qu'elle s'était endormie, sa voix s'éleva dans l'obscurité :

— Est-ce à cause de Lizzy que tu as peur de te laisser aller avec moi ?

— Non, répondis-je, déconcerté. Pourquoi cette question ?

— Parce qu'elle semble motiver beaucoup de tes actes ou décisions. Et puis elle a été sexuellement meurtrie. Je me demande si ce n'est pas cela qui t'effraie... Si tu n'as pas peur de faire à une femme ce qu'on lui a fait à elle.

— À vrai dire, l'idée ne m'a jamais effleuré, répondis-je, de nouveau dérouté. (Je me remis à jouer avec ses cheveux.) Inconsciemment, peut-être... À l'université, je me suis rendu compte que j'aimais faire l'amour de façon brutale, et je dois avouer que j'avais du mal à assouvir mes fantasmes. Avec les filles respectables, c'était impossible, et avec celles qui aimaient être prises violemment, c'était également difficile, car je me disais qu'elles avaient des problèmes émotionnels, et je pensais alors à Lizzy.

— J'ai l'impression que tu n'as pas eu beaucoup de chance avec les femmes...

— Non, ce n'est pas vrai ! J'ai eu quelques petites amies vraiment bien, à la fac. Mais je préférais refouler mes élans primaires et sortir avec des filles saines et confiantes, pour des relations plan-plan, c'était plus sûr.

— Et puis tu es devenu prêtre.

— Oui, c'était encore plus sûr.

Elle se redressa et me regarda, les lumières et les ombres de la rue se reflétant sur son visage.

— Je peux t'assurer que tu ne m'as pas blessée, durant nos ébats. Je suis sincère, Tyler. Regarde-moi, s'il te plaît.

J'obtempérai.

— Je n'ai pas de problèmes psychologiques, et pourtant, j'aime quand un homme me prend brutalement, poursuivit-elle. J'ai été traitée comme une princesse toute ma vie, choyée et protégée de tout ce qui aurait pu me faire du mal. Sterling a été le premier à me traiter différemment.

À ce nom, je serrai les mâchoires, mais elle enchaîna :

— Sans doute parce que c'est tabou et par conséquent considéré comme sale, mais c'est précisément cela qui m'excite. De telles étreintes me donnent la sensation d'être forte, invulnérable. Mais il faut que l'homme avec qui je suis me respecte assez pour me comprendre. Par ailleurs, je suis assez solide pour laisser ce genre d'expérience dans la chambre à coucher et mener une vie parfaitement saine en dehors.

— Dommage que ça n'ait pas marché avec Sterling, alors, marmonnai-je.

Évidemment, c'était un coup bas, mais ce type me rendait irritable et jaloux. Et puis j'avais l'impression de devoir payer pour une faute que je n'avais pas commise.

Elle se raidit.

— Ça n'a pas fonctionné entre nous parce que, justement, il ne faisait pas la différence entre la chambre à coucher et la vie réelle. Sous prétexte que j'aimais la façon dont il me traitait pendant l'amour, il pensait que je souhaitais qu'il se comporte ainsi tout le temps, que j'étais une traînée, alors que j'avais juste envie de l'être pour lui, quand nous étions seuls. Et c'est pour cette raison que je l'ai fui, au club.

*Mais pas avant qu'il t'ait prise.*

Alors, comme si elle pouvait lire dans mes pensées, elle plissa les yeux.

— Serais-tu jaloux de lui ?

— Non, mentis-je.

— Je ne suis même pas censée être ici avec toi, reprit-elle. Nous ne pouvons pas nous donner la main en public, nous ne pouvons rien faire ensemble sans commettre un péché. Tu pourrais perdre ton travail et tout ce qui donne un sens à ta vie, et tu te préoccupes de mon ex ?

— C'est bon, je l'admets, je suis jaloux de lui, jaloux qu'il t'ait poursuivie jusqu'à Kansas City, jaloux que, lui, en ait le droit et pas moi.

Mes paroles restèrent suspendues dans l'air pendant un bon moment. Puis elle baissa la tête et murmura d'un ton désespéré :

— Tyler, qu'avons-nous fait ? Que sommes-nous en train de faire ?

Et voilà, elle recommençait, alors que je ne souhaitais surtout pas me poser de questions sur l'avenir !

Je la juchai sur moi, puis me laissai glisser de sorte que mon visage se retrouve à la hauteur de son entrejambe.

— Nous devrions en parler, insista-t-elle.

Mais bientôt je me mis à titiller son clitoris et les gémissements se substituèrent aux mots... Encore une fois, j'avais réussi à repousser la conversation, tout comme les décisions concernant l'avenir.

# Chapitre 14

Jésus affirmait que ce qui s'était passé dans le noir finirait par être exposé à la lumière. Ce matin-là, quand je me réveillai seul dans mon lit, je compris exactement le sens de ses paroles, parce que tout ce que j'avais réussi à éluder la veille au soir me revint comme un boomerang.

Où était-elle ? Elle n'avait pas laissé de mot, ni de mug dans l'évier. Elle s'était éclipsée sans même me dire au revoir, et j'avais la sensation qu'elle m'avait tailladé le cœur.

C'était une laïque, me rappelai-je, et les laïcs agissaient ainsi : ils se rencontraient, avaient un rapport sexuel, puis passaient à autre chose. Ils ne tombaient pas amoureux pour un oui ou pour un non.

Hier soir, il me semblait d'ailleurs qu'elle avait cherché à me prévenir... J'avais pensé que la flamme qui s'était allumée entre nous était mutuelle et partagée, mais il fallait croire qu'elle n'avait brillé que pour moi. Peut-être représentais-je un objet de curiosité, un prêtre beau gosse, c'était sans doute inédit à ses yeux et, maintenant que son besoin était satisfait, elle pouvait continuer son bonhomme de chemin.

J'avais rompu mes vœux pour une femme qui n'avait même pas pris la peine de rester pour le petit déjeuner.

En entrant dans la salle de bains, je découvris dans le miroir l'image d'un homme négligé, qui ne s'était pas rasé depuis deux jours, avec un suçon au creux du cou.

Comme je détestais ce reflet ! L'envie me démangeait de donner un coup de poing dans le miroir, pour que les bris de verre s'enfoncent profondément dans mes doigts. Désespéré, je m'assis sur le rebord de la baignoire et réprimai un cri de douleur.

J'avais travaillé dur pour devenir un homme convenable, je menais une vie conforme au mode d'existence que Dieu souhaitait. Je prodiguais des conseils, j'apportais du réconfort, je consacrais des heures à la prière et à la méditation.

Oui, j'étais un homme respectable.

Alors pourquoi avais-je agi ainsi ?

Poppy n'assista pas à la messe du matin et ne donna pas signe de vie pendant toute la journée ; pourtant, elle était chez elle, puisque j'avais plus souvent que nécessaire vérifié par la fenêtre que sa Fiat bleu clair était garée dans son allée.

De la même façon, je regardai mon portable toutes les trois minutes, au cas où je ne l'aurais pas entendu sonner ou vibrer, et je commençai plusieurs fois des messages que j'effaçais aussitôt. J'avais pleuré comme un enfant, dans ma salle de bains, le matin. De lourds sanglots ridicules. Et pourtant, je ne pouvais que saluer la distance qu'elle avait instaurée entre nous, car quand elle était dans les parages, je n'arrivais pas à m'intéresser à autre chose qu'à elle. Je ne parvenais pas à me dominer, et aucun péché n'avait plus d'importance, dès l'instant où j'entendais son petit rire rauque. Or il me fallait réfléchir à mes désirs profonds ; par conséquent, il était bon que nous ne nous voyions pas.

Et il était inutile que je me sente blessé dans ma fierté parce qu'elle était partie sans prendre la peine de me dire au revoir !

Ce soir-là, j'avais organisé une petite fête de rentrée pour mon groupe de jeunes. J'y mangeai

plusieurs parts de pizza et jouai à la Xbox One, tout en surveillant mes garnements du coin de l'œil pour qu'ils ne fassent pas trop les malins devant les filles. Dès que le dernier adolescent fut parti, je nettoyai la salle de l'église où les agapes avaient eu lieu et rentrai chez moi. Une fois en pyjama, je me postai derrière ma fenêtre pour observer l'allée de Poppy.

Aux yeux de l'Église, tout ce que nous avons commis, elle et moi, était répréhensible ; cela relevait de la luxure et de la fornication. C'était une trahison.

Pourtant, il était aussi question d'amour qui transcendait les frontières, chez les catholiques, et la Bible regorgeait de personnages qui portaient la parole de Dieu, tout en assumant des désirs très humains. D'ailleurs, qu'était-ce au fond que le péché ? Qui cela pouvait-il bien déranger, que Poppy et moi nous aimions ?

Je poussai un soupir.

J'avais beau débattre de la nature philosophique du péché en bon théologien éduqué que j'étais, je n'en demeurais pas moins un berger, et les bergers se devaient d'être pragmatiques. Or j'étais venu ici pour forger un lien de confiance entre cette église et ses paroissiens, pour effacer les torts causés par un pair. Et ma relation avec Poppy, même si elle était consentie et demeurait secrète, anéantissait complètement cet objectif, mon travail, et tout ce que j'avais entrepris en mémoire de Lizzy.

*Lizzy...*

J'avais éprouvé un si grand bien en l'évoquant avec Poppy. En famille, il était rare que nous en parlions, sauf quand j'étais seul avec ma mère. Évidemment, cette discussion avec Poppy n'avait pas aboli ma peine, mais elle était désormais un peu différente, sans doute un peu moins lourde à porter. Je m'éloignai de la fenêtre pour aller chercher le rosaire qui se trouvait sur ma table de nuit. Il était en argent et en pierres de jade.

Il avait appartenu à Lizzy.

Sans prier, je fis glisser les pierres entre mes doigts, plongé dans mes réflexions, pour finalement me laisser aspirer par les affres des regrets et de la culpabilité. Par les nouvelles souffrances que l'absence de Poppy créait chez moi, et toutes les peurs qu'elle m'inspirait.

Je m'endormis avec l'affreuse pensée qu'il n'était pas exclu qu'elle en ait définitivement fini avec moi.

Le lendemain avait lieu le petit déjeuner destiné aux paroissiens démunis, et Poppy fit une rapide apparition, mais elle m'évita ; elle ne s'adressa qu'à Millie et repartit dès que le dernier invité eut quitté les lieux.

— Poppy Danforth est venue à la séance d'initiation que j'anime, hier, me confia cette dernière. Elle semble très intéressée par le catholicisme et a envie de se convertir, mais de toute évidence, elle souhaite le faire dans une autre église.

Ma vieille amie me lança un regard dur.

— Vous ne vous seriez pas disputés, par hasard, tous les deux ?

— Non, marmonnai-je, tout va très bien entre nous.

— C'est donc pour ça que vous et Poppy paraissiez si mal en point, ce matin ?

Je fis la grimace. Millie était une femme particulièrement perspicace, et elle était sans doute la seule à avoir remarqué la dynamique qui s'était engagée entre Poppy et moi, qu'elle soit tendue ou amicale. Concrètement, nous n'avions fait l'amour qu'une fois, et déjà je sentais qu'elle avait ouvert une brèche en moi.

— Ste Margaret a besoin de personnes comme elle, père Bell ! J'espère que vous n'allez pas foutre tout ça par terre.

— Millie !

— Eh bien, quoi ? lança-t-elle en prenant son sac à main. Une vieille dame n'a-t-elle pas le droit de jurer ? Je m'adapte aux temps modernes, mon père.

Et sur ces paroles, elle s'en alla...

Force était d'admettre qu'elle avait raison : Ste Margaret avait besoin de Poppy, cette dernière m'était indispensable, tout comme je l'étais à l'église, qui était sans doute nécessaire à ma toute fraîche convertie. Il y avait décidément trop d'enjeux, je n'avais pas le droit de tout gâcher. Je devais éviter une catastrophe.

Le dimanche soir, j'avais atteint le maximum de mon anxiété, et je ne pus me retenir de lui envoyer un texto.

Je pense à toi.

Après quoi, j'eus la sensation qu'un nœud me serrait affreusement la gorge, et je bondis sur mes pieds quand je vis des points rouges tourner sur mon écran, la preuve qu'elle était en train de me répondre... Hélas, soudain, ils disparurent !

J'exhalai un long soupir. Elle avait cessé de taper et n'allait pas me répondre.

Je préfèrai ne pas réfléchir à ce que cela signifiait. À la place, je me réchauffai un plat mitonné par Millie, puis m'installai devant trois épisodes de *House of Cards*, un bon verre de scotch à la main.

Je m'endormis avec le rosaire de Lizzy entre les doigts, et le sentiment de m'être éloigné plus que jamais de ma vie.

Ce matin-là, Poppy n'assista pas davantage à la messe, de sorte que la dernière chose à laquelle je m'attendais après la confession de Rowan, c'était bien de l'entendre se glisser à l'intérieur du confessionnal.

Était-ce à cause du léger grincement hésitant de la porte, ou du bruissement reconnaissable entre tous d'une robe contre des cuisses soyeuses, ou encore de l'électricité qui me traversa immédiatement ? Toujours est-il que je sus que c'était elle avant même qu'elle n'ait prononcé un mot.

La porte du confessionnal se referma et nous restâmes silencieux pendant un certain temps ; elle respirait tranquillement, tandis que je tapotais, nerveux, mon pouce contre ma paume. Je m'en voulais terriblement : le seul fait de la savoir assise de l'autre côté de la grille suffisait à m'exciter.

— Où étais-tu ? finis-je par demander.

Elle poussa un soupir.

— Chez moi.

— Ce n'est pas l'impression que j'ai eue.

J'étais gêné d'entendre le ton amer et blessé de ma voix, mais je m'en fichais. Le Tyler Bell que j'étais à vingt ans n'aurait jamais permis qu'une fille s'immisce sous sa cuirasse de fierté, ni ne lui aurait montré qu'elle l'avait meurtri. Mais j'en avais presque trente, à présent, mes années de fac étaient loin et je n'étais plus le même homme.

Encore que, à la réflexion, je n'avais peut-être pas changé, et il n'était pas impossible que Poppy ait produit le même effet sur moi à n'importe quel âge, en n'importe quel lieu. Elle était loin de me laisser indifférent, et j'estimais parfaitement injuste qu'elle puisse demeurer assise à côté de moi sans souffrir, alors que j'étais déchiré par notre histoire.

— Tu m'en veux ? demanda-t-elle.

Je m'adossai au mur.

— Non... Enfin un peu. Au fond, je ne sais pas.

— Je sais, moi, que tu m'en veux.

Alors, malgré moi, je déclarai :

— J'ai seulement l'impression que je prends tous les risques, et toi aucun. Qui plus est, c'est toi qui te défiles, et je trouve ça particulièrement injuste.

— Je me défile ? Mais par rapport à quoi ? Une relation qui ne peut pas exister ? Une liaison qui serait préjudiciable à ta vocation, voire pire ? J'ai passé les trois derniers jours à me cogner la tête contre les murs parce que j'avais désespérément envie de toi. Mais je ne veux pas détruire ta vie. Tu crois que je pourrais le supporter ? Je refuse d'être celle qui te prive de ton gagne-pain, de ta communauté. Qui suis-je pour te pousser à un tel sacrifice ?

Ses paroles résonnèrent en moi longtemps après qu'elle se fut tue. Il ne m'avait pas traversé l'esprit qu'elle puisse ressentir de la culpabilité, qu'elle s'efforce de m'éviter parce qu'elle ne voulait pas bouleverser ma vie.

Je ne savais que répondre. Je lui en étais reconnaissant, bien sûr, mais je demeurais blessé.

Aussi lui demandai-je la première chose qui me passait par la tête :

— À quand remonte ta dernière confession ?

Elle poussa un soupir d'exaspération.

— Tu veux vraiment que ce soit notre sujet de conversation ?

En réalité, je me fichais du sujet tant que nous parlions !

— Si tu en as envie, pourquoi pas ?

— Eh bien, tu sais quoi, Tyler ? C'est le cas !

## POPPY

Le sexe avant le mariage, c'est un péché, n'est-ce pas ? En tout cas, je suis certaine que faire l'amour avec un prêtre en est un. Et je doute qu'un passage dans les Écritures fasse mention d'un rapport sexuel sur l'autel d'une église, mais j'imagine aisément que ça aussi c'est un péché. Alors je les confesserai tous les trois. Je confesserai aussi le délire fiévreux que j'ai connu sur l'autel, avec toi entre mes cuisses. Le plaisir intense que j'ai ressenti de te convaincre à t'abandonner. Nous étions plus humains et primaires que jamais, et pourtant, d'une certaine façon, je me suis sentie proche de Dieu, comme si mon âme entière était éveillée, alerte, en train de danser. Quand je regardais le Christ sur sa croix, je pensais que c'était cela, être déchiré par l'amour. Que c'était aussi cela, la renaissance. J'avais les yeux rivés au crucifix pendant que ton membre, tel un pieu, me transperçait, et tout me semblait relever d'un mystère profond et chatoyant, d'une énigme impénétrable. J'avais l'impression que nous étions en train d'accomplir un rite aussi obscur qu'ancien, une sorte de cérémonie secrète qui scellait nos corps et nos âmes. Mais comment me délecter de cette impression, la fêter, eu égard au prix à payer ?

Je t'ai déjà dit que je me sens coupable, et je suis sincère, mais ce sentiment est aussi étroitement mêlé à la joie. Je souffle le chaud et le froid : quand je pense avoir enfin pris une décision, c'est-à-dire t'encourager à rester fidèle à tes vœux et à tes choix, je change aussitôt d'avis, et je veux te supplier de trouver une solution pour que nous puissions continuer à nous voir. Et vice versa.

S'inquiéter est un péché, même moi, je le sais. Et pourtant, je me sens blanche comme neige, j'ai l'impression d'être une fleur que l'on a déposée à tes pieds. Quand je pense à toi, je me fais l'effet d'être dépourvue de racines, impuissante, à ta merci pour le soleil et l'eau, alors que je ne suis pas censée t'appartenir. Après ça, comment ne pas me ronger les sangs ?

Hier soir, je voulais désespérément répondre à ton message, mais j'étais incapable d'ordonner mes pensées pour écrire deux ou trois phrases cohérentes. J'avais envie d'aller chez toi afin que l'on discute, mais je savais que je ne pourrais m'empêcher de te toucher et que l'on finirait par faire l'amour ; or je ne souhaitais pas compliquer une situation qui l'est déjà terriblement.

J'ai relu ton texto cent fois, me demandant de quelle façon tu pensais à moi. Si tu revoyais mon corps ondulant sous le tien, sur l'autel, ou encore nos ébats sur le comptoir de ta cuisine, quand nous étions hypnotisés l'un et l'autre par la vision de nos sexes confondus.

Après ton texto, je me suis agenouillée devant mon lit, comme si j'allais prier, mais à la place j'ai écarté les cuisses et je me suis masturbée, en imaginant que c'étaient tes doigts qui me caressaient.

Et lorsque j'ai joui, j'aurais voulu que tu m'entendes hurler ton nom.

Voilà ma confession.

# Chapitre 15

On pourrait me juger sur la façon dont mon souffle s'accéléra, dont je plaquai les mains sur mon caleçon, mais les images de Poppy agenouillée, yeux fermés et pensant à moi tandis qu'elle faisait courir ses doigts sur son intimité représentait une tentation bien trop forte pour que j'y résiste.

— Poppy, suppliai-je en desserrant mon ceinturon, raconte-moi encore.

Je savais parfaitement qu'elle entendait le moindre de mes gestes, tout comme sa respiration altérée ne m'échappait pas.

— D'une main, je me caressais les seins, murmura-t-elle alors, et de l'autre, le clitoris. J'avais tellement envie de toi, Tyler, que cette pensée m'obsédait. Ton membre me pénétrant, et touchant chaque fois le point le plus sensible en moi...

Toujours appuyé contre la paroi du confessionnal, je libérai mon pénis de mon caleçon, m'en saisis, et commençai à bouger lentement la main, de haut en bas.

— À quoi as-tu pensé, quand tu as joui ? demandai-je d'un ton insidieux.

Je l'avoue, j'avais envie d'entendre les pires cochonneries de sa bouche ! Et elle ne me déçut pas.

— Je pensais que tu me prenais par-derrière, tout en jouant avec mon sexe. Puis que tu te retirais et jouissais sur mes reins.

Bon sang ! J'avais l'impression d'avoir une verge en béton ! J'avais besoin de m'enfouir en elle et j'allais le faire maintenant, dans l'église, en plein jour.

— Viens dans mon bureau ! dis-je en serrant les dents. Tout de suite !

Elle se glissa hors de l'isoloir et je la suivis, sans même prendre la peine de reboutonner mon pantalon.

À peine la porte du bureau refermée, nous nous jetâmes l'un sur l'autre tels des affamés. Je l'obligeai à reculer, comptant la faire basculer sur mon bureau, mais nos jambes s'empêtrèrent et nous tombâmes par terre.

— Ça va ? demandai-je, inquiet.

— Oui, répondit-elle d'un ton impatient en tirant sur mon col pour pouvoir atteindre ma bouche.

Quand nos langues se mêlèrent, je crus devenir fou.

— Il faut que je te baise, dis-je d'un ton saccadé. Et je te préviens, ça va être chaud.

Elle se cambra sous moi, et tout en embrassant sa nuque, de mes doigts je retrouvai son nid brûlant... Il était aussi accueillant que je l'avais rêvé, et ma brutalité semblait l'exciter par-dessus tout. Elle haletait déjà tandis que j'égrenais les mots les plus obscènes qui me venaient à l'esprit, la traitant d'allumeuse, de salope.

— Je sais que tu aimes ça, ne cessais-je de répéter.

Elle gémissait, excitée par mon vocabulaire ordurier, et je dois admettre que j'étais un peu honteux que les paroles aussi dégradantes que je proférais me stimulent autant.

La bâillonnant d'un baiser impétueux, je la pénétrai d'un violent coup de reins.

Elle enroula tout de suite ses cuisses autour de ma taille, noua ses bras autour de mon cou et se mit à s'agiter sous moi, telle une furie, tandis que j'allais et venais en elle à en perdre haleine, en me jurant que je continuerais jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus marcher, jusqu'à ce que je ne puisse plus tenir debout...

Mais, parmi tous mes désirs débridés, une pensée m'obsédait.

— Poppy, laisse-moi te prendre par-derrière, murmurai-je le souffle court.

Et, du bout du nez, je lui caressai la joue en précisant :

— Je veux aussi ton cul.

— Oh oui ! chuchota-t-elle à son tour.

Immédiatement, je me retirai d'elle, le membre si dur qu'il en était douloureux, et me levai.

— Ne bouge pas, ordonnai-je.

Mû par un objectif bien précis, je remis rapidement mon caleçon et regagnai le fond du sanctuaire afin de prendre les huiles sacrées dans l'armoire qui leur est réservée ; je vis que je tremblais en l'ouvrant. Ces huiles avaient été bénites par mon évêque pendant la semaine sainte, et étaient destinées à des sacrements comme le baptême, la confirmation ou l'extrême-onction. Je choisis une fiole – le saint chrême – et revins bien vite vers Poppy, évitant soigneusement de regarder le crucifix et le tabernacle.

Elle était encore étendue par terre, la jupe retroussée au-dessus de la taille, les joues en feu. Une fois la porte refermée, je fis mine de retirer mon col.

— Non, garde-le ! me dit-elle, pupilles dilatées.

Un nouvel élan me traversa le bas-ventre.

*Vilaine fille !*

— Tu vas me tuer, dis-je en m'agenouillant. Tourne-toi !

Elle obtempéra immédiatement et me dévoila son adorable cul. Elle avait posé la tête sur les bras.

J'ouvris le flacon d'huile et en fis couler quelques gouttes sur mon doigt, avant de dessiner un cercle autour de son petit orifice. Elle frissonna sous ma caresse, se tendant de façon involontaire chaque fois que je l'effleurais, tout en pressant son sexe contre le sol, affolée de désir.

Je versai encore un peu d'huile sur mes doigts et cette fois je me mis à lubrifier son adorable anneau avec plus d'application pour qu'elle se décontracte. Une odeur de balsamine typique de l'église emplit peu à peu la pièce.

— Tu sais avec quoi je t'enduis, Poppy ? demandai-je.

Elle secoua la tête.

— Avec une huile sacrée que l'on utilise pour les baptêmes et les ordinations, poursuivis-je. On en oint également les murs des églises lorsque leur construction est achevée.

Je fis glisser ma main sur ses reins, puis je revins à l'objet de mes fantasmes et j'introduisis un doigt à l'intérieur.

Elle poussa une petite exclamation.

— Maintenant, c'est toi que j'oins, Poppy, l'informai-je. Je te sanctifie de l'intérieur. Tu sens mon doigt ? Dans une minute, c'est mon membre qui le remplacera. Ne te touche pas ! Nous allons voyager ensemble...

Et je me saisis de sa main qui avait glissé sous son ventre pour la plaquer au-dessus de sa tête, sans cesser de la lubrifier... À l'idée que j'allais pénétrer son recoin le plus fermé, je sentis mon poulx cogner violemment à mes tempes.

Alors, n'y tenant plus, je versais une dose généreuse d'huile dans ma paume que je refermais autour de mon pénis...

— Tyler, me dit soudain Poppy en regardant par-dessus son épaule, j'ai déjà pratiqué le sexe anal, mais pas avec un homme aussi bien membré que toi.

Et elle jeta un regard vaguement inquiet à ma verge, même si je sentais que cette vue l'excitait désespérément.

J'aurais aimé lui assurer que j'allais la prendre avec douceur, mais je ne voulais pas non plus lui proférer des promesses que je ne pourrais pas tenir... Aussi répondis-je :

— Tu n'as qu'un mot à dire, et je m'arrête.

Elle hocha la tête, puis la reposa sur ses bras, cambrant les reins. Je déversai alors encore un peu d'huile dans la vallée de ses fesses, puis, reposant la fiole, je me mis à lui caresser le bas des reins tout en essayant de m'introduire dans son orifice le plus intime, la sentant peu à peu s'ouvrir pour moi et m'accueillir lentement.

Et puis tout à coup la résistance céda et je me retrouvai dans ses profondeurs brûlantes et serrées... Une sensation que je n'avais jamais connue lors de mes expériences précédentes me submergea... Je repris mon souffle, comptai jusqu'à dix.

— Oh, ma brebis, tu es un peu étroite pour moi !

Et sur ces mots, je m'enfonçai de nouveau en elle, puis m'immobilisai, lui donnant le temps de s'ajuster à ma taille. Je l'entendais respirer de façon saccadée. Alors je passai la main sous son ventre, en quête de son petit bouton si sensible pour le caresser.

J'aurais aimé lui demander si je pouvais continuer, mais je savais qu'elle détestait quand je cherchais à jouer les bons samaritains.

Alors je la soulevai par la taille, de sorte qu'elle se retrouve à quatre pattes. Je fis de nouveau une pause, sans cesser de titiller son clitoris. Je me retirai légèrement, puis revins en elle. Peu à peu, elle se mit à onduler et à s'arquer pour mieux me sentir, comme la brebis affamée qu'elle était. Je lui susurrai alors à l'oreille qu'elle était une bonne fille de m'offrir son délicieux cul, une docile petite traînée, qu'elle m'appartenait, qu'elle n'avait qu'une envie, sentir mon membre, mes doigts et ma langue en elle...

Elle acquiesçait à chaque mot, tremblante, tandis que je m'activais derrière elle ; elle était recouverte de sueur, comme si elle avait la fièvre... Soudain, j'appuyai fortement sur son clitoris et accélérai mon va-et-vient... En quelques secondes, elle se mit à hurler, pressant son postérieur contre mes hanches, ses doigts agrippant sauvagement le tapis...

Je regardai jouir ma sculpturale Poppy Danforth, magnifique créature en proie à un plaisir vertigineux...

— Je suis à toi ! cria-t-elle.

Alors, à mon tour, je cédai aux griffes de la volupté et, perdant tout contrôle, la vue brouillée, je lui donnai de grands coups de reins déchaînés avant d'exploser en elle en poussant un grognement féroce, traversé par l'impression que tout mon être se fissurait et que ma jouissance ne prendrait jamais fin...

Quand je revins peu à peu à moi, je pus admirer la trace de mon sperme, telle de la dentelle, sur son adorable orifice et j'éprouvai une vive satisfaction à l'idée de m'être défait sur elle d'une partie de moi-même.

Poppy roula alors lascivement sur le dos.

— Nettoie-moi ! ordonna-t-elle comme la petite reine qu'elle était.

Je me hâtai de lui obéir en recourant à un petit linge humide, puis me mis à lui masser les hanches, les cuisses, le ventre, les bras tout en lui murmurant les mots les plus tendres qui me venaient à l'esprit ainsi que des citations latines et grecques, et en la couvrant de baisers.

Yeux fermés, elle arborait un sourire aussi doux et radieux que celui de la Madone, et j'étais à présent certain que jamais Sterling ne lui avait procuré un tel plaisir, ni accordé de telles prévenances après l'amour. Cependant, je me gardai de m'en vanter.

Après quoi nous nous rhabillâmes, et elle m'aida à travailler sur ma levée de fonds, avant de

rejoindre le groupe de femmes pour la séance prévue chez Millie.

L'odeur de balsamine flottait encore fortement dans l'air, et je me rendis compte avec effroi que jamais je ne pourrais me rassasier de cette femme ; une faim sourde et impérieuse couvait en permanence dans mon bas-ventre.

Mais le plus dangereux, c'était qu'elle s'était déjà propagée à mon cœur.

# Chapitre 16

Ce jour-là, un changement se produisit en moi. C'était un sentiment comparable à celui qui m'étreignait quand j'allais camper avec mon père et Ryan et que, après des heures de marche, nous trouvions enfin un endroit où monter nos tentes : j'éprouvais alors une telle impression de légèreté qu'il me semblait être en lévitation.

C'était cette même sensation de délivrance que j'avais connue quand, au cours de nos ébats déchaînés de l'après-midi, Poppy m'avait murmuré : « Est-ce à cause de Lizzy que tu as peur de te laisser aller avec moi ? »

Je m'apercevais, à présent, alors que le rosaire de ma sœur était niché dans ma paume, que celle-ci avait motivé un grand nombre de mes décisions. Toutes en réalité. Sa mort était un poids que je portais constamment, un tort qu'il me fallait réparer. Et si, après toutes ces années, je la troquais contre autre chose ? Si je pouvais remplacer la vengeance par l'amour, par exemple ? C'était le devoir des chrétiens, après tout, de faire passer l'amour avant le reste.

L'amour. Ce mot était une véritable bombe. Une bombe à retardement qui vivait dans mon cœur.

Mû par une impulsion, j'envoyai un texto à Poppy.

Tu dors ?

Une respiration plus tard :

Pas encore

Ma réponse fut immédiate :

Est-ce que je peux passer ? J'ai un cadeau pour toi.

Je m'apprêtais à répondre non, mais si tu as un cadeau... viens ! J

Je me mis en route et traversai le parc. Personne ne pouvait me voir : d'abord il était tard, et ensuite le parc formait une sorte de vallon qui me mettait à l'abri des regards. Pourtant, je hâtai le pas, en proie à la nervosité. Arrivé chez Poppy, je frappai doucement à la porte. Quand elle vint m'ouvrir, un merveilleux sourire éclaira son visage.

— Waouh, te voilà ! En chair et en os.

— Doutais-tu que je le sois ?

Elle secoua la tête et s'effaça pour me laisser passer avant de refermer soigneusement la porte derrière elle.

— En général, je ne sors qu'avec des gens accessibles. Et je m'étais presque persuadée que tu ne vivais qu'entre les murs de ton église.

— Sortir ? repris-je d'une voix étranglée. (Je me raclai la gorge.) Tu veux dire que nous sortons ensemble ?

— Tu appelles peut-être cela autrement, mais moi, c'est ce que je dis quand on me prend comme tu l'as fait, père Bell.

Une peur soudaine s'immisça en moi et je m'approchai d'elle, afin de plonger mes yeux dans les siens.

— Es-tu vexée ?

— Pas du tout, répondit-elle avec un sourire rayonnant.

Puis elle déposa un baiser sur ma joue et se dirigea vers la cuisine.

— Tu veux un verre ? Attends, laisse-moi deviner ce qui te ferait plaisir... Un martini grenadine ?

— Non, je préfère du whisky ou du scotch.

Elle me désigna le salon où j'entrai, tout en inspectant sa maison. De nombreux cartons et pots de peinture encombraient l'espace et, en dépit de son mobilier de bon goût, tout comme ses tableaux contre les murs, il était clair que Poppy n'était pas une fée du logis.

Je passai la main sur la tranche des livres empilés contre le mur et attendant d'être rangés, à la fois ravi et envieux de tout ce qu'elle avait lu. Il y avait ceux auxquels on pouvait s'attendre – Jane Austen, les sœurs Brontë et Edith Wharton –, mais également des auteurs plus surprenants, comme Joseph Campbell, David Hume ou encore Michel Foucault. J'étais en train de feuilleter *Ainsi parlait Zarathoustra* (ce qui me rappela mes cours de philo), quand Poppy revint avec deux verres.

Nos doigts se touchèrent lorsque je pris le mien. Immédiatement je le posai, avant de m'emparer du sien pour lui réserver le même sort, le tout afin de pouvoir embrasser ma dulcinée. Je voulais glisser mes mains dans sa nuque, puis prendre son visage en coupe et explorer sa bouche. Ensuite, je l'entraînerais sur le canapé et la déshabillerais...

Seulement voilà, j'étais venu chez elle dans un autre dessein (même s'il n'était pas exclu que nous fassions aussi l'amour), aussi me contentai-je d'un baiser et repris-je bien vite mon verre. Elle parut un peu étourdie, et un petit sourire rêveur flottait au coin de ses lèvres quand elle saisit elle aussi son verre pour avaler une gorgée de martini. Puis elle déclara qu'elle allait nous préparer un en-cas.

Je continuai à scruter mon environnement, me sentant détendu et en paix chez elle, convaincu d'être exactement là où je devais être. Nous étions peut-être à l'orée de quelque chose de nouveau, elle et moi, car ce que je m'apprêtais à faire marquerait officiellement un tournant dans notre relation. C'était l'occasion de lui montrer ce qu'elle signifiait pour moi, l'importance que notre liaison revêtait à mes yeux, et de lui prouver qu'elle avait bouleversé ma vie, même si tout cela demeurerait étrange.

Sa maison n'était pas très grande, mais le sol avait été rénové récemment avec de larges planches de bois bien polies, et la cheminée originale avait été restaurée. Elle avait placé un grand bureau en bois tout près, seul signe indiquant qu'elle avait vraiment l'intention de s'installer. Dessus étaient disposés un iMac et une imprimante, ainsi qu'un scanner et des piles de dossiers, sans compter un pot en bois rempli de stylos hors de prix.

Près du bureau, dans un carton ouvert, s'entassaient ses différents diplômes encadrés... J'aperçus celui de Dartmouth, mais en distinguai aussi un autre délivré par l'Université du Kansas, ce qui était plus inattendu ! C'était une licence de danse qui remontait au printemps dernier.

Je m'en saisis au moment où Poppy revenait avec un plateau couvert de fromages et de poires en tranches.

— Tu as obtenu un nouveau diplôme, dernièrement ? la questionnai-je.

Elle rougit, puis s'affaira à disposer le plateau sur la table.

— J'avais beaucoup de temps libre et comme le club me rapportait pas mal d'argent, je me suis dit que j'allais l'investir dans un projet qui me tenait à cœur depuis fort longtemps, mais que mes parents m'avaient toujours empêchée de réaliser : décrocher un diplôme de danse.

Je revins vers elle.

— Est-ce que tu danseras pour moi ?

— Maintenant, si tu veux, dit-elle en me repoussant sur le canapé.

Puis elle se jucha sur moi et se mit à chalouper avec grâce ; mon membre se dressa immédiatement, intéressé. Mais je me rappelai aussitôt le but de ma visite.

L'enlaçant d'un bras par la taille pour la forcer à se tenir tranquille, je plongeai mon autre main dans ma poche et en sortis un petit paquet enveloppé dans du tissu de soie.

Elle inclina la tête de côté quand je le lui tendis.

— Est-ce un cadeau ? demanda-t-elle, d'un ton à la fois timide et ravi.

— C'est... Enfin, ce n'est pas nouveau, finis-je par dire.

Elle déplia le tissu de soie, puis regarda fixement les pierres de jade au creux de sa main. Lentement, elle prit le rosaire, la croix en argent brillant dans la lumière tamisée.

— C'est très beau, murmura-t-elle.

— Ma grand-mère affirme que tout le monde devrait avoir un rosaire, dis-je alors. Celui-ci appartenait à Lizzy.

Je la sentis immédiatement se crispier.

— Tyler, je ne peux l'accepter ! s'exclama-t-elle.

Et elle voulut me le rendre. Mais je lui saisis la main et repliai ses doigts sur le rosaire.

— Après la mort de Lizzy, personne ne voulait prendre ses objets personnels car ils rappelaient à tous le calvaire qu'elle avait subi à cause de l'Église. Sa Bible, ses images pieuses, ses bougies... Mon père a tout jeté.

Et malgré moi je tressaillis, me rappelant la rage de ce dernier quand il s'était aperçu que j'avais repêché le rosaire dans la poubelle.

— Mais moi, j'ai sauvé ce rosaire de justesse, car je tenais à me souvenir de tous les aspects de sa vie, poursuivis-je.

— Et ce n'est plus le cas ?

— Si, bien sûr, mais après la conversation que nous avons eue l'autre jour, je me suis rendu compte que j'avais aussi besoin de la laisser partir un peu. Et quand je pense à elle... Bref, je suis certain qu'elle t'aurait beaucoup aimée.

Je croisai son regard.

— Elle t'aurait aimée avec la même force que moi.

Poppy entrouvrit la bouche, les yeux à la fois écarquillés et effrayés, mais avant qu'elle n'ait le temps de répondre, je lui pris la main et j'ajoutai :

— Je vais te montrer comment on s'en sert.

Je l'avoue, par lâcheté, j'avais bien vite changé de sujet, car je craignais qu'elle ne partage pas mes sentiments, tout comme je redoutais qu'elle me déclare sa flamme ! J'étais effrayé par le lien palpable qui nous unissait, par le ruban qui se tissait peu à peu autour de nos cœurs.

Les yeux rivés aux siens, je portai la main à son front, puis à son cœur, et touchai chacune de ses épaules.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, dis-je. Et maintenant, nous allons réciter le Credo...

Nous priâmes ensemble, Poppy sur mes genoux, l'écho de sa voix résonnant après la mienne, nos doigts glissant en même temps sur le rosaire. Alors que nous prononcions la dernière phrase, je me rendis compte à quel point j'étais dur, tout comme les seins de Poppy. Ses grands yeux noisette, ses longs cheveux ondulés et l'intelligence qui émanait de ses traits me troublaient...

*C'est de l'amour, pensai-je, inondé par un merveilleux vertige. C'est l'effet que produit une croix que l'on pose enfin. Une nouvelle vie que l'on choisit... C'est l'effet Poppy Danforth.*

Et en prononçant les derniers mots de la prière, j'en oubliai presque à qui je m'adressais.

*Je te salue, Ô Reine, Mère de miséricorde, toi qui es pour nous vie, douceur, espérance.*

Plus tard, cette nuit-là, alors que je me mouvais en elle, ces paroles tournaient dans mon esprit, des paroles à présent rattachées à Poppy de manière indélébile, à son esprit brillant et à son corps somptueux.

Reine. Miséricorde. Douceur. Espérance.

# Chapitre 17

— Jordan...

Insensible à mon appel, il resta agenouillé devant moi et continua à prier, sans même lever la tête. Je le connaissais assez bien pour comprendre qu'il s'agissait pour lui d'une manière polie de m'envoyer me faire voir jusqu'à ce qu'il ait terminé.

Je demeurai assis sur le banc derrière lui.

Jordan était le seul prêtre que je connaissais personnellement à réciter encore *La Liturgie des heures*, une pratique aussi monastique qu'obsolète, ce qui était probablement la raison pour laquelle j'avais fait appel à lui. Comme moi, il était attaché aux choses du passé, mais sa fascination allait au-delà des simples livres et d'une rencontre spirituelle occasionnelle. Il vivait comme un moine médiéval et menait une existence presque entièrement dédiée à la prière et aux rituels. Sa nature mystique et mystérieuse avait incité de nombreux fidèles à fréquenter sa paroisse, et durant ces trois dernières années, c'était sa présence qui avait redynamisé une église qui aurait bien failli fermer, sinon.

Jordan termina ses prières, fit le signe de la croix, puis se leva avec une lenteur délibérée avant de se tourner vers moi.

— Père Bell, commença-t-il avec solennité.

Je me retins de lever les yeux au ciel, sachant qu'il aimait cultiver la distance dans ses relations. Il ne s'en était pas même départi lors de ce séminaire où il avait incidemment trop bu à un barbecue, et où j'avais dû m'occuper de lui toute la nuit, car il avait été affreusement malade. Mais ce qui pouvait apparaître comme du dédain ou de la froideur cachait en réalité une vie intérieure vibrante ; il était en permanence plongé dans une atmosphère de sainteté et d'inspiration, si palpable pour lui qu'il ne comprenait pas que les autres ne la ressentent pas avec la même intensité.

— Père Brady, dis-je à mon tour.

— J'imagine que tu es ici pour te confesser ?

— Oui.

Une longue pause s'ensuivit, durant laquelle il me scruta, son visage passant de la confusion à la tristesse, avant d'afficher une expression indéfinissable.

— Pas aujourd'hui, finit-il par dire.

Puis il pivota sur ses talons et se dirigea vers son bureau.

— Pourquoi ? demandai-je, confus, en le rattrapant. N'y a-t-il pas de confession aujourd'hui ? Es-tu occupé ?

— Non, pas spécialement.

Je fronçai les sourcils. La loi ecclésiastique autorisait-elle à refuser la confession à quelqu'un ? J'étais certain que non.

— Eh, attends ! m'exclamai-je.

Mais il continua à marcher et fit comme si je ne l'avais pas appelé, comme si je n'étais pas en train de courir derrière lui.

Je le suivis pourtant jusqu'à son bureau, et ce fut alors que je compris que Brady Jordan n'était pas seulement sur sa réserve habituelle, mais qu'il était totalement bouleversé, alors que tel n'était pas le

cas avant mon arrivée.

— Mais enfin, commençai-je en refermant la porte derrière moi, que se passe-t-il ?

Il s'assit derrière son bureau, et la lumière de ce début d'après-midi saupoudra d'or ses cheveux blonds. Jordan était un bel homme, doté d'une chevelure et d'un teint dignes des mannequins qui posent pour les publicités de Calvin Klein. Il était également musclé – nous nous étions liés d'amitié lors de notre premier semestre de cours de théologie, quand nous nous retrouvions au club de gym pour faire des haltères. Nous avons finalement partagé un appartement les deux années suivantes et j'étais convaincu que j'étais son ami le plus proche.

Ce qui expliquait mon refus d'être ainsi rejeté !

— Reviens une autre fois, père Bell. Pas aujourd'hui, me dit-il, les yeux rivés à présent à son portable.

— Selon la loi canonique, tu dois écouter ma confession.

— La loi canonique ne fait pas tout.

Ces paroles ne lui ressemblaient guère : il n'était pas homme à enfreindre le règlement.

Je m'assis sur la chaise en face de lui et croisai les bras.

— Je ne partirai pas d'ici tant que tu ne m'auras pas expliqué pourquoi tu ne veux pas entendre ma confession.

— Tu peux rester si tu veux, cela m'est égal, répondit-il avec calme.

— Jordan...

Il pinça les lèvres, comme s'il débattait avec lui-même, puis finit par braquer sur moi son regard inquiet et pénétrant.

— Comment s'appelle-t-elle, Tyler ?

Une bouffée de peur et d'adrénaline traversa tout mon être. Quelqu'un nous avait-il donc vus ? Ou bien avait-on deviné ce qui se passait entre nous et en avait-on informé Jordan ?

— Jordan, je...

— Inutile de me mentir, trancha-t-il avec une détermination qui me désarçonna, plus encore que sa colère.

— Est-ce que tu vas accepter d'entendre ma confession ?

— Non.

— Mais pourquoi, nom d'un chien ?

Jordan posa les mains sur son bureau et se pencha vers moi.

— Parce que tu n'es pas prêt à arrêter, décréta-t-il. Ni à renoncer à elle. Et tant que ce ne sera pas le cas, je n'ai aucune raison de te donner l'absolution.

Je m'adossai à ma chaise. Il avait raison, je n'étais pas prêt à renoncer à Poppy. Je n'en avais pas envie. Mais, dans ce cas, pourquoi me trouvais-je ici ? Avais-je cru que Jordan prononcerait une prière spéciale qui aurait résolu tous mes problèmes ? Que le fait d'avouer changerait ce que j'avais dans le cœur ? Et à propos...

— Comme le sais-tu ? demandai-je brusquement, le cœur battant à tout rompre à l'idée que l'on nous ait dénoncés, Poppy et moi.

— C'est Dieu qui me l'a dit, quand tu es entré, répondit Jordan en toute simplicité, comme s'il s'agissait d'une conversation parfaitement anodine. Tout comme Il m'a fait comprendre que tu n'en as pas encore fini avec cette histoire. Tu n'es donc pas prêt pour la confession.

— Ah bon ? C'est Dieu qui te l'a dit ?

— Parfaitement !

Cela peut paraître tout à fait insensé, mais je le crus. En outre, si Jordan m'avait déclaré qu'il savait

exactement combien d'anges pouvaient se poser sur la cime d'un sapin, je l'aurais cru. C'était le genre de personne qui avait un pied dans ce monde et un autre dans un univers ultrasensible : il percevait des phénomènes qui ne s'offraient pas aux autres, j'en avais fait l'expérience au cours de notre colocation.

Et ç'avait été bien plus drôle quand ce n'était pas moi, l'objet de ce discernement particulier !

— Tu as brisé tes vœux, reprit-il, avec douceur, cette fois.

— Ça aussi, c'est Dieu qui t'en a personnellement informé ? répliquai-je, sans prendre le soin de masquer mon amertume.

— Non, mais je le vois. Il y a en toi autant de joie que de culpabilité.

Je dois reconnaître qu'il venait de bien résumer la situation.

J'enfouis alors la tête dans mes mains, non parce que j'étais submergé par l'émotion, mais parce que j'étais soudain envahi par la honte de ma faiblesse, face à un homme qui ne céderait jamais à la moindre tentation.

— Est-ce que tu me détestes ? marmonnai-je d'une voix étouffée.

— Tu sais bien que non. Et que Dieu non plus, d'ailleurs. Comme tu te doutes que je n'en dirai rien à l'évêque.

— C'est vrai ?

— Je ne crois pas que c'est ce que Dieu souhaite.

Je relevai lentement la tête.

— Qu'est-ce que je dois faire, Jordan ? demandai-je alors.

Il me lança un regard empreint de pitié.

— Reviens quand tu seras prêt à te confesser, dit-il. Et, d'ici là, sois extrêmement prudent.

Je repensai à ces ultimes paroles le soir même chez mes parents, alors que j'essuyais la vaisselle, puis en rentrant chez moi, dans le noir. Puis pendant que je traversais le parc afin de me rendre chez Poppy pour lui faire l'amour.

J'étais animé par tout sauf par la prudence !

# Chapitre 18

Prudence.

Ce mot résonnait encore à mes oreilles une semaine plus tard, alors que je regardais fixement le plafond, chez Poppy, et que cette dernière dormait paisiblement, lovée contre moi. Nous venions de faire l'amour et j'étais toujours éveillé, admirant les douces lignes de son visage détendu et satisfait. Mais au bout d'un certain temps, ce sentiment s'estompa, et les doutes et l'anxiété m'envahirent.

Ces derniers temps, j'avais eu l'impression de vivre dans un rêve, un conte de fées, mes jours étant structurés par les bienfaits que j'accomplissais en tant que prêtre, et mes nuits remplies par des cris de volupté, des soupirs, et la peau de Poppy contre la mienne.

La nuit, tout était permis. Nous pouvions boire et regarder Netflix, faire l'amour, puis nous doucher ensemble (et refaire l'amour). Nous pouvions nous assoupir, nous endormir. Nous pouvions feindre d'être un couple normal, nous demander quand nous rencontrerions nos parents respectifs, nous interroger sur l'endroit où nous passerions Thanksgiving.

Et même si nous étions aussi douloureusement conscients de notre mascarade, elle nous servait de refuge contre l'implacable vérité qui voulait que ce paradis se termine un jour ou l'autre.

Et si ce paradis terrestre ne finissait jamais ? pensais-je malgré tout, de temps à autre. Si j'appelais l'évêque pour lui annoncer que j'allais renoncer à mes vœux, que je souhaitais de nouveau être un homme normal. Redevenir laïque... Cela signifierait que, d'ici quelques mois, je pourrais faire autre chose que m'agenouiller devant Poppy et lui procurer un orgasme, je serais aussi en mesure de la demander en mariage.

Je fermai les yeux, me coupant du monde pour laisser mon esprit vagabonder vers un territoire où je ne m'étais pas aventuré avant : l'avenir... Un avenir englobant Poppy et moi dans une maison où s'ébattraient des petits Bell... Je me sentais prêt à la suivre n'importe où : New York, Londres, Tokyo, si tel était son bon vouloir, ou bien rester tout simplement à Kansas City, si c'était ce qu'elle préférait. Comme Ruth avec Naomi, j'étais disposé à me plier à ses volontés. Quel que soit l'endroit que nous choisirions, nous saurions en faire notre foyer. Un foyer où nous passerions des heures à nous aimer et où, un jour, je verrais son ventre s'arrondir, car elle porterait mon enfant...

Seulement, quel métier exercer alors ? J'avais certes deux diplômes, mais ils étaient parfaitement inutiles dans le monde d'aujourd'hui, à part dans les temples de Dieu et dans ceux du savoir. Je songeai toutefois que je pourrais enseigner la théologie ou les langues. J'avais toujours rêvé de devenir universitaire, de traîner dans des bibliothèques poussiéreuses, en quête de connaissances oubliées, à l'instar d'un archéologue qui ressuscite des vies effacées. Cette perspective m'enthousiasmait particulièrement... Un vent frais balaya mes pensées, et un monde des possibles s'ouvrit à moi, j'avais l'impression que je pourrais concilier mes connaissances classiques et théologiques, et peut-être même préparer un doctorat...

Mais quand j'ouvris les yeux, je mesurai aussi tout ce à quoi je devrais renoncer. Il faudrait en effet que je quitte cette ville – Millie, mon groupe de jeunes, mes cours bibliques et tous ces paroissiens que j'avais patiemment courtisés pour qu'ils reviennent vers Dieu. Il n'y aurait plus de petits déjeuners pour les plus démunis, je ne transformerais plus le pain en chair, le vin en sang, je n'aurais plus l'impression d'avoir une main sur ce monde et une sur le prochain. Je ferais mes adieux au père

Bell, l'homme que j'étais devenu, je devrais me défaire de sa dépouille et de ses vêtements en loque, et me réinventer.

J'avais consacré des années de ma vie à « amasser des trésors dans le ciel », comme le recommandait saint Matthieu, j'avais déployé autant d'efforts qu'un coureur de marathon, et je songeais à tout laisser tomber... Pour quoi ? Je m'efforçai de chasser les versets que je connaissais par cœur sur la chair qui engendrait la corruption, sur les passions charnelles qui menaient une guerre sans relâche à l'âme.

*Fais mourir ce qui en toi appartient à la terre.*

Je devais donc mettre à mort mon amour pour Poppy ?

À cette idée, je sentis ma gorge se serrer et ma bouche s'assécher et j'eus l'impression que mon anxiété devenait tangible, comme si quelqu'un m'avait mis le couteau sous la gorge et me demandait de choisir, maintenant ! Mais comment opérer un choix entre l'Église et Poppy, chacun représentant un prix qui me dépassait ?

Si je restais à mon poste, je perdais la femme qui dormait la tête sur mon épaule, cette femme délicieuse avec qui j'avais discuté des discriminations raciales et sexuelles dans *The Walking Dead*, qui connaissait par cœur des citations littéraires, qui buvait comme si elle cherchait à se noyer, et qui était la première à me faire bander avec une telle force.

Comment aurais-je pu quitter Poppy ? Je cédai à un accès de panique et, tournant la tête vers elle, je me mis à lui caresser les seins, les hanches... Elle s'agita légèrement, puis se pelotonna un peu plus contre moi, sans se réveiller.

Non, je ne pouvais pas la perdre.

Mais je ne pouvais pas non plus la garder !

La peur qui m'avait saisi n'aurait pas dû éveiller mon désir, et pourtant mon membre s'était raidi. J'éprouvais le désir urgent de plonger en Poppy, comme si un orgasme de plus aurait pu conjurer l'avenir voué à l'échec.

Je glissai une main entre nos corps, trouvai bientôt ses lèvres si douces entre ses cuisses, et commençai à les titiller. Elle bougea légèrement et poussa un petit soupir heureux et endormi, avant d'ouvrir grand les jambes pour me concéder un meilleur accès à son intimité. Elle avait toujours les paupières closes.

Je penchai la tête pour prendre un de ses seins, en sucer gentiment la pointe jusqu'à ce qu'elle se dresse de façon adorable. Alors, n'y tenant plus, je m'étendis sur elle, mon sexe cherchant le sien. Quand je m'introduisis doucement en elle, elle me happa tout de suite et me lança un regard langoureux. J'aurais pu rester une éternité ainsi, à sentir son excitation monter, tandis que je la tenais par les hanches.

— Mmm, finit-elle par murmurer. J'adore être réveillée de cette façon.

— Moi aussi, dis-je d'une voix rauque.

Sans prévenir, elle m'agrippa par les épaules et m'attira à elle, puis roula de façon à ce que je me retrouve sous elle. Elle se mit alors à me chevaucher avec lenteur, ondulant de façon lascive. Ses cheveux emmêlés tombaient en vagues désordonnées sur ses épaules et sa poitrine blanche ; les ombres et les lumières de la rue lui prêtaient une aura affolante.

Parfois, elle me semblait trop belle pour que mon regard puisse soutenir sa vue.

Couché sur le dos, je croisai les bras derrière la tête, la regardant chercher son plaisir, chalouper de plus en plus vite, yeux fermés, mains posées sur mon estomac. De cet angle, j'apercevais son petit bouton qui palpait de désir, ainsi que mon membre allant et venant en elle... Non, tout cela n'était guère « prudent ».

— Oui, ma petite femme chérie, sers-toi de moi pour jouir. Tu es si belle quand tu me baises. Allez, abandonne-toi, l’encourageai-je.

Elle entrouvrit alors la bouche et je contemplai, fasciné, les crispations progressives de son corps... Soudain, elle hurla mon prénom, aux prises avec une violente volupté... Puis elle s’écroula sur moi.

Je la tins un moment contre moi, puis la fis à mon tour basculer sous moi, en prenant soin qu’elle se retrouve visage contre l’oreiller et m’offre son dos. Alors j’enfouis mon visage dans sa nuque, tout en faisant glisser ma main au bas de ses reins pour trouver enfin le petit anneau bien resserré que je recherchais. Elle s’aplatit contre le matelas, comme si elle cherchait à esquiver ma caresse. Mais non, elle n’allait pas s’en sortir aussi facilement ! J’avais en tête des choses qui allaient bien au-delà d’un simple doigt.

— Tu te refuses à moi ? demandai-je dans un chuchotement.

Elle secoua la tête.

— Alors donne-moi ce que j’attends, pour que je n’aie pas à te le prendre.

Elle laissa échapper un petit soupir qui me rendit presque dingue, puis elle cessa de lutter.

— Il y a du lubrifiant dans le tiroir de ma table de nuit, marmonna-t-elle.

M’appuyant sur un coude, j’ouvris ledit tiroir et me saisis d’un flacon tout neuf.

— On dirait que tu avais préparé le terrain, ma brebis ?

— C’était soit cela, soit recourir à mes huiles sacrées, dit-elle, mi-haletante, mi-facétieuse.

Je me redressai alors sur les genoux et me mis à enduire l’orifice que je convoitais tant, tout en caressant de l’autre main son sexe tout chaud, la pénétrant avec mes doigts des deux côtés en même temps, jusqu’à ce qu’elle soit complètement trempée. Alors je la saisis par les cuisses et plongeai entre ses fesses...

J’aurais sans doute dû lui donner un peu de temps pour s’ajuster à mon membre, mais j’étais toujours hanté par les doutes et la peur qui m’avaient précédemment submergé, et la seule façon de les exorciser, c’était d’aller et venir avec ardeur dans ses profondeurs brûlantes et les sentir se refermer sur moi tel un délicieux étoupeur...

— Tyler, dit-elle d’un ton saccadé.

— Oui, ma brebis, dis-je en l’incitant à se mettre à genoux.

— Je sens que je vais encore jouir.

— Parfait.

Je n’étais pas loin de l’orgasme, moi non plus, complètement émoustillé par la vue de sa chair frissonnante, de ses doigts qui jouaient avec son clitoris.

— Oui, ma chérie, c’est bien. Montre-moi comme tu aimes ça.

Elle tourna la tête pour croiser mon regard.

— Baise-moi comme si tu voulais que je sois tienne, me dit-elle alors.

Cet ordre me fouetta le sang, les sens, le cœur... Nous nous connaissions depuis six semaines à peine, et j’aurais voulu passer le reste de ma vie avec elle.

Quel fou j’étais !

Je redoublai d’ardeur, tandis qu’elle continuait à me supplier de la faire mienne. Mais ne comprenait-elle pas que c’était déjà le cas ? Ne nous appartenions pas l’un l’autre ? Quand je vis les convulsions de son sexe dans la jouissance et qu’à mon tour je jaillis en elle, je me rendis compte que rien ne pourrait plus défaire le lien qui nous unissait et qui s’était tissé de manière inextricable entre nous depuis un mois et demi.

Une fois que nous nous fûmes remis de nos transes, le réconfort qu’elles m’avaient apporté

s'évapora en un instant, et j'éprouvai le besoin d'enfiler un vêtement chaud. Quand je revins vers elle, Poppy me regarda d'un air songeur.

— Tyler ?

— Oui ?

— Je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir tenir.

Je me figeai.

— Que veux-tu dire ? demandai-je en prenant un Kleenex pour l'essuyer.

— Tu sais bien de quoi je parle ! Je veux être avec toi, je veux pouvoir proclamer que tu es à moi. Je suis amoureuse de toi, Tyler, et le fait que nous n'ayons pas d'avenir me tue littéralement.

Je jetai le mouchoir en papier près du lit et poussai un soupir.

— Je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve, finis-je par dire. Je sais que je t'aime... Mais j'aime aussi mon métier. Il représente bien davantage que la charité et la prière. C'est un mode de vie. Je dois consacrer chaque instant de mon existence à Dieu, et je ne sais pas si je peux continuer à vivre sans cela.

Bien sûr, aucun de nous ne releva que Dieu était loin de mes pensées, quelques minutes auparavant, et que je m'étais uniquement dédié à son plaisir et au mien.

— Tu crois peut-être que je l'ignore ? dit-elle en s'asseyant.

Elle ne prit pas même la peine de se couvrir du drap, de sorte que je dus détourner les yeux de ses seins somptueux.

— Je n'arrête pas d'y penser ! poursuivit-elle. Je ne peux pas te forcer à abandonner cette vie, je vois bien que tu l'aimes. Et c'est d'ailleurs ce qui me plaît tant chez toi. Tu es à la fois passionné, généreux et empreint de spiritualité. Ta vie est entièrement dédiée à Dieu... (À cet instant, des larmes roulèrent sur sa joue.) Je crains que ce ne soit à moi que tu renonces.

— Non ! murmurai-je alors. Arrête de te faire du mal !

Mais ce n'étaient bien sûr pas les paroles qu'elle attendait de moi. Le problème, c'était que je ne savais vraiment pas ce à quoi j'allais renoncer, car je ne pouvais garder à la fois Poppy et Dieu, mais renoncer à l'un ou l'autre m'accablerait aussi.

Elle perçut nettement mon hésitation, mon impossibilité à la rassurer. Alors elle s'allongea sur le côté en me tournant le dos.

— Je te désire tant que j'ai l'impression que mon sang bout dans mes veines quand je pense à toi, mais je ne veux pas être celle qui détruira ta vie, dit-elle d'une voix qui se réverbérait curieusement en moi. Je refuse d'être celle qui te donnera des regrets. Je ne pourrais supporter l'idée qu'une part de toi me déteste de t'avoir ramené à la vie laïque.

— Jamais je ne te détesterai, Poppy, lui promis-je.

— Vraiment ? Même si je te contrains à choisir entre ton Dieu et moi ?

— Ne réduis pas notre relation à cela, Poppy. S'il te plaît...

Elle reprit son souffle, comme si elle s'apprêtait à m'assener une répartie bien sentie, puis parut se raviser, et déclara à la place d'un ton morne :

— Tu devrais rentrer chez toi, Tyler. Il va bientôt faire jour.

Elle avait parlé d'une voix dure qui m'affecta profondément. J'eus envie de la reconforter, de la prendre dans mes bras, et de la prendre tout court. Pourquoi avons-nous abordé tous ces affreux sujets, alors que nous vivions justement un de ces moments de rêve où nous feignons d'avoir une relation des plus normales ?

— Poppy...

— Nous nous reverrons tout à l'heure, Tyler.

Cette fois, elle me congédiait, c'était clair.

Quelques minutes plus tard, les mains dans les poches, je traversais le parc embrumé, épaules ployant sous le froid de la mi-septembre, essayant de prier, mais incapable de marmonner autre chose que des fragments inintelligibles.

*Elle veut partager sa vie avec moi*, dis-je en silence à Dieu.

Elle voulait se marier et avoir des enfants, désirait une vie où l'amour pourrait coexister avec le travail, la famille et les amis, une existence où elle n'aurait pas à se cacher. Qui pouvait l'en blâmer ?

*Et qu'est-ce que je suis censé faire ?*

Mais Dieu ne me répondit pas. Sans doute parce que j'avais brisé mes vœux sacrés destinés à Le servir et, partant, profané Son église en commettant une litanie de péchés que, de surcroît, je regrettais à peine. J'avais érigé Poppy Danforth au rang d'idole, et je devais désormais en assumer les conséquences : je me retrouvais isolé de Dieu.

Il était urgent que je me repente !

Mais ne plus voir Poppy... ? Cette simple éventualité me déchirait les entrailles.

J'entrai au presbytère par la porte de derrière et n'allumai pas la lumière, me contentant de la lueur bleutée de l'aube qui baignait la cuisine. Je pouvais encore dormir deux heures avant de devoir me lever pour la messe du matin, calculai-je, et j'espérais que, à mon réveil, je verrais la situation sous un nouvel angle, même si je savais bien, au fond de moi, que ce ne serait pas le cas. Et cette pensée était des plus déprimantes...

— Vous venez juste de rentrer ?

Je crus avoir une crise cardiaque !

Millie était assise dans la pénombre, et le pull qu'elle portait se confondait avec le tissu du fauteuil.

— Millie, dis-je en m'efforçant de me ressaisir, que faites-vous ici ?

— J'effectue une marche tous les matins, me répondit-elle. De très bonne heure. Mais j'imagine que vous l'ignorez, étant donné que vous vous réveillez toujours au dernier moment.

— Vous avez raison, je ne m'en étais pas aperçu.

Voulait-elle m'inviter à aller marcher avec elle ?

Elle poussa soudain un soupir.

— Père Bell, je suis au courant.

— Pardon ?

— Je suis au courant pour vous et Poppy. Je vous ai vu revenir de chez elle par le parc, au cours de mes promenades matinales.

*Oh non !*

Le monde me tombait sur la tête...

— Millie...

Elle leva la main pour me réduire au silence.

— Ne dites rien, m'ordonna-t-elle.

Je m'écroulai lourdement sur une chaise, étreint par le désespoir et la panique. Quelqu'un connaissait notre secret. Comme j'avais été naïf de croire que je pourrais décider moi-même de mon destin.

Je me mis à la regarder avec des yeux sans doute épouvantés, et parvins à bredouiller :

— Millie, je vous en prie... Ne le dites à personne.

Puis je tombai à genoux devant elle.

— S'il vous plaît, ne prévenez pas l'évêque, poursuivis-je. Je vous en conjure. Je ne sais même pas comment je peux encore me regarder dans un miroir...

Et puis je me tus, prenant conscience du fait que j'implorais une femme respectable de renoncer à son honneur pour le salut d'un pécheur qui ne manifestait pas le moindre repentir.

— Je suis désolé, repris-je. Vous devez me prendre pour un homme affreux... J'ai tellement honte. Je ne sais pas quoi dire.

Elle se leva.

— Vous pouvez au moins me promettre que, à l'avenir, vous serez plus prudent.

— Pardon ? dis-je en levant les yeux vers elle.

— Père, c'est vous que je suis venue avertir – et non l'évêque –, et ce pour une raison toute simple : cette ville a besoin de vous et certainement pas d'un autre scandale lié à un prêtre.

Elle secoua la tête, un vague sourire aux lèvres.

— Surtout quand il s'agit d'une histoire aussi inoffensive que de tomber amoureux d'une femme adulte qui serait parfaite pour vous... si vous n'étiez pas prêtre.

— Millie, repris-je d'une voix brisée. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Désolée, mais je n'ai pas de réponse à cette question, répondit-elle en se dirigeant vers la porte. En revanche, ce que je vous conseille, c'est de prendre une décision le plus vite possible. Ce genre d'affaire a tôt fait d'être ébruitée, père, quelles que soient les précautions que vous preniez. Et puis, une femme comme elle ne demeurera pas toute sa vie la maîtresse cachée d'un prêtre. Elle vaut bien mieux que ça.

— C'est vrai, approuvai-je.

Je sentis un lourd fardeau s'abattre sur mes épaules.

Au fond, je ne valais pas mieux que Sterling : je traitais Poppy comme lui, sans même lui rendre le service de le lui avouer ou lui offrir quoi que ce soit en retour.

— Au revoir, me dit Millie.

Je levai la main pour la saluer, bien trop malheureux et agité pour me mettre au lit, à présent.

Deux semaines plus tôt, j'avais offert le rosaire de Lizzy à Poppy, et j'avais désormais le sentiment qu'il venait de se briser et que ses perles s'étaient éparpillées trop vite sur le sol pour que je puisse toutes les ramasser.

Millie savait. Jordan aussi. Et il se pouvait que Poppy ne veuille plus jamais me revoir...

Je courus très longtemps, ce matin-là, puis me rendis à l'église bien plus tôt que d'ordinaire pour préparer la messe et m'occuper, afin d'oublier ma rencontre avec Millie, la froideur de Poppy face à mon indécision, et le fait que deux personnes étaient au courant de notre liaison. C'est-à-dire deux personnes de trop !

*Maîtresse secrète.*

*Sois prudent.*

*Je suis amoureuse de toi, Tyler.*

En réalité, j'étais tellement accaparé par mes pensées que je manquai de renverser tout le vin, puis récitai deux fois la prière finale sans m'en rendre compte : mon esprit était bien loin de l'invocation sacrée du divin, en proie au maelström de sensations contradictoires liées à ma relation sexuelle avec Poppy.

Je sortis de la sacristie les yeux rivés à mon smartphone : Poppy n'avait pas assisté à la messe et ne m'avait pas non plus envoyé de message, comme je le constatai amèrement. Était-elle en colère contre moi ? J'étais si absorbé par mon monde intérieur que je ne vis d'abord pas la silhouette qui se tenait dans l'aile centrale de l'église, jusqu'à ce qu'un petit bruit attire mon attention...

C'était un homme de grande stature, aux cheveux bruns, qui devait avoir à peu près mon âge. Il portait un costume couleur kaki et une cravate à rayures bleues et grises ; il était vêtu de manière bien

trop élégante pour un vendredi de septembre à Weston. Toutefois, il n'en paraissait pas pour autant ridicule.

— Vous êtes Tyler Bell, j'imagine.

— Exact, répliquai-je en fourrant mon téléphone dans la poche de mon pantalon.

J'avais retiré ma chasuble et tous mes accessoires d'homme d'Église, à l'exception de mon col, et je me sentis soudain presque nu, comme si j'avais besoin d'une armure incarnant l'autorité pour faire face à cet inconnu.

Ce qui était parfaitement stupide ! Il était entré dans mon église et je me devais d'être aimable avec lui. Fort de cette idée, je m'avançai vers lui et lui tendis la main. Un sourire éclaira alors son visage.

— En quoi puis-je vous être utile ? demandai-je. Malheureusement, vous avez manqué la messe, ce matin, mais vous pourrez vous rattraper demain.

— Non, je crois que vous m'avez suffisamment aidé, déclara-t-il alors en passant devant moi pour se mettre à inspecter l'église. Je souhaitais juste vous rencontrer et voir de mes propres yeux qui était le père Tyler Bell.

Je sentis mon estomac se contracter violemment...

Même si je savais que c'était impossible, je ne pus m'empêcher de penser que cet individu aussi était au courant pour Poppy et moi, et qu'il allait tirer sur le fil qui anéantirait ma vie.

À cet instant, il pivota sur ses talons et me fit face.

— J'aime connaître la taille et la tête de mes rivaux.

— Vos rivaux ?

— Je parle de Poppy, bien sûr.

Il ne me fallut pas plus d'une seconde pour me ressaisir et comprendre à qui j'avais affaire, en l'occurrence à Sterling Haverford III. Et guère plus de temps pour évaluer sa silhouette (ce salaud était en très bonne forme !) et ses vêtements (ce crétin pouvait s'en offrir de fort luxueux !), ainsi que son attitude extrêmement assurée, une confiance qui confinait d'ailleurs presque à l'absurde. Il ne doutait pas un instant qu'il repartirait avec *ce* qu'il convoitait (car je présume qu'il ne considérait pas Poppy comme une personne, mais un objet). En un éclair, je saisis avec quelles armes il allait se battre : il allait recourir sans vergogne à l'emprise émotionnelle qu'il détenait sur Poppy, et il n'était pas du tout exclu que je perde cette bataille... Un combat que je n'avais d'ailleurs nullement le droit de mener.

Il n'en fallut pas moins à Sterling pour percevoir qu'il avait la main. Un vague sourire flotta sur ses lèvres, exprimant tout le dédain qu'il vouait à son « rival ».

Qu'à cela ne tienne ! Je n'allais certainement pas lui donner la satisfaction de réagir comme il l'espérait.

— Je crains que vous ne fassiez fausse route, dis-je avec un sourire cordial. Il n'y a aucune rivalité entre nous. Mlle Danforth fréquente l'église, car elle veut se convertir au catholicisme, mais notre amitié ne va pas au-delà.

Je fus presque outré par la facilité avec laquelle ce mensonge franchit mes lèvres. Moi qui me vantais autrefois d'être toujours honnête... Mais il était, hélas, tant d'autres qualités dont je ne pouvais plus me prévaloir ! Toutefois, en l'occurrence, il ne s'agissait pas de moralité, mais de survie.

Sterling haussa un sourcil.

— C'est donc ainsi que vous voulez le prendre ? répliqua-t-il.

Et il enfonça les mains dans ses poches, tout dans sa posture évoquant les conseils d'administration, les yachts et l'arrogance.

*Du calme, Tyler, m'ordonnai-je alors. Tu es le père Bell, ne l'oublie pas.*

Et le père Bell n'était pas jaloux de cet homme, de son apparence qui suintait la richesse, et encore moins du droit qu'il semblait s'arroger sur Poppy. Le père Bell n'allait pas livrer bataille avec un étranger, et certainement pas entamer un bras de fer d'un autre temps au sujet d'une femme adulte, capable d'opérer ses propres choix et de diriger son existence comme elle l'entendait.

Je m'appuyai contre un banc et lui adressai un autre sourire, conscient que mon attitude exprimait la maîtrise de soi et une certaine désinvolture, laquelle était également censée lui rappeler que j'étais aussi grand et bien bâti que lui.

— Je suis désolé, mais je crains de ne pas vous comprendre, finis-je par dire. Comme je vous l'ai dit, il n'y a pas de rivalité entre nous.

— Vous aimeriez qu'il en soit ainsi, n'est-ce pas ? riposta-t-il d'un ton sarcastique.

Il me jaugea alors de pied en cap, et parut soudain changer de stratégie : il s'appuya contre un banc, lui aussi, et croisa les bras.

— Vous a-t-elle parlé de moi ? poursuivit-il tout à trac. Je suis sûr que oui. La confession, c'est bien un truc catholique, non ? M'a-t-elle mentionné, dans ses confessions ?

— Je n'ai pas le droit de...

Il leva alors la main et je vis son alliance briller à son annulaire.

— Vous avez raison, naturellement. Au fond, il se peut tout à fait qu'elle n'ait rien voulu vous dévoiler sur moi. Combien de fois je suis capable de la faire jouir successivement. La force avec laquelle elle hurle mon nom. Tous les endroits où nous avons baisé. Vous savez qu'une fois, nous nous trouvions tout près d'un sénateur, juste séparés de lui par un rideau ? Et une autre fois, à un vernissage, au Met ? Elle était toujours partante. Du moins avec moi.

Je dus faire appel aux années passées à cultiver ma compassion et mon sang-froid pour ne pas lui assener un bon coup de poing dans ses mâchoires carrées. Non seulement par jalousie, mais aussi par l'instinct tout aussi machiste de protéger l'honneur de Poppy.

Alors que celle-ci était une femme libre, qui n'avait absolument pas besoin qu'on défende un prétendu honneur !

*Compris, père Bell, toi qui as toujours été l'allié des féministes ?*

Mais le Tyler qui aimait le sexe et le whisky, comme tout bon Américain d'origine irlandaise, et qui hurlait des obscénités devant des matchs de football, s'en fichait. Et ses poings le démangeaient !

— On dirait que j'ai touché une corde sensible, non ? demanda Sterling d'un ton amusé.

— Je considère Poppy comme l'une de mes ouailles, déclarai-je en inclinant la tête sur le côté.

Par chance, ma voix ne trahissait rien d'autre qu'une légère désapprobation.

— Et il me peine d'entendre que vous parlez d'elle de manière aussi désobligeante, ajoutai-je.

— Ça, je n'en doute pas, affirma Sterling. Et je perçois aussi combien vous êtes attaché à votre version des faits, étant moi-même un grand défenseur des apparences.

Il sortit alors une enveloppe en papier kraft de la poche de son costume et me la tendit.

— Cela dit, je suis également un homme qui dispose de certains moyens, alors bas les masques : autant aller droit au but.

Je ne le lâchai pas des yeux, tout en ouvrant l'enveloppe de laquelle je sortis des photos grand format. Je crus un instant qu'il s'agissait de clichés de Poppy et de lui, des preuves du passé destinées à me déstabiliser, mais non, c'était bien pire...

On y voyait un homme de grande carrure traverser un petit parc, à la nuit tombée. Le même se tenait ensuite devant la grille d'un jardin. Et, sur une troisième, on l'identifiait clairement en train d'embrasser une femme, derrière la fenêtre d'une cuisine...

Je poussai un soupir.

Dieu merci, aucune n'affichait de corps dénudés, rien qu'un petit baiser, seulement voilà, c'était sans conteste mon visage qui y figurait, et ces photos pouvaient causer ma perte.

— Et surtout, ne vous inquiétez pas, j'en possède les fichiers numériques ! précisa Sterling d'un ton jovial. Vous pouvez donc conserver celles-ci, en souvenir.

— Vous nous avez fait suivre, dis-je d'un ton accusateur.

— Je vous ai dit que je disposais de certains moyens. Comme Poppy ne répondait pas à mes appels, même quand je lui ai annoncé que j'allais venir, j'en ai conclu qu'elle avait dû rencontrer quelqu'un. Alors j'ai effectué quelques recherches... Oh ! Cela m'est égal qu'elle baise avec d'autres hommes, mais tomber amoureuse, c'est une autre affaire... Voyez-vous, je la connais et je sais quel genre d'obstacle cela présenterait pour nous.

— Vous nous avez fait suivre ? répétei-je, n'en revenant toujours pas. Mais vous êtes complètement cinglé.

Sterling parut surpris.

— Pourquoi ?

— Parce que, répondis-je en martelant mes mots, en raison des efforts que je fournissais pour ne pas m'énerver, les gens n'ont pas recours à ces pratiques, encore moins avec leurs petites amies. Cela s'appelle du harcèlement, c'est contraire à la loi. Et je me fiche que vous soyez riche ou pas, cela ne change rien à l'affaire.

Cette fois, son visage afficha de la confusion.

— Et c'est ce qui vous bouleverse ? Pas ces photos, susceptibles de ruiner votre carrière ? Pas le fait inévitable que je vais repartir de cette ville avec Poppy ?

— Quelle présomption ! Vous semblez oublier que c'est à elle d'en décider.

Il haussa les épaules, comme si j'étais délibérément obtus, mais ne prit pas la peine de répondre.

— Quel est le fond du problème, au juste ? demandai-je en remettant les photos dans l'enveloppe.

— Pardon ?

— Vous disiez que vous vouliez lever le masque.

Je posai l'enveloppe sur le banc et me redressai, ravi de constater que je mesurais un ou deux centimètres de plus que Sterling. (En taille, j'entends, car, pour le reste, je le dépassais largement puisque Poppy « n'en » avait jamais vu de plus impressionnant que le mien.)

— Eh bien, voilà de quoi il s'agit, *mon père*. Je veux que Poppy rentre avec moi à New York. Je veux qu'elle soit à moi.

— Alors que vous êtes déjà marié ?

Il me regarda avec l'air de celui qui se demande si son interlocuteur n'est pas idiot, ce qui m'aurait sans doute affecté si je n'avais pas eu l'avantage de la moralité... Mais, à bien y réfléchir, de cela non plus je ne pouvais plus me prévaloir, et cette pensée me déprima profondément.

Par chance, Sterling ne sembla pas se rendre compte de mes affres intérieures et enchaîna :

— Oui, même si je suis marié. Le mariage n'est pas un sacrement dans ma famille, juste une démarche pour payer moins d'impôts. Je n'ai jamais aimé ma femme, et réciproquement.

— Mais vous aimez Poppy ?

Sterling pinça les lèvres.

— L'amour et le désir représentent substantiellement la même chose, éluda-t-il. Encore qu'un homme comme vous doive l'ignorer.

— Je dois admettre que je respecte votre honnêteté, dis-je. Et comme vous ne vous mentez pas à vous-même, j'imagine que vous ne lui mentirez pas non plus.

Ce compliment inattendu parut le surprendre, mais il se ressaisit bien vite.

— La probité n'est pas aussi importante aux yeux de Poppy qu'elle le croit, répliqua-t-il. Vous pouvez vous convaincre qu'elle ne reviendra pas avec moi si je ne l'aime pas, mais elle ne raisonne pas comme vous. Son domaine, ce sont les chiffres, le bon sens, les hypothèques. Je lui offre des devises qu'elle connaît : l'argent, le désir et la sécurité, et c'est pourquoi je vais gagner.

Je la revis en train de pleurer dans le confessionnal, je repensai au moment magique où, dans le sanctuaire, nous avons tous deux senti la présence de Dieu. Non, Poppy n'avait pas un tableur à la place du cœur, elle n'était pas un être froid qui s'allongeait quand on le lui demandait, et Sterling était un sacré idiot s'il avait grandi à ses côtés et n'avait pas remarqué la spiritualité profonde qui l'habitait, toutes les facettes émotionnelles de sa personnalité.

— Elle est bien plus que ça, rétorquai-je.

— Oh, comme c'est attendrissant ! renchérit-il en remettant ses lunettes de soleil. Et puisque nous en sommes aux aveux, sachez que vous êtes bien moins impressionnant que ce à quoi je m'attendais. Je croyais avoir pour rival un Alexandre Borgia, et je me retrouve face à un petit prêtre de province. Moi qui m'apprêtais à mener un combat sans merci, je suis déçu.

— Il ne s'agit pas d'un combat, mais d'une personne, lui rappelai-je.

— Une femme, mon père, précisa Sterling, avec un sourire éclatant. Et qui sera bientôt *ma* femme.

Je ne répondis pas, même si chaque cellule de mon corps hurlait : « Tu te trompes, tu te trompes, tu te trompes. » Et c'est en silence que je le regardai me faire un signe de la main et s'éloigner vers la sortie, avec une insouciance aussi déconcertante que révoltante.

# Chapitre 19

La différence entre l'envie et la jalousie est subtile, et cependant bien réelle, une fois qu'on connaît les saveurs et les contours des deux. La jalousie, c'est convoiter ce qu'une personne possède, par exemple, la voiture ou la maison de son voisin. (Ou bien vouloir être celui à qui votre bien-aimée a donné son cœur, au lieu qu'il appartienne à ce crétin de riche qui doit probablement avoir des menottes cachées dans son tiroir.)

L'envie, en revanche, c'est ne pas supporter qu'un autre possède ce que vous n'avez pas et le détester d'en être le détenteur. Ainsi, vous souhaitez crever les pneus de votre voisin, car il ne mérite pas la BMW clinquante garée devant chez lui ; vous estimez tout à fait injuste qu'il puisse se la payer et vous pas.

Sterling entrait dans cette seconde catégorie. Il ne désirait pas urgemment Poppy, du moins pas plus que ce qu'il pouvait s'offrir par ailleurs, telle une nouvelle résidence secondaire, un yacht ou des pinces à cravate piquées de diamants. Mais l'idée qu'un autre homme puisse la proclamer sienne le minait de l'intérieur, comme si un parasite insatiable de possession lui rongait les entrailles.

J'eus beaucoup de temps pour réfléchir à la question, ce jour-là, car Poppy était apparemment portée disparue...

Après le départ de Sterling, j'avais tenté de la jouer « cool ». Cependant, tout en faisant les cent pas dans mon bureau, je n'avais cessé de l'appeler et de lui envoyer des textos, tandis que l'enveloppe en papier kraft posée sur ma table de travail me semblait une lettre gravée dessus au fer rouge. Que lui dirais-je, si elle décrochait ? Tout simplement que Sterling était venu me rendre visite et... Ah oui ! Qu'il nous avait fait suivre, qu'il détenait des photos compromettantes et exerçait un chantage pour que je la laisse partir avec lui, bref, un vendredi bien ordinaire en somme ! À propos, voulait-elle regarder Netflix avec moi, ce soir ?

Mais Poppy ne décrochait pas son téléphone, pas plus qu'elle ne répondait à mes messages, et je fis en vain des allées et venues pendant une bonne heure dans mon bureau. Il était pourtant impératif que nous discussions... Et si j'allais la voir ? À cette idée, je poussai un soupir. La conversation que j'avais eue avec Millie m'obsédait, sans parler de ces fichues preuves qui reposaient sur mon bureau et m'avaient littéralement assommé, de sorte que j'étais pétrifié à l'idée de me rendre chez elle !

Bon sang, comment pouvais-je être une telle mauviette ? J'aurais voulu hurler. Il fallait que nous trouvions tous deux une solution, c'était plus important que tout. Finalement, j'optai pour un jogging. Tout le monde à Weston était habitué à me voir courir à n'importe quelle heure de la journée, et si mon trajet me conduisait à passer devant chez elle, personne n'y trouverait à redire.

J'enfilai rapidement ma tenue de sport, accrochai mon portable à ma taille, et je me retrouvai en moins de deux minutes devant la maison de Poppy. Sa Fiat était garée dans l'allée... Je me glissai dans le jardin (remerciant encore une fois les massifs non taillés de me dissimuler aux yeux d'autrui) et frappai à sa porte. Mais elle ne vint pas m'ouvrir. Où pouvait-elle bien être, nom d'un chien ? C'était un problème urgentissime et elle n'était pas là ? S'était-elle assoupie ? Était-elle sous la douche ?

Je frappai et attendis. Lui envoyai un texto, toquai de nouveau, attendis encore. Exaspéré, je finis par prendre la clé qui se trouvait sous le bambou en pot et j'ouvris enfin la porte...

Mais à peine entré, je compris tout de suite qu'elle n'était ni endormie ni dans la douche : le genre de silence qui m'accueillit envahissait en effet tous les recoins de la maison, c'était un silence caractéristique du vide et de l'absence. D'ailleurs, je remarquai tout de suite que son portable et son sac à main n'étaient pas à leur place habituelle. Pourtant, elle n'avait pas pris ses clés, qui étaient bien sur le guéridon, elles... Elle était sans doute partie faire une course. Était-elle allée au café Internet, ou bien à la bibliothèque ?

Je m'apprêtais à partir quand une pensée me glaça.

Et si elle se trouvait en compagnie de Sterling ?

Comme foudroyé, je m'appuyai contre le mur. Cela n'était pas du tout exclu... Mais qu'est-ce que j'avais cru ? Qu'il avait parcouru tout ce chemin juste pour m'avertir ? Qu'il m'avait déclaré la guerre et qu'il attendait encore quelques jours pour envoyer sa première salve ? Bien sûr que non ! En sortant de l'église, il s'était sans doute rendu directement chez Poppy et, pendant que j'arpentais mon bureau de long en large comme un idiot, il était allé la persuader de l'accompagner quelque part pour déjeuner ou prendre un verre. Ou bien peut-être l'avait-il entraînée dans un palace de Kansas City pour la prendre contre une baie vitrée...

L'image me transperça le cœur comme la lame bien acérée d'un couteau... Et je ne cherchai même pas à combattre les deux dragons de la jalousie et de la suspicion qui venaient de s'enrouler autour de mes chevilles, car je savais sans l'ombre d'un doute que j'avais vu juste : rien d'autre ne pouvait expliquer son silence, son absence de réponse à mes appels et mes textos.

*Elle était avec Sterling.*

Elle était avec Sterling et pas avec moi, et je n'étais pas en mesure d'y changer quoi que ce soit.

Après avoir constaté qu'elle n'était pas chez elle, je me rendis au café Internet, puis à la bibliothèque, et même dans les jardins de l'établissement vinicole afin de m'assurer qu'elle ne s'était pas réfugiée dans un lieu tranquille pour travailler. Mais non, elle n'était nulle part... Quand je rentrai chez moi, je consultai mon iPhone : elle ne m'avait toujours pas répondu.

En revanche, j'avais un message de l'évêque Bove.

Je ne le rappelai pas.

Ce soir-là, avec mon groupe de jeunes, je fus une véritable loque, de mauvaise humeur et distrait ; par chance, c'était la soirée Xbox, de sorte que la frustration et la tension qui m'habitaient se perdirent dans le chahut que faisaient les adolescents en jouant. À la fin de la soirée, je récitai une prière rapide et concise :

— Mon Dieu, les Psaumes nous enseignent que ta parole est comme une lampe à nos pieds et que même si nous ne savons pas toujours où tu nous conduis, tu t'es engagé à nous indiquer où diriger nos pas. S'il te plaît, laisse ta lampe brûler pour nous, pour éclairer nos prochains pas, notre prochaine heure, notre prochaine journée. Amen.

— Amen, répondirent en chœur les adolescents.

Puis ils regagnèrent leurs logis et retrouvèrent leurs problèmes qui, à leurs yeux, étaient sans doute aussi anxiogènes et pénibles que les miens : des devoirs scolaires, des peines de cœur, des parents peu compatissants, et la date d'un examen qui se rapprochait. Je me rappelais parfaitement cette période de ma vie, même si tous mes tracassavaient été éclipsés par la mort de Lizzy. Les adolescents ne ressentent pas les petits événements de la vie de la même façon que les adultes, ils sont à la fois impatients et à vif, dépourvus de l'expérience qui pourrait leur rappeler qu'un mauvais classement ou un amour non partagé ne pourra pas les briser.

Contrairement à eux, je bénéficiais de cette expérience. Alors pourquoi avais-je l'impression

persistante que mon histoire avec Poppy pouvait me détruire ?

Une fois de retour au presbytère, je m'assis dans mon salon, téléphone à la main, me demandant si je devais rappeler l'évêque, et surtout me questionnant sur la raison de son coup de fil : Jordan et Millie lui avaient-ils finalement appris que j'avais rompu mes vœux ? Et quand bien même il ne serait pas au courant, pourrais-je faire comme si de rien n'était ?

Ce fut alors que la photo m'arriva.

Elle m'avait été envoyée par un numéro inconnu, mais je compris tout de suite qui en était l'expéditeur quand j'ouvris le message et la découvris. Poppy avait été prise dans une voiture, le visage tourné vers la vitre. La lumière était faible, comme si le photographe n'avait pas voulu utiliser de flash et se trouvait en réalité à côté d'elle, de sorte que j'en tirai la conclusion qu'ils avaient un chauffeur. Je distinguais juste les fines mèches qui s'enroulaient autour de ses oreilles, l'éclat des petits diamants qu'elle portait parfois, et son corsage gris perlé qui se nouait derrière la nuque.

Sterling avait donc tenu à ce que je sache qu'elle était avec lui. Allons, il était tout à fait possible qu'il ne s'agisse que d'un dîner ou d'une rencontre en toute amitié...

Mais, franchement, est-ce qu'un dîner avec un ex pouvait être complètement innocent ?

Je m'efforçai de ravalier mon sentiment de trahison. Quel droit pouvais-je bien revendiquer sur son temps, alors que je n'étais en mesure de lui accorder que quelques heures volées au mien ? Je n'étais pas le genre de petit ami – si tant est que l'on pouvait m'attribuer ce titre – à lui demander des comptes pour chaque minute de sa journée, chacune de ses pensées. J'aurais pu en revanche exiger de la loyauté de sa part, ce que je ne faisais pas, étant donné que moi-même, à ma façon, je lui étais infidèle puisque je la trompais avec l'Église : l'amour doit être donné librement et de manière inconditionnelle, même moi je savais ces choses-là.

En outre, c'était exactement ce que Sterling attendait de moi, que je me mette dans tous mes états, que j'enrage devant sa victoire, mais je ne lui donnerais pas cette satisfaction et je n'humilierais pas Poppy en lui lançant des accusations par texto ou répondeur interposé.

Nous attendrions son retour pour parler de tout cela, c'était la seule attitude raisonnable à adopter.

Mais bizarrement, avoir un plan d'action (ou plus exactement de non-action) ne m'apaisa pas. Je tentai de regarder la télévision, de lire, et même de dormir, cependant que les images de Poppy et de Sterling en train de discuter, de se toucher, de faire l'amour tournaient en boucle dans mon esprit... Finalement, je descendis au sous-sol pour soulever des haltères et faire des pompes jusqu'à ce que la lune commence à disparaître. Alors je bus un grand verre de whisky et me mis au lit.

Je me réveillai le lendemain tout endolori, aussi bien physiquement que moralement, et mon téléphone n'affichait toujours pas le moindre message ou appel manqué. Et si je lançais ce fichu appareil dans de l'eau bouillante ou le passais au micro-ondes ? pensai-je, soudain mû par l'envie de punir l'objet qui avait été la source de tous mes tourments durant les dernières vingt-quatre heures. Mais je le laissai finalement dans ma chambre et allai me préparer en vue de la messe, avant de recevoir les gens pour le petit déjeuner bimensuel offert par la paroisse.

Je passai la matinée dans une sorte de brouillard, en mode automatique, surtout après que Millie m'eut informé que Poppy avait appelé pour prévenir qu'elle était malade et ne viendrait pas. (Elle m'avait alors lancé un regard suspicieux et j'avais dû avoir l'air particulièrement pitoyable, car elle m'avait ensuite concédé une brève bise sur la joue.)

Une fois la salle du petit déjeuner nettoyée, je rentrai chez moi, complètement abattu à l'idée du morne après-midi qui m'attendait. Je constatai alors que l'évêque Bove avait cherché à me joindre à plusieurs reprises et m'avait envoyé un message très confus, qui comportait sans doute aussi des émoticônes, et qu'il m'était impossible de décrypter.

J'aurais dû le rappeler.

Mais à la place j'enfilai mes vêtements de sport et, saisissant au passage une bouteille de scotch, je filai au sous-sol où je brutalisai mes muscles avec des haltères et des pompes, tout en écoutant du Britney Spears à plein volume – sans oublier d'avalier un grand trait de whisky entre deux séries d'exercices.

J'allais boire et transpirer jusqu'à faire abstraction de l'existence même de Sterling. Et peut-être même de celle de Poppy !

Je n'en étais pas loin, et mes bras s'apprêtaient d'ailleurs à flancher, quand la musique se tut brutalement et que s'éleva la seule voix que j'avais envie d'entendre.

— Tyler ?

Stupéfait, je m'agenouillai tandis que Poppy s'avavançait vers moi, vêtue de la même blouse que sur la photo de la veille au soir. Cela signifiait-il qu'elle avait passé la nuit avec Sterling ? Le whisky et la fatigue musculaire faillirent me conduire à lui poser la question sans préambule, ou plus exactement à l'en accuser.

Mais elle se mit à genoux elle aussi et, sans la moindre hésitation, enfouit la main dans mes cheveux trempés de sueur puis se pencha sur moi.

Quand ses lèvres frôlèrent les miennes, toutes mes inquiétudes se dissipèrent instantanément... J'en oubliais que je venais de punir mon corps, de m'enivrer et que je n'avais pas pu dormir la nuit précédente.

Elle m'enlaça bientôt par la taille et m'embrassa avec fougue. Alors je la saisis par la nuque et, tout en répondant à son baiser ardent, je glissai la main sous sa jupe froissée... Rapidement, j'atteignis la dentelle de son string, l'écartai pour introduire sans préambule un doigt dans son sexe qui ne s'y attendait manifestement pas, mais qui allait, je n'en doutais pas, rapidement se détendre...

Face à mon intrusion, elle gémit contre ma bouche, puis écarta son visage du mien afin de reprendre sa respiration, alors que je commençais, de mon pouce, à caresser son intimité.

Elle posa la tête sur mon épaule et je continuai à la palper de manière à la fois fiévreuse et brutale, presque fou à l'idée que Sterling ait pu la toucher, la nuit précédente.

La voir haleter contre mon épaule alors qu'elle n'était même pas démaquillée de la veille et portait visiblement les mêmes vêtements m'excitait et me mettait en rage à la fois, aussi ne fus-je pas surpris de la voir tressaillir lorsque je lui ordonnai d'une voix dure :

— Mets-toi à quatre pattes et tourne-moi le dos.

Elle déglutit et m'obéit lentement.

— Tyler...

— Non, inutile de m'expliquer quoi que ce soit, dis-je d'une voix rauque due à l'alcool. Je ne veux pas entendre un mot de ta bouche.

Mon membre avait durci dès l'instant où j'avais entendu sa voix, et lorsque j'eus remonté sa jupe sur ses hanches et descendu sa culotte jusqu'à ses genoux, il en était douloureux de désir.

J'aurais dû l'avertir que j'avais bu. Lui dire que j'étais furieux.

Mais à la place, je n'avais qu'une idée en tête, la posséder ! Seulement, quand je me plaçai à l'entrée de sa fente, la jalousie me submergea d'un coup, et ma conscience, bien que cabossée, me rappela elle aussi à l'ordre, de sorte que je fus incapable d'aller plus loin.

Alors, au lieu de la pénétrer, je me saisis de mon érection et, les yeux rivés à l'œilleton logé entre ses fesses, je me mis à me caresser vigoureusement en haletant de façon bruyante.

Poppy tourna la tête vers moi.

— Ce n'est pas juste ! protesta-t-elle en me regardant par-dessus son épaule. Prends-moi, Tyler,

prends-moi !

— Retourne-toi, ordonnai-je.

— Quoi ? Tu ne veux même pas que je te regarde ? demanda-t-elle d'un ton presque blessé.

À la fois déconcerté et toujours en colère, je frappai son postérieur et, au petit cri qu'elle émit alors, je compris qu'elle pensait que je m'étais ravisé, que j'allais lui faire l'amour ; or une partie de moi-même n'avait pas envie de lui concéder quoi que ce soit, tant que je ne serais pas assuré qu'elle ne s'était pas remise avec Sterling. Mû par l'envie de la châtier, je lui donnai une nouvelle fessée, puis une autre, mes coups résonnant alternativement sur chaque fesse jusqu'à ce que les deux deviennent toutes roses.

Je voyais nettement à présent que son sexe était tout trempé, dans l'attente du mien, mais je m'en fichais et, poussé par un mauvais élan, j'explosai sur ses vêtements de la veille, un orgasme puissant, mais bref et âpre, car solitaire. En réalité, aucun de nous n'était satisfait ; ce n'était pas de plaisir qu'il s'était agi, mais de vengeance, et je m'étais vraiment conduit comme un salaud.

Je m'accroupis, les joues rouges de honte. J'aurais dû la caresser, lui prodiguer des attentions buccales jusqu'à ce qu'elle jouisse... Quel genre de crétin étais-je donc pour ne pas rendre ses faveurs à une femme ? Et comment pouvais-je la toucher, à présent, alors que je me dégoûtais moi-même pour tous mes péchés et mes faiblesses, et que j'étais toujours dans la hantise de devoir la partager avec un autre ?

Non, c'était au-dessus de mes forces...

Je remontai donc mon short et, à l'aide d'une serviette, essuyai du mieux que je le pus le sperme que j'avais répandu sur ses vêtements.

— On ne va pas..., commença-t-elle, confuse.

Alors elle se retourna entièrement et me fit face, jupe toujours retroussée, et la seule vue de son sexe suffit à me faire de nouveau bander.

Je m'efforçai de détourner les yeux.

— Je vais t'aider à te relever, puis tu rentreras chez toi, lui dis-je.

Mais elle se mit debout toute seule et me tendit la main pour que je l'imite.

— Tu as bu, dit-elle en plongeant le regard dans le mien. Tu as l'air complètement à l'ouest.

Et elle voulut me caresser le visage. Alors je la saisis par le poignet que je maintins en l'air pendant quelques secondes... La tentation de la prendre jusqu'à ce qu'elle en oublie le souvenir même de Sterling me traversa, presque insoutenable... Je finis toutefois par la relâcher.

— Rentre chez toi, Poppy, dis-je d'un ton las. S'il te plaît.

Mais elle braqua sur moi ses yeux noisette, telles deux agates chargées d'une détermination inébranlable.

— Non, trancha-t-elle d'une voix de présidente de conseil d'administration. On va s'expliquer en haut. Maintenant !

Je ne protestai pas, car son ton m'avait un peu ébranlé, mais aussi pour la bonne raison qu'elle devait monter l'escalier pour s'en aller. Cependant, une fois que nous fûmes dans le salon, elle posa les mains sur mes épaules et me guida vers la salle de bains ; je me rendis alors compte que j'étais bien plus ivre que je ne l'avais cru, car je ne pouvais pas avancer sans me cogner contre les murs. Et cela en plein après-midi, puisqu'il n'était que 16 heures !

*Bravo, Tyler ! Tu es un vrai héros américain.*

— Pourquoi ne rentres-tu pas chez toi ? demandai-je d'une voix plaintive une fois dans la salle de bains.

Elle s'agenouilla et défit mes chaussures, tirant impatiemment sur les lacets.

— Parce que je ne peux pas te laisser seul dans cet état.

— Mais je n'ai pas besoin qu'on s'occupe de moi, bon sang !

— Pourquoi ? Parce que ça te rend vulnérable ? C'est pour cela que tu n'as pas voulu me faire l'amour ? Ni me regarder dans les yeux ?

— Non, mentis-je effrontément. Ça n'a rien à voir.

Mais nous savions tous deux qu'elle avait vu juste.

— Lève-toi, me dit-elle de ce ton autoritaire de présidente.

Je lui obéis, non que j'apprécie de me soumettre à sa volonté, mais en raison de la façon dont elle s'occupait de moi. Comme si je comptais pour elle. Comme si elle m'aimait.

Elle m'ôta alors mon short, puis régla le mitigeur de la douche.

— Entre, dit-elle.

J'allai protester, mais je la vis alors déboutonner son corsage et retirer ses escarpins. Elle allait se joindre à moi !

Le jet chaud de la douche me fit l'effet d'un baume sur mes muscles douloureux, puis Poppy entreprit de me masser avec un gant savonné, et ce fut comme si un cocon de douceur m'enveloppait tout entier, après les dures épreuves que je venais de traverser. Quand elle me demanda de m'agenouiller pour pouvoir me laver les cheveux, j'obtempérai sans regimber, pressant mon visage contre son ventre incroyablement sensuel, me demandant s'il existait un adjectif pour désigner ce qu'il m'inspirait.

Je fermai les yeux et poussai un léger grognement, tandis qu'elle frictionnait gentiment mon cuir chevelu, en pressions alternativement relaxantes et stimulantes. Alors je tournai la tête et embrassai son nombril, lui donnant un baiser suppliant. Encore que je ne savais pas très bien de quoi je la suppliais...

Ce dont j'avais en revanche conscience, c'était que pour la première fois depuis vingt-quatre heures, je n'étais pas assailli par des émotions colériques, je n'étais pas rongé par la culpabilité, ni en train de me punir. Non, j'étais tranquillement avec Poppy et son sexe était à portée de bouche... Je me penchai pour l'embrasser et la sentis frémir.

Néanmoins, elle posa les mains sur mes épaules et me repoussa.

— Attends que j'aie fini de m'occuper de toi, dit-elle d'un ton ferme.

Puis elle me rinça les cheveux.

Après quoi, elle se lava à son tour rapidement le corps et les cheveux, sans chercher à se mettre en scène pour attiser mon désir. Pourtant, la façon dont ses doigts glissaient entre ses seins quand elle les savonna, dont la mousse coulait de son estomac à son entrejambe, puis dont l'eau ruissela sur ses fesses lorsqu'elle se cambra en arrière pour se rincer les cheveux était le spectacle le plus excitant qu'il m'ait été donné de voir.

Au moment où elle ferma le mitigeur, je bandais terriblement, et je surpris son regard sur mon érection ; l'envie folle de la prendre sur les carreaux de la salle de bains m'étreignit...

Mais à mesure que les effets de l'alcool se dissipaient, je me rendais compte que je m'étais conduit comme un salaud, au sous-sol, et que je ne méritais pas du tout la façon très douce dont elle venait de me traiter. Aussi m'enroulai-je sagement dans ma serviette pour me diriger vers le lit.

— Étends-toi, dit-elle. Et dors.

Comment ? Elle n'allait pas rester avec moi ?

— Poppy, je suis désolé, je ne sais pas...

— Ce qui t'a pris ? termina-t-elle pour moi. Effectivement, on dirait que tu as descendu une demi-bouteille de whisky. (Elle baissa les yeux.) Mais je suppose que je le méritais.

— Non, protestai-je en me rendant compte que tout vacillait encore autour de moi, même allongé. Tu ne méritais pas ce que je t'ai infligé. Je me sens tellement honteux. D'ailleurs, je ne suis pas digne de ta présence chez moi, de tes attentions. Va-t'en, Poppy.

— Non, je n'irai nulle part, dit-elle de ce ton résolu que je n'avais pas été capable de trouver. Tu vas faire une petite sieste et moi, je prendrai un livre, pendant ce temps. Et quand tu te réveilleras, je te donnerai l'occasion de te rattraper. D'accord ?

— OK, murmurai-je, pas certain d'être digne de cette chance après ma conduite inqualifiable.

Franchement, pour une personne dont la profession consistait précisément à écouter les fautes que les gens avaient commises et les raisons qui les y avaient conduits, j'aurais dû être plus avisé. Mais j'étais tellement désespéré ! Encore que, si j'analysai froidement la situation, elle avait passé la nuit avec Sterling et débarquait le lendemain chez moi, la bouche en cœur. Comment étais-je censé réagir, nom d'un chien ?

— Je sais que tu étais avec lui, cette nuit, dis-je tout à trac.

Puis je retins mon souffle, épouvanté à l'idée qu'elle confirme mes propos, et sans doute plus encore qu'elle les nie.

Mais elle ne fit ni l'un ni l'autre, et poussa juste un soupir en remontant la couverture jusqu'à mon menton.

— Je sais que tu sais, dit-elle. Sterling s'est vanté de t'avoir envoyé une photo. (Elle détourna les yeux.) Ce que je peux le haïr !

Ces propos me réconfortèrent un peu. Au fond, ils n'avaient peut-être pas eu de rapports sexuels, hier soir. À moins que ce ne soit une mise en scène élaborée pour m'annoncer finalement qu'elle partait avec lui.

— Je n'ai pas couché avec lui, Tyler, m'assura-t-elle alors, comme si mon regard m'avait trahi.

Et je la crus. Peut-être à cause de sa voix claire, ou bien de ses grands yeux innocents. À moins que ce ne fût moins tangible, une sorte de connexion spirituelle qui permettait à mon être de savoir qu'elle professait la vérité.

Toujours est-il que je choisis de la croire.

Elle prit une profonde inspiration.

— Nous reparlerons de tout cela quand tu auras fait un petit somme, dit-elle. Mais je n'ai pas... Enfin, il ne s'est rien passé avec Sterling. Il ne m'a pas touchée.

Alors elle me saisit la main et l'étreignit doucement. J'eus de nouveau la sensation que la pièce vacillait quand elle ajouta :

— Tu es le seul que je désire, père Bell.

# Chapitre 20

— Réveille-toi, bel endormi !

La voix traversa la brume de mon sommeil et atteignit les récepteurs dédiés à la simulation de mon cerveau et destinés à me ramener dans un univers sobre et apaisé.

Mais ce n'était pas du tout ce qui m'attendait ! En effet, lorsque je roulais sur le dos, mon regard se heurta à une débauche de chair. Les cuisses de Poppy... D'instinct, je les enlaçai et enfouis le visage dans sa peau douce et parfumée.

Elle plongea alors ses doigts dans mes cheveux.

— Il est l'heure de se réveiller, répéta-t-elle.

Je levai les yeux vers elle.

— Je me sens vraiment mal, dis-je.

— À cause du whisky ou de la façon dont tu t'es comporté ?

— Les deux, murmurai-je en appuyant le visage contre l'une de ses cuisses.

— C'est bien ce qui me semblait, dit-elle. Allez, il est temps de sortir de cette léthargie ! Je t'ai choisi de nouveaux vêtements.

Et elle se leva, me privant de la contemplation de ses cuisses, ce qui me rendit triste. D'autant qu'elle n'était pas nue, mais vêtue d'une courte tunique ceinturée à la taille et de sandales de gladiateur.

— Tu es allée chez toi, dis-je d'un ton accusateur.

Elle hocha la tête.

— Juste quelques minutes, je te le jure. Rappelle-toi l'état de mes vêtements et pourquoi...

Je me levai lentement et pris le verre d'eau et le comprimé d'ibuprofène qu'elle me tendait.

— Et maintenant, habille-toi ! Nous avons un rendez-vous.

Une demi-heure plus tard, nous étions dans sa Fiat, sur la nationale. Je portais un jean noir et un pull en cachemire que Sean m'avait offert à Noël, mon frère s'obstinant en effet à améliorer ma garde-robe. J'ignorais où elle me conduisait, sans doute dans un endroit huppé où il convenait d'arborer une tenue élégante, puisque c'était elle qui avait choisi mes vêtements.

— Où allons-nous ? demandai-je.

Elle ne répondit tout d'abord pas, vérifiant le trafic dans les rétroviseurs, tandis qu'elle avançait dans la circulation assez dense, mais somme toute ordinaire pour un samedi soir. Il me fallut donc refréner ma curiosité, ainsi que la nervosité qui montait en moi, à l'idée que l'on puisse nous voir ensemble.

— Dans un endroit où j'avais envie d'aller avec toi depuis un certain temps, finit-elle par répondre. Mais avant tout, parlons d'hier. C'est nécessaire.

Elle avait sans doute raison, même si à présent que je savais qu'elle n'avait pas couché avec Sterling, j'avais presque envie d'éviter le sujet. Les événements de la veille nous avaient arrachés à notre cocon secret et douillet, où nous pouvions jouer à faire semblant d'être un couple normal, et regarder par notre fenêtre la tempête qui se déchaînait à l'extérieur. Et c'était précisément sur ce monde-là que ma vie allait achopper...

— Donc, Sterling est venu chez moi hier, reprit-elle. Après t’avoir rendu visite.

Elle était donc au courant ?

Comme si elle avait deviné mes pensées, elle enchaîna :

— Sterling adore se vanter de ses victoires. Qu’elles soient commerciales ou amoureuses, d’ailleurs. Toutes le grisent. Il pensait que je serais impressionnée par ces clichés compromettants.

Elle marqua une pause et enchaîna :

— Je savais qu’il viendrait, un jour ou l’autre, et qu’il faudrait que je lui dise en le regardant droit dans les yeux que je ne voulais plus de lui. Il m’a paru plus élégant de régler la question dans le cadre d’un dîner, voilà pourquoi j’ai accepté son invitation. Nous avons discuté si tard que j’ai fini par m’endormir dans sa chambre d’hôtel.

Instinctivement, je me raidis. Ce détail ne me plaisait pas du tout, mais alors pas du tout.

— Comme je te l’ai dit, il ne s’est rien passé, s’empressa-t-elle de me rassurer. J’ai dormi sur son canapé et ensuite il m’a ramenée à la maison. Chez toi.

— Et maintenant qu’il sait que tu ne veux plus de lui, il est parti ?

Elle hésita.

— Oui, dit-elle d’un ton peu assuré.

— Tu n’en as pas l’air très sûre.

Elle poussa un soupir, les yeux rivés à l’asphalte.

— Quand je suis sortie de sa voiture, ce matin, il m’a dit qu’il comprenait parfaitement ma décision, et qu’il ne voulait pas me retenir contre mon gré.

Je repensai à l’homme que j’avais vu la veille, à ses yeux bleu acier et à sa voix calculatrice : il ne me semblait pas du tout du genre à renoncer, mais plutôt à bluffer.

— Pourquoi a-t-il pris la peine de nous faire photographier, et éventuellement chanter pour abandonner si vite la partie ? renchéris-je.

Elle se mordit la lèvre, regarda par-dessus son épaule puis tourna à gauche. J’aimais sa façon de conduire : rapide, confiante, avec une touche d’agressivité maîtrisée qui ne flirtait jamais avec le danger.

— Je ne sais pas, répondit-elle, visiblement contrariée. Au départ, il paraissait très déterminé, et puis... Il est vrai qu’il est difficile de le croire, mais je ne pense pas non plus qu’il mente.

— Moi si ! rétorquai-je entre mes dents.

— Écoute, Sterling n’est pas un saint, c’est sûr, mais il ne faut pas non plus le diaboliser sous prétexte que c’est mon ex. Oui, il s’est mal comporté, mais il n’est pas non plus psychopathe. C’est juste un enfant gâté à qui personne n’a jamais dit non. Je ne le crois pas capable de nous nuire avec ces photos.

Elle le défendait à présent ? De mieux en mieux !

— Est-ce qu’il t’a dit qu’il allait t’envoyer les fichiers ? Ou les détruire ?

— Non, mais...

— Dans ce cas, je ne pense pas qu’il renonce à les utiliser, dis-je.

Et je tournai la tête vers la fenêtre, derrière laquelle les champs que recouvrait le crépuscule laissaient peu à peu place à la ville.

— Il t’a dit ce que tu voulais entendre, poursuivis-je, mais tout ça n’est pas fini, Poppy. Et son manège continuera tant qu’il n’aura pas obtenu ce qu’il veut, c’est-à-dire toi.

Elle posa sa main sur la mienne, et j’eus envie d’ignorer son geste tendre, de ne pas emmêler mes doigts aux siens : voulais-je la blesser ou simplement manifester ma désapprobation ? Je n’en savais trop rien.

Toujours était-il que ce n'était pas très glorieux de ma part !

Je finis par lui saisir la main et la serrai très fort.

— Je suis désolé, dis-je. C'est juste que... C'est comme un trident que l'on m'enfoncerait dans le cœur. Soit je te perds, soit je perds mon poste, voire les deux à la fois...

— Tu ne me perdras pas, insista-t-elle en me jetant un regard en coin. Pas plus que tu ne perdras ton poste. Sauf si tu en as envie.

J'appuyai la tête contre la vitre froide : il faudrait pourtant bien que je fasse un choix entre le blanc et le noir, entre la nuit et le jour. Entre Poppy et Dieu.

— Millie est au courant, déclarai-je à brûle-pourpoint.

Je sentis sa main se crispier dans la mienne et cela m'irrita, car en quoi cette bonne vieille Millie pouvait-elle représenter un danger plus inquiétant que Sterling ? Je repris ma respiration et exhalai un profond soupir. Il ne fallait pas que cette cascade d'événements nous entraîne droit dans le mur. *Il ne le fallait pas !*

— Mais elle ne le dira à personne, enchaînai-je aussitôt.

Je lui racontai alors ce qui m'était arrivé la veille, passant aux aveux, car j'estimais les lui devoir. Et puis, à ce stade, qu'est-ce que j'avais encore à perdre ? Autant être honnête.

Elle m'écouta attentivement quand j'évoquai mon échange avec Millie, puis le chantage de Sterling, et comment j'avais deviné qu'elle était avec lui avant même qu'il m'envoie la photo. Je ne lui cachai pas non plus l'affreuse jalousie qui bouillait en moi, et quand j'eus bien vidé mon sac, je vis qu'elle avait la bouche pincée et l'expression très sérieuse, ce qui paradoxalement la rendait plus désirable que jamais.

— Je sais que nous nous connaissons depuis peu, dit-elle, mais je peux t'assurer que tu n'as pas à t'inquiéter quant à d'éventuelles infidélités. Cela n'arrivera pas. Un point, c'est tout. Je suis loyale.

— Je ne voulais pas... Enfin, je te connais, je sais qui est la vraie Poppy Danforth et que tu ne me blesserais jamais de façon délibérée. Seulement, j'ai bien conscience que Sterling est davantage qu'un ancien petit ami pour toi. Vous vous connaissez depuis très longtemps et un lien puissant vous unit. C'est cela qui m'a préoccupé, et non pas une faiblesse de ta part.

— Peu importe le passé entre Sterling et moi, jamais je ne te tromperai, Tyler. Ce n'est pas dans ma nature.

J'espérais qu'elle disait vrai. Mais je me rendais compte que je ne pourrais jamais être certain qu'elle ne le ferait pas, car il n'y avait aucune garantie sur l'amour et aucune Cour de Justice devant laquelle poursuivre ceux qui vous trahissaient. L'aimer, décider de lui faire confiance concernant Sterling me rendrait vulnérable.

Toutefois, Poppy ne l'était-elle pas elle aussi, dans la mesure où elle aimait un homme qui n'était pas autorisé à la réciprocité ? De sorte que nous étions à égalité...

Pour détendre l'atmosphère, je lui dis :

— Je crois comprendre. Mes frères, Sean et Aidan, ont même une explication pour les gens comme toi : selon eux, ceux-ci possèdent le gène de la monogamie.

— Le gène de la monogamie, répéta-t-elle. Eh bien, j'imagine que ce doit être ça !

Je me radossai à mon siège. Kansas City était à présent en vue, des monolithes de verre et de brique se détachant sur le ciel bleu lavande, tandis que la rivière gris acier serpentait en arrière-plan.

— Mes frères aiment aussi plaisanter sur le gène du célibat que, selon eux, je détiendrais. Mais maintenant, je n'en suis plus si sûr.

Les lampadaires et les feux rouges éclairaient de temps à autre l'habitable, tandis que Poppy manœuvrait avec application pour s'insérer dans le cœur de la ville.

— Au fond, ajoutai-je plus pour moi-même qu'à son intention, ce n'était peut-être pas le gène du célibat, mais tout simplement parce que je t'attendais depuis toujours.

J'entendis son souffle s'entrecouper, puis elle s'engagea dans une allée entre deux immeubles. Avant que je puisse lui demander ce qu'elle faisait, elle se gara et se jeta sur moi...

Elle captura alors fiévreusement ma bouche, mue de toute évidence par une faim bien déterminée, palpant mes cheveux, mon torse, essayant fébrilement d'ouvrir ma braguette.

— Je t'aime, me souffla-t-elle alors. Je t'aime, je t'aime, je t'aime. Et je suis désolée pour tout ce qui s'est passé aujourd'hui.

Je glissai les mains sous ses fesses et trouvai rapidement sa culotte qui était déjà toute mouillée.

Mais avant que je ne puisse poursuivre mes explorations, elle détacha sa bouche de la mienne, le souffle court.

— Une longue nuit nous attend, aussi je ne voudrais pas la gâcher en commençant trop tôt, décréta-t-elle avec un sourire. Mais tu ne peux pas savoir l'effet que tu me fais quand tu me dis de telles paroles.

— C'est la vérité, murmurai-je. Je t'aime tant, moi aussi.

Je l'attirai contre moi pour qu'elle sente sans équivoque mon érection, et poursuivis :

— J'aimerais que ce soit toujours comme ça entre nous. Qu'il n'y ait que toi et moi, que nous n'ayons pas de décisions à prendre, pas de problèmes...

Elle me baisa le front.

— Si c'est la fuite que tu recherches, alors tu vas aimer cette soirée.

Au début, je crus que Poppy avait perdu la tête, car au lieu de m'entraîner dans un restaurant ou un cinéma, bref dans un endroit qui aurait pu ressembler à un lieu de rendez-vous, elle me conduisit dans le parking souterrain d'une entreprise (je savais qu'il s'agissait d'une société, car mes frères travaillaient deux immeubles plus loin et qu'Aidan sortait avec une fille employée ici).

Elle passa son bras sous le mien et nous nous dirigeâmes vers l'ascenseur en verre, où elle introduisit une carte pour qu'il s'ouvre. Elle appuya alors sur le bouton du trentième étage.

— Où allons-nous ? finis-je par demander.

Elle m'adressa un de ces petits sourires dont elle avait le secret et qui me troublaient au plus haut point.

— À mon travail.

J'eus à peine le temps d'assimiler sa réponse que nous étions déjà arrivés à destination. Poppy adressa un signe de tête à la femme qui se trouvait à la réception et portait un tailleur gris, comme si elle travaillait dans une société d'investissement et non dans un club de strip-tease. Elle poussa ensuite une porte en verre fumé, et je lui emboîtai le pas. Nous venions d'entrer dans l'un des clubs les plus privés de la ville, qui avait attiré une diplômée de Dartmouth alors que Wall Street n'avait pas su la retenir.

Des parois avaient été élevées le long des murs pour bloquer les fenêtres afin que l'intérieur éclairé ne soit pas visible de l'extérieur, et que la lumière du jour ne puisse pénétrer dans les lieux. Toutefois, il y avait suffisamment d'espace entre ces parois et les fenêtres pour qu'il soit possible à tout invité de se couler derrière et de contempler le spectacle de la ville, comme plusieurs hommes le faisaient actuellement, certains donnant des coups de téléphone. C'était d'ailleurs là que Poppy m'avait conduit. Entre certaines fenêtres se déployaient des couloirs, de sorte que j'aperçus la pièce principale... Deux ou trois femmes dansaient seules dans des cages en verre, d'autres se déhanchaient sur la piste. Instinctivement, je détournai les yeux : au fond de mon cœur, je demeurais toujours

un prêtre.

Puis je dardai le regard sur Poppy et sa tunique bleue qui lui moulait les fesses.

Tout allait bien !

Elle m'entraîna alors dans un couloir.

— Où allons-nous ? demandai-je.

— Mon chef m'a toujours assuré que je pouvais utiliser ces boudoirs quand j'en avais envie. Et tel est à présent le cas.

— Pour moi ?

— Oui, pour toi, dit-elle avec un sourire. Attends-moi, je reviens.

Et elle referma derrière elle la lourde porte en bois du petit salon dans lequel je venais de pénétrer.

C'était donc ces fameuses salles privées dont elle m'avait tant parlé, une de celles où elle s'était donnée à Sterling. Cette pensée fit immédiatement naître en moi un élan de jalousie bien familier, mais je me rappelai très vite la scène dans la voiture, les « je t'aime » qu'elle m'avait passionnément répétés. De plus, c'était avec moi qu'elle se trouvait ce soir, pas avec lui.

Aussi, pourquoi percevais-je de la colère enfouie en moi ? Je me détestais pour ce sentiment, sans parvenir pour autant à le surmonter. Il s'était distillé dans mes veines... et me donnait envie de... De quoi, au juste ? De lui botter le derrière pour avoir passé du temps en compagnie de son ex, sans ma permission ? De la prendre jusqu'à ce qu'elle pousse des hurlements et n'ait plus conscience de rien d'autre que de mon membre en elle ?

Bon sang ! J'étais décidément un fichu philistin.

Pour lutter contre mes pensées, je me mis à examiner mon environnement. Je n'étais jamais entré dans un club de strip-tease, mais c'était bien plus agréable que je ne l'avais cru. Il y avait un fauteuil et un canapé en cuir (*faciles à nettoyer*, souffla une voix sarcastique en moi), ainsi qu'une estrade au milieu de la salle, assez grande pour qu'on ait pu y installer une barre verticale en vue d'un numéro de pole dance, et pour que l'on puisse également y danser sans s'y accrocher.

La lumière tamisée était dans les tons bleus et violets, et la musique présente, sans être pour autant bruyante. C'était le volume idéal pour qu'elle s'immisce en vous comme un écho aux battements de votre cœur, pour qu'elle sourde dans vos pensées et fasse battre plus fort votre pouls, afin que votre adrénaline monte peu à peu.

Je m'assis sur le canapé et regardai mes mains. Que faisais-je ici ? Pourquoi m'avait-elle conduit dans ce club ? De tous les endroits où...

Soudain, la porte s'ouvrit et toute pensée m'abandonna.

Poppy venait de se matérialiser devant moi coiffée d'une perruque bleu pastel, les yeux lourdement fardés de khôl. J'imaginai tout de suite ce regard rivé sur moi quand elle me sucerait... Je comprenais à présent ce qu'elle voulait dire quand elle évoquait les filles exhalant une aura de luxe. Les dessous brodés en soie qu'elle arborait pour toute tenue devaient coûter une fortune, ils étaient couleur champagne. Autour du cou, elle s'était noué une très fine écharpe en soie et affichait une belle rosette. J'eus envie de la défaire, comme un cadeau bien emballé. Elle était toujours merveilleuse, nue ou habillée, mais, en l'occurrence, elle était transformée, c'était la Poppy dont j'avais déjà eu des aperçus lors de nos moments les plus intimes.

Elle s'avança vers moi avec grâce, en dépit de ses talons de dix centimètres, puis tendit la main.

— Ton portefeuille, dit-elle.

Confus, je le sortis de mon jean tout à coup très serré, et le lui donnai. Elle sortit alors un rouleau de billets de son soutien-gorge, le glissa à l'intérieur et me rendit mon bien.

— Je veux jouer à un jeu avec toi, m'annonça-t-elle.

— Entendu, dis-je, la gorge nouée. Jouons !

Elle passa la langue sur ses lèvres, et je me rendis compte que je n'étais pas le seul à être follement émoustillé, ce soir.

— Tu es le client et moi la danseuse, OK ?

— OK, approuvai-je.

— Tu connais les règles en vigueur dans les salons privés, n'est-ce pas ?

Je secouai la tête pour lui signifier que non, incapable de détacher les yeux de sa lingerie sexy et onéreuse, ni de cette fine écharpe que l'on pouvait si facilement transformer en laisse...

— Bon, tout d'abord, tu dois me payer, annonça-t-elle.

Et elle posa une main sur sa hanche, le regard si impatient et torride que tous les arguments philosophiques que l'honnête Tyler aurait pu avancer pour se défendre d'un acte aussi dégradant disparurent sur-le-champ. Dès l'instant où je plaçai quelques billets dans sa main, l'atmosphère changea de manière perceptible entre nous et nous fûmes confrontés à notre réalité ; peu importait que nous nous aimions et que ce ne soit pas mon argent, je l'avais payée et elle avait accepté. Maintenant, elle montait sur la scène... Elle posa une main sur la barre verticale, ses prunelles dardées sur moi.

Alors elle se mit à danser, et je ne perdis aucun détail de ses moindres mouvements. La façon dont elle enroulait les jambes autour de la barre tout en ondulant des hanches, sa chevelure qui tombait en cascade sur ses épaules, les muscles qui roulaient sous sa peau... La lumière feutrée, la musique entêtante, sa danse lascive, ses yeux brûlants, emplis de désir pour moi, tout concourait à faire grimper la tension. Je comprenais à présent Hérode, qui avait proposé à Salomé de lui offrir tout ce qu'elle voudrait après qu'elle aurait dansé pour lui. Le lien puissant qui nous unissait était délicieux, elle me fascinait, me réduisait à l'état d'esclave de mes sens jusqu'à ce que je sois prêt à tout lui concéder, pas simplement de l'argent, mais aussi ma maison, ma vie, mon âme...

Poppy et sa danse des sept voiles.

Puis, alors qu'elle me tournait le dos après un gracieux pivotement sur elle-même, elle se pencha en avant, et je fus immédiatement distrait par la vue de ses fesses juste sous mon nez, et des plis de sa chair que je devinais sous la fine étoffe. J'aurais renié mes vœux pour la caresser à cet endroit...

Ses fesses étaient si près de mon visage que je pouvais dénombrer les fleurs brodées sur sa culotte. Ce fut plus fort que moi... Je passai mon doigt sur les motifs. Mais elle me saisit la main.

— Il faut payer davantage, si tu me touches, me prévint-elle d'une voix de velours.

Et je suivis le chemin d'Hérode vers la perte, car aucun prix n'était assez élevé pour elle.

Sans discuter, je lui tendis de nouveaux billets, qu'elle glissa dans son soutien-gorge. Après quoi, elle prit mes mains et les posa sur ses hanches avant de les faire remonter sur ses seins. Je jouai quelques instants avec son balconnet, à la fois fasciné et agacé qu'une barrière inhabituelle me sépare de sa poitrine.

Elle s'assit alors sur mes genoux en me présentant son dos, pressant ses fesses contre mon érection, puis inclina la tête sur mon épaule tandis que je lui caressais les seins. J'enfouis tout à coup la mienne dans sa nuque.

— Je suis certain que tu joues ce petit numéro à tous les types qui viennent ici.

— Non, j'improvise juste pour toi, dit-elle d'une voix voilée, tout en continuant à onduler contre moi.

Soudain, elle pivota sur elle-même et se retrouva à califourchon sur mes genoux.

— Je ne fais jamais ça avec les autres, mais si tu veux, je peux te montrer mon sexe.

— Oui, ça me plairait bien, dis-je, la voix rauque.

Elle tendit la main, et je lui donnai un nouveau billet. J'avais de la chance que ce soit un jeu, car avec mes émoluments de prêtre, je n'aurais jamais pu m'offrir une fille comme Poppy.

Une fois payée, elle bondit sur l'estrade et, ouvrant grand les jambes, me dévoila ce que je voulais voir... Ses plis les plus intimes luisaient d'excitation dans la douce lumière bleue du salon, ce bleu que les peintres de la Renaissance utilisaient pour peindre les cieux.

Je la regardai fixement, hypnotisé, tandis qu'elle se palpait la poitrine avant de venir placer la main sur son pubis. Alors elle se mit à tracer des cercles qui partaient de son ventre et allaient jusqu'à son entrecuisse, avant de les resserrer peu à peu, et quand elle se mit finalement à titiller son clitoris, je haletai littéralement...

Elle aussi était essoufflée, et se déhanchait légèrement tout en se caressant... Un puissant vertige me saisit à l'idée que je pouvais la pénétrer et la faire jouir. L'avait-elle oublié ?

Sans un mot, je me levai et m'avançai vers l'estrade. Nos yeux étaient au même niveau quand je fis remonter ma main de ses genoux jusqu'à son entrejambe, tout près de sa fleur brûlante. Puis je recommençai, m'approchant un peu plus près cette fois de l'objet de toutes mes convoitises. Me laisserait-elle faire sans réclamer d'autres billets ? Je fis glisser mes pouces sur sa chair froissée et elle frissonna délicieusement. De l'électricité me parcourut.

— Tu veux me pénétrer avec le pouce ? suggéra-t-elle d'une voix câline.

Je hochai vivement la tête, et n'attendis pas une seconde de plus pour toucher son velours intime visiblement avide de mes caresses.

— Ça va te coûter très cher, dit-elle d'un ton malicieux.

— Tu es dure en affaires, dis-je, haletant.

*Dur, le mot ne pouvait être mieux choisi*, pensai-je alors en tâtant fébrilement ma poche pour sortir un nouveau billet, dont elle se saisit cette fois avec la bouche. C'était humiliant, mais sublimement humiliant, et le Hérode qui sommeillait en moi exultait sur son trône, sachant que maintenant qu'elle tenait l'argent entre ses dents, son sexe m'appartenait.

Elle voulut se redresser, mais j'avais payé et j'obtiendrais ce que je voulais ! Je l'enlaçai par la taille et, d'une secousse, la fis s'asseoir sur mes doigts qui l'attendaient. Elle poussa un cri et je souris, me mettant à la caresser de l'intérieur, cherchant le point G qui la ferait monter au paradis...

— Si je te fais jouir, est-ce que tu devras me payer ?

Elle se mit à rire, mais ses éclats de rire laissèrent place à de petits gémissements tandis que je la caressais de façon de plus en plus appuyée. Je lui mordillai le cou, puis la peau autour de son soutien-gorge, lorgnant son écharpe en soie que je mourais d'envie d'enrouler autour de ses poignets. Et soudain, un hurlement de plaisir déchira la nuit...

Quand elle revint sur terre, je sentis son corps se détendre, ce qui était loin d'être le cas du mien. Alors je plongeai mes doigts dans sa bouche afin qu'elle goûte à son propre nectar, pendant que je défaisais mon jean.

Elle baissa les yeux, puis les releva aussitôt.

— Tu veux me le mettre dans la bouche ? demanda-t-elle en me lançant un regard par-dessous ses longs cils, un regard si langoureux que toute pensée cohérente me déserta.

Je parvins à sortir d'une main un ou deux billets et les fourrai dans son soutien-gorge. Puis je détachai son écharpe avec déférence, comme s'il s'agissait d'un trophée.

Après quoi, j'embrassai son cou nu avant de renouer la bande de soie autour, de façon à ce qu'elle pende juste d'un côté. Elle se pencha en avant, surprise de se retrouver tout à coup en laisse, tandis que ses pupilles se dilataient et que son pouls s'accélérait visiblement à ses tempes. Je la forçai ainsi gentiment à se mettre à genoux. Puis, sans lâcher ma « corde », je m'assis sur le fauteuil de sorte

qu'elle dut ramper jusqu'à moi, ce qui me permit d'admirer le spectacle de ses seins se balançant.

Une fois qu'elle fut entre mes cuisses, je tirai de nouveau sur la soie, sans doute un peu trop fort, mais j'étais aux prises avec un désir que même Hérode n'avait pu ressentir : tout ce que je voulais, c'était que sa bouche rouge et appétissante se referme sur moi.

Elle fit alors rouler l'élastique de mon caleçon sur mes hanches, et mon membre turgescent jaillit de sa prison. J'enroulai l'écharpe autour de mon poignet de sorte que son visage soit si près de mon érection qu'il ne lui reste plus qu'à la happer. Mais ses adorables lèvres restèrent fermées, un léger sourire flottant à leurs commissures. Alors je compris que, encore une fois, elle voulait que je la force à consentir à mes désirs.

Je resserrai la soie, et cette fois je sentis son souffle sous mon pénis. Je crus devenir fou.

*Joue le jeu, Tyler !*

— Je t'ai payée pour que tu me sucés, lui rappelai-je, dents serrées. Soit tu le fais de toi-même, soit je peux t'y contraindre. Alors je te conseille d'ouvrir gentiment ta jolie bouche et de faire ce que tu as à faire.

Je vis des frissons lui parcourir la peau, tout comme il ne m'échappa pas qu'elle était en train de se caresser l'entre-cuisse. D'un geste impatient, j'introduisis un doigt dans sa bouche pour la forcer à l'ouvrir.

— Prends-moi, vite ! ordonnai-je. Ou tu vas le regretter.

Évidemment, elle en brûlait d'envie, mais le jeu l'excitait. Enfin, elle entrouvrit ses lèvres aussi éclatantes qu'une pomme d'amour et, levant les yeux vers moi, me prit doucement dans sa bouche en me caressant avec sa langue...

Les doigts toujours agrippés à la bande de soie, je penchai la tête pour l'admirer : ses seins s'agitaient tandis qu'elle s'activait sur moi, ses yeux noisette levés vers les miens, et je savais que cette image me permettrait de me masturber pendant des années sous la douche... Ses lèvres formaient un magnifique halo rouge autour de mon membre, symbole de désirs défendus et de plaisirs diaboliques...

Soudain, éperdu, j'empoignai sa chevelure et accélérai le mouvement de ses va-et-vient, reprenant la main de façon un peu brutale, comme si c'était son sexe que je pénétrais.

— Tu aimes ça ? demandai-je.

Mais comme elle ne pouvait répondre, j'enchaînai :

— Je sais que oui. Tu aimes quand un client te traite brutalement, avoue ! Quand il te traite comme la petite pute que tu es ?

Un grognement lui échappa. Ce pouvait être un oui, ou un non, ou juste un râle de plaisir. Je fis alors appel à tout mon sang-froid, car je ne voulais pas jouir dans sa bouche.

— Assez ! lui intimai-je en tirant sur la « laisse ».

Elle me relâcha et leva vers moi un regard brouillé de larmes tout en m'adressant son plus beau sourire. J'approchai mon visage du sien.

— Combien pour baiser ?

Son expression s'assombrit.

— Nous ne sommes pas censés faire ça, dit-elle d'une petite voix.

— Je m'en fous. Combien ?

— Ce qui te reste, dit-elle en haussant un sourcil en guise de défi.

Quelques secondes plus tard, les billets volaient dans les airs avant de retomber par terre.

— Ramasse-les avec ta bouche.

— Non.

— Non ?

Je tirai sur la fine écharpe.

— J'ai droit à ce pour quoi j'ai payé ! Ramasse ! Vite !

Quand elle obtempéra, je posai le pied sur le billet qu'elle s'apprêtait à prendre.

— Enlève d'abord ta culotte !

Je le vis se mordre la lèvre. J'ignorais quelle expression j'arborais mais, apparemment, elle n'avait pas envie de me résister. Elle se releva et fit doucement glisser son triangle de soie sur ses cuisses...

Puis elle se remit à genoux pour ramasser l'argent.

Je desserrai alors la laisse, déglutissant devant la vision parfaite qui s'offrait à mes yeux. Quand nous rentrerions à la maison, je l'honorerais avec ma langue jusqu'à la faire hurler de plaisir, me promis-je. Elle le méritait, après ces jeux extrêmes.

Mais pour l'instant...

Pour l'instant, je m'agenouillai juste derrière elle et, complètement aveuglé de désir, je m'enfouis d'un coup de reins puissant entre ses fesses, tout en les frappant violemment.

Elle poussa un cri – un cri de joie –, et je me mis à aller et venir en elle comme un forcené... Puis je me souvins que je n'étais pas le premier homme à la prendre par-derrière, et cette pensée aviva ma colère, ma jalousie.

Mon envie de la punir, de lui faire mal...

Mais non, je n'étais pas Hérode. Alors, me ressaisissant, je me retirai du recoin le plus serré de son anatomie, désireux cette fois de plonger dans son sexe.

— Viens, dis-je en m'asseyant sur le siège.

Et je désignai mon pénis du menton, afin qu'elle vienne s'ajuster sur moi, et que ses seins se retrouvent à la hauteur de mon visage. Je plongeai alors mon visage dans leur vallée, incapable de soutenir son regard, de continuer. Elle devait me détester pour l'humiliation que je venais de lui infliger, et pourtant, elle continuait d'onduler sur moi...

*Bon sang, qu'elle est torride !*

— Tu renonces, Tyler ? me dit-elle soudain. Tu as peur de poursuivre notre jeu érotique ? Je pensais pourtant qu'ici tu irais jusqu'au bout, tu lâcherais sans retenue l'homme de Néandertal qui sommeille en toi. Cette facette de toi-même que tu préfères cacher, parce qu'elle te dévore bien plus que tu ne veux l'admettre.

Et, pour ponctuer ses propos, elle enfonça ses ongles dans mon torse. Alors, sans réfléchir, je lui administrai une violente fessée. Elle poussa un petit gémissement puis s'empala un peu plus profondément sur moi.

— Tu vois ? dit-elle d'une voix haletante. Tu en as besoin. Et moi aussi... Nous nous prendrons partout où tu en as envie, tu réécriras mon histoire, et moi la tienne. Laisse-moi te faire ce cadeau.

Je la regardai, abasourdi. Reconnaisant. Elle était si intelligente et généreuse. Et de manière bien paradoxale, c'était elle qui gardait le contrôle sur nous deux, même quand elle se soumettait complètement.

— Je ne sais pas quoi dire, avouai-je.

— Dis-moi oui. Dis-moi que tu vas aller jusqu'au bout de ce jeu.

Je m'étais trompé. Elle n'était pas Salomé, elle était Esther sacrifiant son cœur pour sauver son royaume, notre royaume.

— Non, je n'ai pas envie de te traiter comme si tu étais ma propriété. Et puis je ne veux pas te faire mal.

— Mais moi, je veux t'appartenir, Tyler. Être ta chose, me susurra-t-elle à l'oreille.

Son léger changement de position eut pour effet de resserrer son sexe autour du mien. J'en eus le souffle court...

— Et si tu me fais vraiment mal, je te promets de te demander d'arrêter. Et je sais que tu le feras. Ça te va, comme ça ?

Bon sang, oui, ça m'allait ! D'ailleurs, cela me semblait trop beau pour être vrai ! Je retrouvais bien là ma Poppy, celle que Dieu avait forcément conçue pour moi.

J'agrippai alors ses cuisses et me levai, ne faisant toujours qu'un avec elle, pour me diriger vers le canapé...

Une fois sur elle, je l'embrassai longuement, profondément, avant de lâcher la bride à la bête qui sommeillait en moi. Je la retournai brutalement et la fis basculer sur l'accoudoir.

— Serre les cuisses, lui ordonnai-je. Pour être la plus étroite possible pour moi.

Et d'un brusque coup de reins, je la pénétraï... Le contact satiné de son intimité se refermant sur moi me rendit complètement fou...

Soudain, je n'eus plus l'impression d'être en train de commettre un sacrilège. C'était tout le contraire ! Nous nagions dans l'amour, il me semblait que Dieu était avec nous, dans l'alcôve privée de ce club de strip-tease, et qu'Il avait été témoin de ce moment où Poppy avait extirpé le pire de moi-même, pour effacer ensuite le tout avec son amour. Tout comme Dieu nous absolvait chaque jour, nous tous pauvres pécheurs...

C'était ce même sentiment qui m'avait étreint sur l'autel de l'église, et encore une fois j'avais la sensation d'être un jeune marié qui partageait sa joie avec sa famille et ses amis, acclamé par tous. Dans mon esprit, le salon s'était transformé en une tente de mariage, éclairée par des lampes bleues, où nos corps faisaient écho à l'union que Dieu avait déjà tissée entre nos âmes immortelles.

Oui, nous vivions le sacrement du mariage, bénis par Dieu.

C'était un engagement, une promesse, un serment.

Je continuais à chevaucher ma fiancée à un rythme effréné, à la fesser vigoureusement, lui jurant de m'enivrer bientôt de son nectar et recueillant les gémissements qui sortaient de sa bouche. Étourdi par la courbe vertigineuse de ses reins, la sensation de son sexe se refermant sur le mien, la vue de son autre orifice tout rose. Grisé par l'idée que tout cela m'appartenait, que c'était le royaume sur lequel je régnerais... Et, alors que je ne relâchais pas la cadence, je la vis tout à coup se tortiller sous moi, ongles enfoncés dans le cuir du canapé...

Oui, je venais de réécrire l'histoire en la faisant mienne dans ce club, en lui donnant des orgasmes à répétition. J'avais effacé tous mes prédécesseurs. Alors, fort de cette pensée et désireux qu'elle me voie jouir, je me retirai brusquement d'elle et la retournai pour répandre ma semence sur sa bouche entrouverte, sur sa nuque gracieuse, sur la frange de ses longs cils...

Quelques instants plus tard, je la vis recueillir sur sa langue ce qui était tombé sur sa lèvre, puis elle m'adressa un sourire tendre et heureux, de sorte qu'un ultime jet de sperme atterrit entre ses seins.

Nous respirions tous les deux bruyamment à présent, l'air vibrant d'énergies positives, tout le reste ayant été balayé par nos fulgurantes jouissances : l'amertume, la tension, la colère...

Oui, le jeu de Poppy avait marché.

Ma jalousie s'en était allée, consumée, et peut-être bien que ma culpabilité aussi. Quelque chose avait changé, comme lorsque nous nous étions retrouvés sur l'autel et que le sacré et le profane s'étaient mêlés et confondus...

M'emparant de l'écharpe en soie, j'entrepris de nettoyer doucement le visage de Poppy.

— Le jeu est terminé, soufflai-je.

— Et qui a gagné ? renchérit-elle.

Je la pris dans mes bras et lui donnai un baiser sur le front.

— Tu te le demandes vraiment ? Mais c'est toi, mon petit agneau.

Elle se pelotonna contre moi, et je me mis à bercer ma précieuse et douce femme.

— C'est toujours toi qui gagnes, ajoutai-je.

# Chapitre 21

La nuit d'automne enveloppait la voiture tandis que nous filions vers Weston, et je ne cessais de lancer des regards obliques au profil de Poppy, éclairée par les lumières du tableau de bord, et à sa silhouette qui se détachait sur le velours de l'obscurité extérieure.

Les images de ce qui s'était passé au club tournoyaient dans mon esprit... C'était à la fois obscène et cathartique, exaltant, même si je n'arrivais pas très bien à comprendre pourquoi. La réponse semblait flotter au-delà d'un voile que je ne pouvais atteindre, et lorsque nous sortîmes enfin de la ville, je résolus de ne plus chercher à la rattraper, me laissant envahir par la majesté de mon Esther, de ma reine.

*Je veux qu'elle soit ma femme ! Mon épouse !*

Cette fois, l'idée provenait d'un cerveau sobre, qui n'était plus en proie à la confusion que provoque le plaisir : j'aimais Poppy et je voulais l'épouser.

Et tout à coup, un éclair de lucidité me frappa : je saisis ce que Dieu essayait de me dire depuis deux mois, je compris aussi pourquoi l'Église était surnommée la Fiancée du Christ, ainsi que l'entière portée du Cantique des cantiques, dans la Bible. Oui, je savais maintenant pourquoi la Révélation comparait le salut du monde à une fête de mariage.

Pourquoi avais-je toujours cru devoir choisir entre Poppy et Dieu ? Il n'en allait pas ainsi, car Dieu était présent dans le sexe et le mariage, tout comme il l'était dans le célibat et la messe ; il pouvait y avoir une part de sacré aussi grande dans la vie d'un mari et d'un père que dans celle d'un prêtre. Aaron était bien marié, non ? Tout comme le roi David et saint Pierre ?

Pourquoi avais-je voulu me convaincre que la seule façon pour un homme d'être utile à Dieu, c'était d'appartenir au clergé ?

Poppy chantonnait un tube qui passait à la radio, à présent, et je fermai les yeux, pour l'écouter tout en priant.

*Est-ce Ta volonté ? Est-ce que je comprends enfin le projet que Tu as conçu pour ma vie ?*

Je m'efforçai de demeurer calme, dans l'attente d'un élan de culpabilité et d'une voix tonitruante en provenance du ciel qui allait proclamer ma damnation éternelle. Mais rien ne vint briser le silence, un silence paisible, dépourvu de honte, celui que j'avais ressenti sur l'autel, avec Poppy.

Plus tard, lorsque nous nous retrouvâmes dans son lit, mon visage entre ses cuisses, ce fut le vingt-neuvième chapitre du Livre de Jérémie qui finalement émergea de mes pensées, comme la réponse à toutes mes prières.

« Prenez des femmes, et engendrez des fils et des filles... Car je connais les projets que j'ai formés sur vous, projets de paix et non de malheur, afin de vous donner un avenir et de l'espérance. »

Je ne fis pas part de mes réflexions à Poppy, mais après l'avoir fait jouer plusieurs fois de suite, je regagnai le presbytère afin de dormir seul, imprégné de mes nouvelles certitudes.

Je me réveillai de bonne heure ce matin-là pour préparer la messe, et découvris alors que la nuit n'avait en rien ébranlé mes convictions de la veille. Au contraire, elles s'étaient encore affirmées, de sorte que je pris une décision : cette messe serait la dernière que je dirais.

— « De plus, si ta main droite te fait trébucher, coupe-la et jette-la loin de toi... Si donc ton œil

droit te fait trébucher, arrache-le et jette-le loin de toi ; Car il t'est plus avantageux de perdre un seul de tes membres que de voir tout ton corps jeté dans la géhenne... »

Je regardai l'assemblée qui se tenait devant moi ; elle était nombreuse en raison de mes trois années de dur labeur auprès de mes paroissiens. Puis je replongeai les yeux dans mon lectionnaire.

— « Le sel est une bonne chose ; mais si le sel devient sans saveur, avec quoi l'assaisonneriez-vous ? Ayez du sel en vous-mêmes, et soyez en paix les uns avec les autres. »

Je repris mon souffle et ajoutai :

— Le Seigneur soit avec vous.

— Et avec votre esprit, me répondit mon auditoire avant de s'asseoir.

J'aperçus alors Poppy assise au fond, dans une robe vert menthe bien ajustée, la taille soulignée par une large ceinture en cuir. Le soleil qui entrait dans l'église se déversait directement sur elle, comme si Dieu me rappelait la décision que je venais de prendre, et la raison qui m'y avait poussé.

Je m'attardai une seconde sur ma brebis étincelante dans ces tessons de lumière, puis je me penchai pour baiser le texte que je venais juste de lire, murmurant la prière que j'étais censé réciter à cet instant, avant de marquer encore quelques secondes de silence comme pour demander du courage au Seigneur.

Je refermai alors le lectionnaire, et m'apprêtai à déclamer mon sermon. Il était dédié à l'importance du sacrifice de soi pour éviter le péché, et je me souvenais d'en avoir tapé chaque mot sur mon iPhone hanté par l'hypocrisie, tiraillé par un cruel dilemme... Mais, désormais, tout était limpide, et je n'avais pas besoin de lire ce texte !

Je levai les yeux vers l'assemblée, vers ces gens qui m'accordaient toute leur confiance, qui m'appréciaient et attendaient la communion.

— J'ai passé la semaine à écrire une homélie sur ce passage, commençai-je. Mais ce matin, j'ai décidé de le jeter à la corbeille, enfin, au sens figuré de l'expression, car il est sur mon iPhone et je ne suis pas assez saint pour renoncer à cet appareil.

Les gens se mirent à rire, ce qui me donna du cœur au ventre.

— Ce passage a été utilisé par de nombreux membres du clergé comme tribune de condamnation. C'est l'ultime déclaration de Jésus, dans laquelle il nous incite à renoncer à toutes les tentations, sous peine de perdre nos chances de salut. Mon homélie était empreinte du même état d'esprit, à savoir que seuls le sacrifice et le fait de résister à la tentation conduisent au ciel, qu'ils sont notre unique voie vers la petite porte du paradis.

Je baissai les yeux et posai les mains sur le lutrin, devant moi.

— Puis je me suis rendu compte que ce prêche risquait de vous donner une vision réductrice de Dieu, à l'image de cette porte dont je viens de parler. Et qu'en sortant vous auriez forcément l'impression que vous avez au moins une fois dans votre vie commis un acte répréhensible aux yeux de Dieu, et donc qu'Il pourrait vous rejeter.

L'assemblée était à présent suspendue à mes lèvres, car je venais de m'éloigner des sentiers battus du catholicisme ; ils le savaient, mais je n'en étais pas du tout effrayé. En réalité, je me sentais plus en paix que jamais avec moi-même.

— Jésus, tel qu'il apparaît dans l'Évangile selon saint Marc, est un dieu étrange. Il est laconique, énigmatique, impénétrable. Son enseignement est âpre et exigeant. Il évoque des sujets qui nous semblent soit tenir du miracle, soit de la folie : parler des langues nouvelles, prendre des serpents dans la main, boire des poisons... Et pourtant, c'est bien ce même Dieu que nous rencontrons chez Matthieu, au chapitre 22 de son Évangile, et qui nous rappelle que les plus grands commandements, les seuls qu'il faille respecter, sont d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de tout

notre esprit, et d'aimer notre prochain comme nous-mêmes.

» Par conséquent, quel Jésus a raison ? Faut-il s'en référer à Marc ou à Matthieu, quand nous sommes confrontés à un défi ou à un changement ? Faut-il s'obstiner à évincer le mal en nous, ou nous conSSIr sur l'amour ?

Je me reculai alors de quelques pas, comme si j'avais besoin de bouger pour continuer à parler.

— Selon moi, il convient de suivre l'appel de Marc pour vivre dans la vertu, mais cette démarche présente un risque majeur, dans la mesure où il nous faut alors définir ce qu'est la rectitude morale. Qu'est-ce qu'une vie vertueuse ? C'est une vie où l'on aime Dieu et son prochain. Et dans l'Évangile selon saint Jean, Jésus nous indique comment aimer : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime. » Il nous a montré son amour quand il a sacrifié Sa vie pour nous. Pour ses amis.

À cet instant, je levai les yeux et croisai ceux de Poppy... Un petit sourire me vint aux lèvres : elle était si belle, même si elle plissait le front et se mordait la lèvre, l'air inquiet.

— Dieu est plus grand que nos péchés. Dieu vous veut tel que vous êtes, trébuchants, pécheurs, confus. Tout ce qu'il attend de nous, c'est de l'amour. Pour Lui, pour les autres, pour nous-mêmes. Il nous demande de jouer cartes sur table, non de mener une existence d'ascètes, vide de plaisir et de joie, mais de Lui confier nos vies pour qu'Il puisse augmenter notre joie et notre amour.

Je parcourus alors les visages de mes fidèles, dont les expressions étaient soit acquises à mes propos, soit pensive, soit sceptiques.

En tout cas, cet après-midi, j'allais appeler l'évêque Bove et jouer « cartes sur table » : j'allais renoncer à ma vie cléricale, c'était inéluctable ! Je pourrais alors demander Poppy en mariage et vivre ma vie, inondé d'amour, comme Dieu le voulait.

— Mais pour nous, catholiques, ce n'est pas facile. En un sens, nous préférons nous appesantir sur le péché et la culpabilité, plutôt que sur l'amour et le pardon, surtout si cet amour et ce pardon nous sont destinés. Cependant, Dieu nous a promis une vie comblée d'amour, et pour ma part, je ne la refuserai pas. Et vous, allez-vous la décliner ?

Sur ces paroles, je poussai un petit soupir de soulagement : je venais de professer ce que j'avais sur le cœur.

Et maintenant, il était temps de le concrétiser !

## Chapitre 22

Après la messe, Poppy dut s'éclipser car je ne parvins pas à la trouver, mais peu importait, puisque je devais appeler l'évêque sans attendre, pendant que je me sentais en totale adhésion avec ma décision. Je voulais aller de l'avant, explorer une nouvelle vie, et ne souhaitais pas différer ma démarche une minute de plus.

Toutefois, au moment où je composais le numéro de l'évêque, la complexité de ce que je m'apprêtais à faire s'imposa à moi...

Je partais comme un voleur. La congrégation devrait trouver un remplaçant dans l'urgence, cela rappellerait terriblement le départ de mon prédécesseur. Bien sûr, je quittais la paroisse pour me marier, et non parce qu'on m'avait arrêté, mais tout de même... Mes paroissiens auraient forcément une impression de déjà-vu !

Adieu, les groupes de travail, les conventions, ma croisade pour la pureté au sein du clergé. Je ne travaillerais plus au nom de Lizzy, de son salut. Il n'y aurait plus de petits déjeuners avec pancakes...

Étais-je vraiment prêt à renoncer à tout cela pour Poppy ?

Oui ! Pour la première fois, je pouvais définitivement affirmer que oui, car je n'abandonnerais pas vraiment mes objectifs, je trouverais juste d'autres moyens, en tant que laïc, d'y parvenir. Je mènerais mon travail au service de Dieu dans un cadre différent, d'une autre manière.

L'évêque ne décrocha pas, il avait sans doute été retenu par des paroissiens après la messe. Une partie de moi savait que j'aurais dû attendre, lui parler personnellement au lieu de laisser un message, mais ce fut plus fort que moi. Et puis je voulais retrouver Poppy en homme libre, afin de lui offrir mon cœur sans réserve.

Après le signal sonore, je me lançai. J'essayai d'être aussi direct et concis que possible, car il était impossible d'exposer de façon approfondie, par répondeur interposé, les raisons qui m'avaient conduit à ce choix.

Après avoir donné ma démission en trente secondes, je raccrochai et me mis à regarder fixement le mur de ma chambre... Je l'avais fait. Ça s'était réellement produit.

Je m'étais défroqué.

Je n'avais pas de bague de fiançailles pour Poppy, aussi passai-je par le jardin du presbytère pour cueillir à la place un bouquet d'anémones, des pétales blanc neige formant une corolle aérienne autour d'un cœur noir de jais. C'étaient des fleurs raffinées mais pas tape-à-l'œil, à l'image de Poppy, et je ne parvenais pas à en détacher les yeux tandis que je traversais le parc pour me rendre chez elle, le cœur battant...

Qu'allais-je lui dire, au juste ? Et comment ? Devrais-je poser un genou à terre, ou bien était-ce un cliché que l'on ne voyait que dans les films ? Aurais-je dû attendre mon prochain émoluments pour pouvoir lui offrir une bague ? Ou avoir au moins autre chose que le chômage comme horizon ?

Je savais qu'elle m'aimait, qu'elle souhaitait partager son avenir avec moi, mais n'allais-je pas trop vite en besogne ? Et si, au lieu d'un « oui » enthousiaste, je me heurtais à un « non » ? Ou peut-être pire encore, à un « Je ne sais pas ».

Je pris une profonde inspiration. C'était sans doute les questions que se posaient tous les hommes

quand ils s'apprêtaient à demander une femme en mariage. Et si j'étais plus particulièrement angoissé, c'était parce que je n'avais pas du tout réfléchi à la question pendant les six dernières années.

*Faites qu'elle dise oui*, priai-je en silence. *S'il vous plaît, s'il vous plaît...*

Puis je secouai la tête et sentis un sourire me venir aux lèvres. Je me rappelai la nuit de la veille dans l'intimité du boudoir, la présence de Dieu nous enveloppant. C'était la femme que j'avais prise sur l'autel du sacrifice, celle que Dieu avait conçue pour moi et qu'Il avait conduite jusqu'à ma porte. Pourquoi nourrissais-je encore des doutes ? Elle m'aimait, je l'aimais : elle allait assurément me dire oui.

Je me rendis compte trop tard que je portais encore mon col romain, alors qu'officiellement (enfin presque) je n'avais plus le droit de le porter, mais je ne voulais pas faire demi-tour pour une telle broutille. Toutefois, l'ironie de la situation ne m'échappa pas : je venais faire ma demande en mariage en tenue de prêtre. On aurait dit une mauvaise blague.

Nul doute que Poppy trouverait ça cocasse. Bien sûr, elle s'efforcerait de ne pas rire, mais ses fossettes la trahiraient, tout comme ses yeux noisette à l'éclat si vif. Bon sang, ce qu'elle pouvait être belle, surtout quand elle riait ! Elle me rappelait les princesses que j'imaginai quand j'étais petit garçon : rayonnantes, aériennes, détenant le destin du royaume dans leur voix.

J'ouvris la porte du jardin, les mains tremblantes, l'estomac légèrement noué, les joues douloureuses à force d'avoir souri dans l'attente de ce moment. Mon bouquet portait encore la rosée du matin.

Je traversai le jardin, avec en tête le Cantique des cantiques, et les paroles du fiancé qui allait rejoindre sa future épouse. Je comprenais tout à fait ce qu'il avait pu ressentir.

« Comme le lis entre les chardons, telle est ma bien-aimée entre les jeunes femmes. »

J'arrivai sur la véranda, serrant plus étroitement les fleurs dans ma main alors que je me dirigeais vers la porte de derrière.

« Tu me fais perdre le sens, ma sœur, ô fiancée, tu me fais perdre le sens, par un seul de tes regards... »

Je continuais à murmurer des vers au moment où je posai la main sur la poignée. Je les lui réciterais sans doute tout à l'heure en lui caressant les reins...

La porte étant ouverte, je pénétrai dans sa maison qui embaumait la lavande, cette odeur si typique de Poppy. Toutefois, si je la sentais, je ne la voyais pas... Elle n'était ni dans la cuisine ni dans le salon... Elle devait être dans sa chambre ou sous la douche, même si je nourrissais l'espoir qu'elle fût encore dans sa robe couleur menthe, afin de pouvoir la lui ôter moi-même, et révéler lentement à ma vue sa peau ivoire pendant qu'elle me dirait « oui », encore et encore... Puis quand la robe serait à terre, je soulèverais Poppy dans mes bras et lui ferais enfin l'amour en tant qu'homme libre.

Je pris une grande inspiration, m'apprêtant à tourner à l'angle du couloir et à annoncer ma présence, quand soudain, je me figeai... Dieu venait-il de m'envoyer un signe ? J'hésitai, le souffle court.

Ce fut alors que le rire de Poppy résonna dans la maison.

Un rire bref, rauque, un peu nerveux.

— Allez, Poppy, tu sais comme moi que tu en as envie, dit tout à coup une voix masculine.

Je reconnus immédiatement ce timbre que je n'avais pourtant entendu qu'une fois dans ma vie. Je fis un pas de plus, et la vue de sa chambre s'offrit à moi...

Sterling. Il était là, chez Poppy, dans sa chambre, sa veste négligemment jetée sur le lit, la cravate desserrée.

Poppy portait toujours sa robe couleur menthe, mais elle avait retiré ses chaussures et ses joues étaient toutes rouges.

Mon esprit se figea lui aussi.

*Sterling et Poppy.*

Sterling et Poppy dans la chambre.

À présent, il la prenait dans ses bras, se penchait vers elle...

*Repousse-le*, hurla une voix désespérée en moi. *Repousse-le.*

L'espace d'un instant, je crus qu'elle allait le faire, car elle inclina la tête en arrière. Puis une expression passa sur son visage – de la détermination ou de la résignation, je n'aurais su dire –, la tête de Sterling s'interposa entre nous et il l'embrassa.

Alors elle ne le rejeta pas, bien au contraire ! Elle lui rendit son baiser. Je me sentis immédiatement happé par un gouffre sans fond, j'étais Jonas avalé par la baleine...

Ou plutôt non, Job.

Job après qu'il a perdu tous ses biens et tous les siens. Car il ne me restait vraiment plus rien quand je vis Poppy glisser la main dans le cou de Sterling, que je l'entendis émettre un léger gémissement, tandis que, avec un éclat de rire victorieux, il la plaquait contre le mur...

Je sentis un goût de cendres envahir ma bouche.

Le bouquet avait dû m'échapper des mains car je ne l'avais plus quand je revins au presbytère. Où était-il tombé ? Dans le couloir, dans le jardin, dans le parc ? J'aurais été bien incapable de le dire, car je ne me rappelais même pas comment j'étais revenu chez moi, si j'avais fait du bruit en partant, s'ils avaient remarqué ma présence, si mon sang coulait hors de mes veines ou si c'était simplement une impression...

Ce que je savais, c'était qu'il pleuvait de plus belle, une pluie pénétrante typique d'octobre, car j'étais trempé et glacé quand je repris mes esprits, tout tremblant dans ma cuisine obscure.

J'aurais dû être furieux, dévasté. C'était ce que les personnages ressentent dans les romans, dans les films... Mais je n'éprouvais absolument rien, rien à part ce froid pénétrant.

Je me trouvais à présent sur la nationale.

J'ignorais au juste ce qui m'y avait conduit, sauf que la pluie s'était déchaînée, qu'il y avait eu de l'orage et que, soudain, ma cuisine m'avait semblé être le garage de mes parents, cet autre lieu où pour la première fois ma vie s'était écroulée...

Mais si, à l'époque, la mort de Lizzy m'avait rendu furieux contre Dieu, en l'occurrence je ne l'étais pas, je me sentais juste perdu et terriblement seul, car j'avais renoncé à tout – mes vœux, ma vocation, ma mission au nom de ma sœur – et j'avais été payé en retour par la pire des trahisons. Mais j'étais convaincu d'une chose : je le méritais.

Oui, je méritais chaque seconde de douleur qui m'étreignait. N'était-ce pas la revanche divine pour tous les moments d'extase que j'avais volés à la vie ?

Adam avait-il éprouvé pareille sensation quand il avait été chassé du jardin d'Éden pour affronter un monde froid et indifférent, parce qu'il n'avait pas su résister à la tentation de suivre Ève ?

Je me rendis à Kansas City, et une fois dans cette ville, je tournai en rond au volant de ma voiture pendant des heures, sans but... Le poids de la trahison de Poppy m'accablait, comme celui de ma propre déloyauté envers l'Église. Mais le pire de tout, c'était de sentir qu'une époque déterminante de ma vie venait définitivement de prendre fin.

Je n'avais pas mon téléphone sur moi, peut-être était-ce d'ailleurs un acte manqué, parce que je sentais qu'elle ne m'enverrait pas de texto, pas plus qu'elle ne m'appellerait ; elle ne l'avait jamais

fait quand nous nous étions disputés, et je savais aussi que, de mon côté, je n'aurais pas arrêté de consulter en vain mon écran, sur lequel je n'aurais rien vu à part l'heure.

Quand, à minuit, je frappai sous une pluie toujours battante à la porte de Jordan, celui-ci ne me repoussa pas comme la dernière fois. Il m'adressa un long regard, puis hocha la tête.

— Entre, dit-il.

Je me confessai directement dans son salon. J'étais vraiment pathétique.

Ne sachant ni comment ni par où commencer, j'allai droit au but et lui racontai ma rencontre avec Poppy, le jour où j'avais juste entendu sa voix, à la fois voilée et empreinte d'incertitude. Et, à partir de là, l'histoire se déroula d'elle-même : le désir, la culpabilité, tous les petits détails qui m'avaient fait tomber amoureux et m'éloigner de ma vie de prêtre. Je l'informai aussi de mon appel à l'évêque, évoquai mon bouquet. Puis enfin je parlai de Sterling et du baiser, des émotions que j'avais éprouvées : c'était comme si toute la peur et la paranoïa que j'avais toujours nourries à leur sujet avait donné naissance à un monstre rugissant. Découvrir que l'on vous était infidèle, c'était terrible, mais ne l'était-ce pas plus encore si l'on avait eu des soupçons dès le début ? Je ne cessais de répéter que j'aurais dû m'en douter, que tout était ma faute... Mais qu'espérais-je, au fond ? Un happy end ? Aucune relation fondée sur un tel péché ne pouvait déboucher sur le bonheur. Cela, je le savais à présent.

Jordan m'écouta patiemment pendant une bonne heure, sans que son visage exprime le moindre jugement ou dégoût. Parfois, il fermait les yeux, et je me demandais ce qu'il entendait à part ma voix, mais je m'aperçus bientôt que je n'avais plus la force de m'intéresser à rien, pas même à ma propre histoire. D'ailleurs, que me restait-il à dire, après l'épisode du baiser entre Sterling et Poppy ?

J'enfouis la tête dans mes mains, mais je ne pleurai pas... J'étais dans un tel état de choc que je ne pouvais rien éprouver, à part le vide le plus total, comme lorsqu'on revient d'une zone de guerre, j'imagine.

Je respirais bruyamment à travers mes paumes, quand soudain la voix de Jordan s'éleva ; j'avais l'impression qu'elle venait de très loin, alors même que nos genoux se touchaient.

— Est-ce que tu l'aimais vraiment ? demanda-t-il.

— Oui, répondis-je sans baisser les mains.

— Et tu crois que c'est vraiment fini, entre vous ?

Je ne répondis pas tout de suite, non parce que je l'ignorais, mais parce que les mots étaient trop durs à prononcer.

— Je ne vois pas comment il pourrait en être autrement. C'est Sterling qu'elle veut, elle l'a clairement démontré.

Mais il était évident que si elle s'était matérialisée comme par magie sur le seuil de la maison de Jordan, je l'aurais prise dans mes bras sans exiger la moindre explication.

L'amour inconditionnel de Dieu pesait décidément bien peu face à ma passion ravageuse.

— Sans elle, commença Jordan en cherchant mon regard, veux-tu toujours quitter les ordres ?

La question me fit l'effet d'un violent coup de poing... En toute honnêteté, je ne savais absolument pas ce que je voulais maintenant. Sans Poppy, je me fichais pas mal de la liberté retrouvée !

D'ailleurs, réflexion faite, si je ne pouvais vivre avec elle, je préférais rester fidèle à Dieu, et reprendre ma vie telle qu'elle était avant. Sans doute pourrais-je appeler l'évêque, lui expliquer, et prier pour qu'il me permette de rester au sein du clergé. Il serait dur de reprendre mes fonctions à Weston, sachant que je pourrais à tout instant y croiser Poppy, comme de revoir tous les endroits où nous étions allés ensemble, mais, au moins, j'aurais une paroisse et des missions pour occuper mon

temps. Plus j'y pensais, plus j'étais convaincu que c'était la meilleure solution : ainsi, je conserverais un semblant de mon ancienne vie. Je garderais ma vocation, même si j'avais perdu mon cœur.

— Non, je ne crois pas, répondis-je enfin.

Jordan demeura silencieux pendant une bonne minute.

— Es-tu prêt à te repentir ?

Je hochai la tête, mais sans la lever.

— Très bien, poursuivit-il. Dans ce cas, tu offriras un jour entier à Dieu. Il te parlera. Il sera à tes côtés en ces temps de souffrance et de confusion, et tu ne dois pas l'empêcher de partager ta peine.

— Non, marmonnai-je, ce n'est pas assez. Il me faut quelque chose de plus difficile, de...

— Comme quoi ? Porter un cilice ? Marcher pieds nus pendant trois mois ? Une autoflagellation en bonne et due forme ?

Je dirigeai enfin les yeux vers lui.

— Ce n'est pas drôle, Jordan.

— Mais je ne cherche pas à l'être. Tu es venu me demander l'absolution et je te la donne, ainsi qu'un message de Dieu à ton intention. En fait, cette journée de pénitence devra avoir lieu demain. Dors chez moi cette nuit, et demain, après la messe du matin, tu auras l'église pour toi toute la journée.

Jordan était d'un calme souverain, et il était clair que ce qu'il préconisait était exactement ce dont j'avais besoin, après ces trois mois d'exaltation. Il serait éprouvant d'examiner ma conscience et de parler ouvertement à Dieu pendant toute une journée, mais les choses nécessaires étaient parfois douloureuses.

— Tu as raison, concédai-je. D'accord.

Jordan hocha la tête et récita une prière d'absolution. Après quoi, nous restâmes silencieux pendant quelques instants. La plupart des gens ne supportent pas le silence, ce qui n'était pas le cas de Jordan, bien au contraire. Il s'y sentait chez lui, tout comme il était bien dans sa peau. Sa quiétude me soulagea un peu, en dépit des affres qui me dévoraient.

Tout à coup, la sonnerie du téléphone retentit.

Arrachés à nos méditations, nous regardâmes tous deux l'appareil, sur le comptoir de la cuisine. Il devait être environ 2 heures du matin... Jordan se leva rapidement : ce genre d'appel n'augurait jamais rien de bon...

Je le vis marmonner une prière avant de décrocher, puis, soudain, je l'entendis dire d'un ton tranquille dans le combiné :

— Oui, il est avec moi.

Je sentis mon cœur s'emballer comme un cheval sauvage... Ce ne pouvait pas être Poppy, c'était impossible, et pourtant...

Mon Dieu, j'aurais tout donné pour que ce fût elle !

— Bien sûr, un moment, je vous prie, ajouta Jordan.

Et il me tendit le téléphone.

— C'est l'évêque, murmura-t-il.

J'eus l'impression que mon cœur cessait de battre.

*L'évêque, à 2 heures du matin ?*

— Allô ?

— Tyler ?

À son ton, je compris tout de suite qu'un événement affreux s'était produit, car jamais mon mentor ne m'avait paru plus choqué. Et il n'était pas possible que ce soit mon simple message qui l'ait mis

dans un tel état ! J'enchaînai pourtant :

— Écoutez, je regrette de ne pas avoir attendu de pouvoir vous parler de vive voix, car, maintenant que j'ai réfléchi, je ne suis plus certain de vouloir quitter le clergé. Je comprends que je vous doive de nombreuses explications, mais...

— Malheureusement, m'interrompit-il d'un ton grave, et je le déplore aussi, mais des nouvelles se sont ébruitées.

*Oh non !*

— Quelles nouvelles ?

— J'ai essayé de vous joindre toute la journée ; j'ai ensuite appelé chez vos parents et chez quelques paroissiens, mais nul ne savait où vous étiez. Il y a quelques minutes, ne parvenant pas à trouver le sommeil, j'ai eu une fulgurance : j'ai pensé que vous vous étiez réfugié chez votre confesseur.

J'eus la sensation qu'il hésitait à me raconter ce qui était arrivé. Mais j'avais besoin de savoir, nom d'un chien !

— S'il vous plaît, dites-moi ce qui s'est passé ! l'implorai-je.

Il poussa un soupir.

— Des photos ont été publiées sur les réseaux sociaux. De vous et d'une de vos paroissiennes, je crois, Poppy Danforth.

*Les photos avec lesquelles Sterling voulait me faire chanter...*

Il avait donc tenu parole et avait détruit ma vie, mais, pour l'instant, ce qui me bouleversait le plus, c'était d'entendre le nom de Poppy dans la bouche de l'évêque, comme une incantation qui, telle une balle, me fissa le cœur.

Alors de lourdes larmes se mirent à couler sur mes joues...

— Connaissez-vous l'existence de ces clichés ? poursuivit l'évêque.

— Oui, parvins-je à prononcer.

— Bon sang, Tyler ! jura-t-il alors. Je n'arrive pas à le croire !

Maintenant, je pleurais ouvertement, et je sentis soudain qu'on me mettait quelque chose dans la main : c'était Jordan qui y avait placé un verre de scotch couleur ambre, avec un glaçon dedans...

Mon Dieu ! La situation était terrible si Jordan Brady me poussait à boire. J'ignorais d'ailleurs qu'il gardait de l'alcool chez lui.

— Tyler, reprit l'évêque, je ne souhaite pas être contraint de vous renvoyer...

Le message était clair : il voulait que je donne ma démission. L'image du prêtre repentant serait plus acceptable pour la communauté que celle de l'ecclésiastique incapable de refréner ses pulsions sexuelles et que l'on doit renvoyer.

— Je n'ai donc que deux choix ? Partir de mon plein gré ou être congédié ?

— Je le crains... Si la relation était finie...

— Elle l'est !

— ... Vous devriez passer devant une commission disciplinaire et vous seriez forcément muté.

Je m'y attendais, mais la confirmation me fit l'effet d'un coup de poing : il faudrait inévitablement que je déménage ! Que je découvre une nouvelle paroisse, de nouveaux visages, et pendant ce temps, Weston devrait se débattre avec la rumeur de mes péchés. Peu importait si ma nouvelle affectation me plaisait, j'aurais perdu la paroisse à laquelle je tenais tant, et tous mes fidèles.

Je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même.

— Toutefois, je ne peux prévoir la réaction du cardinal, Tyler.

L'évêque paraissait fatigué, mais sa voix trahissait malgré tout de l'affection. Il m'aimait beaucoup,

et j'étais d'autant plus honteux d'avoir cette conversation avec lui.

— Si vous souhaitez réellement rester dans les ordres, alors nous trouverons une solution, ajouta-t-il.

Ces paroles ne m'apaisèrent guère, car je ne savais plus ce que je voulais réellement, mais je le remerciai néanmoins, ayant tout à fait conscience de l'affreux scandale que je venais de déclencher au sein de l'archidiocèse. Et si je restais, sans doute serait-ce pire...

— Reparlons de tout cela demain soir ! décréta l'évêque. D'ici là, je vous demanderai de ne pas communiquer avec la presse, ni même de vous connecter. Il ne sert à rien de compliquer l'affaire, tant que nous ne sommes pas certains de la façon dont elle va évoluer.

Sur ces propos, nous prîmes congé l'un de l'autre, et j'engloutis mon scotch d'un trait. Je sombrai ensuite dans un sommeil sans rêves sur le canapé inconfortable de Jordan.

## Chapitre 23

Le lendemain, je me rendis à la messe matinale de Jordan, qui réunissait un plus grand nombre de fidèles que les miennes. J'avais appelé Millie dès mon réveil pour lui indiquer où je me trouvais, et comment elle pouvait me joindre. Cette dernière, qui passait bien plus de temps que moi sur les réseaux sociaux, était déjà au courant pour les photos ; toutefois, elle se garda de me dire qu'elle m'avait bien prévenu, ni ne parut m'en vouloir, de sorte que j'espérais qu'elle me pardonnerait. Elle m'informa alors qu'elle avait affiché un mot sur la porte de l'église, pour indiquer à la paroisse que les messes et confessions étaient temporairement suspendues.

Ouf ! Le côté pratique étant sous contrôle pour l'instant, je pourrais mieux me concentrer sur ce qui m'arrivait.

— Avez-vous vu Poppy ? ne puis-je cependant m'empêcher de lui demander juste avant de raccrocher (et même si je me détestais pour cette question).

— Non, répondit Millie sans paraître offusquée. Sa voiture n'est pas dans son allée depuis hier soir.

— Merci, dis-je, soudain las.

Je ne savais comment prendre la nouvelle. En tout cas, elle ne contribua pas à réduire l'immense cratère qui creusait mon cœur.

— Père Bell, reprit Millie, je vous en prie, prenez soin de vous. Quelles que soient vos erreurs, la paroisse vous apprécie énormément.

J'aurais tant aimé qu'elle dise vrai. Car comment mes ouailles auraient-elles pu continuer à m'aimer, alors que je venais de tout détruire ?

Après la messe, je disposai de l'église pour moi tout seul. C'était un édifice qui avait plus de cent ans, constitué de pierres et de vitraux. Il n'y avait pas de tapis au sol, ni de revêtement aux murs. Il s'en exhalait une atmosphère ancienne et authentique, le genre d'endroit où le Saint-Esprit pouvait flotter comme une brume invisible, et briller parmi les chevrons.

Poppy aurait adoré ce lieu.

J'étais tout tremblant et vide d'avoir tant pleuré la veille, comme si mon âme s'était écoulée de moi avec mes larmes. J'aurais dû m'agenouiller, fermer les yeux et incliner la tête, mais, à la place, je m'allongeai sur un banc. Il était dur et froid, mais je n'avais plus l'énergie de rester debout...

*Dites-moi ce que je dois faire, mon Dieu.*

Sans doute une partie de moi-même avait-elle cru que, en me réveillant, je découvrirais que tout cela n'avait été qu'un affreux cauchemar, une hallucination destinée à tester ma foi, mais, hélas, non, c'était bien la réalité... J'avais bien surpris Poppy et Sterling ensemble, la veille. J'étais donc tombé amoureux juste pour me retrouver chassé du paradis (par la seule femme que j'avais eu envie d'épouser).

*Dois-je quitter les ordres et prier pour que Poppy me reprenne ? Dois-je tenter de la retrouver ? Lui parler ? Et que vaut-il mieux pour l'Église ? Que je reste ? Ma vocation est-elle plus importante pour moi que Poppy ?*

Mais je ne perçus aucun signe de l'au-delà qui aurait pu me guider. Je ne distinguais que la circulation, au loin, et les reflets de la lumière sur le bois.

*Il n'y a même pas de climatiseur qui se met en route, ici ? Je ne recevrai donc rien du tout ?*

J'avais bien conscience d'être effronté, mais je m'en fichais. Même Jacob avait dû se battre pour obtenir la bénédiction de Dieu, et j'étais moi aussi prêt à en découdre.

Sauf que j'étais épuisé. Et que je ressentais un vide infini. Pourtant, je ne pouvais pas continuer à gémir sans fin... Peu à peu, mes pensées commencèrent à vagabonder, mes prières à n'avoir plus de sens, et je me contentai de contempler ce qui m'entourait. Je me trouvai dans une église qui n'était pas la mienne, seul et blessé. Mon comportement avait apporté le malheur à ma paroisse, j'avais trahi la confiance de mon évêque et de mes paroissiens – ce que j'avais pourtant si âprement tenté d'éviter depuis mon ordination.

Force était de reconnaître que j'avais échoué.

J'avais échoué en tant que prêtre, homme et ami.

Je me mis à regarder le sol carrelé, tout en clignant des yeux dans le silence...

Demeurer prêtre, était-ce la meilleure façon d'expié ? Serait-ce la solution la plus appropriée pour l'Église ? Pour mon âme ? La réponse ne pouvait me venir que de Dieu, mais ce dernier n'était visiblement pas d'humeur à engager le dialogue, aujourd'hui.

Peut-être devais-je envisager la question sous un autre angle, à savoir : était-il possible d'imaginer une vie sans clergé *et* sans Poppy ? J'avais décidé de me défroquer par amour pour elle et, une fois ma résolution prise, j'avais senti l'ivresse de tous les possibles qui s'ouvraient à moi... Au fond, il existait mille façons de servir Dieu, et peut-être cette épreuve était-elle destinée à me sortir de ma bulle confortable au sein de ma paroisse, pour m'inciter à nourrir de plus grandes ambitions, par exemple porter secours aux démunis dans des pays en guerre ou aux victimes de catastrophes naturelles, à l'instar de Poppy en Haïti. Oui, si j'étais libre, je pourrais lutter contre la famine en Éthiopie, enseigner l'anglais en Biélorussie ou encore creuser des puits au Kenya. Je serais en mesure d'aller où je voulais, quand je le souhaitais.

Avec n'importe qui.

Non, pas avec n'importe qui ! me sermonnai-je aussitôt en fermant les yeux. Je convoquai alors les plaines poussiéreuses de l'Afrique de l'Est, les forêts de Biélorussie, et, perdu dans mes rêveries concernant l'avenir, je ne pouvais imaginer qu'une seule personne à mes côtés. Une femme à la chevelure brune et aux lèvres rouge cerise. Je la voyais porter de l'eau, remettre des cahiers à des enfants, ses doigts enchevêtrés aux miens tandis que nous marchions à la rencontre d'un groupe de villageois... Je l'imaginai dans un hamac juste au-dessus de moi, le corps recouvert des marques en forme de triangle du filet, ou bien nous partagions tout simplement une couche sommaire, étroitement pelotonnés l'un contre l'autre, dans un dortoir non chauffé...

Mais où que nous nous trouvions, nous aidions des gens. De façon directe et parfois intime, comme Jésus l'avait fait avant nous. Il avait soigné les malades, s'était sali les mains, avait traîné ses sandales dans la poussière. Et n'était-ce pas précisément ce qui le différenciait des pharisiens ? L'un allait à la rencontre de son prochain, tandis que les autres restaient cloîtrés, à se disputer à propos de manuscrits jaunis, pendant que leur peuple était régulièrement brutalisé par un empire indifférent.

Je me rappelai le moment où j'avais choisi de devenir prêtre, l'excitation qui m'avait alors habité, l'anticipation fiévreuse que j'avais éprouvée. Et c'était cette même impression qui m'habitait présentement, parce que tout venait de s'éclaircir. Ou plus exactement de s'imposer à moi comme une évidence.

Je me redressai sur le banc.

Dieu souhaitait que je vive dans le monde réel, parmi ses ouailles. Peut-être nourrissait-il des plans pour Tyler Bell bien plus excitants et merveilleux que ceux que j'avais imaginés ?

*Est-ce cela, que Tu veux ?* demandai-je. *Que je quitte les ordres, non à cause de Poppy, ni de l'évêque, mais pour moi ? Pour Toi ?*

Alors le mot résonna en moi avec une autorité aussi calme que retentissante.

Oui.

Oui.

Il était donc temps pour moi de changer de vie et de renoncer à la prêtrise.

Je venais d'obtenir la réponse que je cherchais, et me sentis soudain envahi par une douce paix contemplative, par la sensation que j'avais trouvé le bon chemin. Il ne me restait plus qu'à l'emprunter.

Quand j'appelai l'évêque en fin de soirée pour l'informer de ma décision, j'étais toujours imprégné de cette même paix. Nous savions tous les deux que je faisais le bon choix, aussi bien pour moi que pour l'Église, et ce fut ainsi que je mis un terme solennel et harmonieux à ma vie de prêtre : désormais, je n'étais plus le père Tyler Bell.

Le week-end suivant, un festival de musique se déroulait à Weston, mais j'avais déjà pris congé de mes paroissiens et déménagé mes affaires du presbytère, aussi n'avais-je aucune raison de m'y rendre, même si j'étais triste à l'idée de manquer le lancement de la levée de fonds pour l'église.

— Tu as peur qu'on te lynche ? me demanda Sean quand je lui annonçai que je n'irais pas.

Il m'hébergeait en attendant que je trouve un appartement.

Je secouai la tête. En dépit du buzz sur les médias sociaux où j'avais été à la fois diabolisé et transformé en une sorte de star en raison, semblait-il, de mes faux airs de play-boy, la réaction de mes propres paroissiens avait été bien plus digne que mon comportement. La plupart désiraient que je reste, plusieurs me supplièrent même de revenir sur ma décision, d'autres me remercièrent d'avoir parlé si ouvertement des crimes de l'Église, et certains encore se contentèrent de m'embrasser et de me souhaiter bonne chance pour la suite. De mon côté, j'apportai des réponses honnêtes à toutes les questions qu'ils me posèrent, c'était le moins que je leur devais : je ne voulais pas qu'il reste des zones d'ombre susceptibles d'alimenter les rumeurs. Je refusais que les péchés entachent davantage ma paroisse.

Toutefois, malgré le soutien et la chaleur qu'ils m'avaient témoignés, il n'aurait pas été sain pour moi de revenir à Weston. Car, quand j'avais fait mes cartons, la semaine précédente, j'avais été hanté par Poppy et, alors que toutes mes affaires étaient chargées dans la camionnette de déménagement, j'avais prétexté la nécessité d'aller faire mes adieux à des personnes que je n'avais pas encore vues pour me rendre subrepticement chez elle. Je découvris alors qu'elle était partie... En pressant mon visage contre les carreaux, tel un enfant qui contemple le contenu d'une vitrine, je vis qu'il n'y avait plus ni son ordinateur, ni ses livres, ni rien de ce qui lui avait appartenu. J'éprouvai alors la sensation ridicule que je me sentirais mieux si je pouvais entrer quelques instants chez elle. Que je serais heureux, juste pour une minute.

Fort de cette conviction, je cherchai la clé sous le pot de bambou... Mais, bien sûr, elle n'y était plus, et toutes les portes étaient fermées. J'essayai même d'ouvrir une fenêtre avant de me résoudre à la triste réalité : Poppy était partie vivre avec Sterling, et moi j'allais finir par être arrêté pour tentative d'effraction.

*Tiens au moins jusqu'à la maison où tu pourras t'enivrer pour oublier,* m'ordonna une petite voix.

Une fois chez mes parents, mon père m'aida à transporter mes cartons au sous-sol, puis m'invita à vider plusieurs verres de whisky sans échanger un mot : c'était ainsi qu'on noyait son chagrin en Irlande.

Weston avait beau être lié pour moi à des souvenirs pénibles, je me réjouis de constater que la levée de fonds avait été une réussite, comme Poppy l'avait prédit : début novembre, Ste Margaret avait en effet récolté dix mille dollars pour sa rénovation.

Évidemment, j'étais aussi meurtri à l'idée que ce projet auquel j'avais consacré tellement de temps et d'énergie était désormais piloté par un autre prêtre, tout comme il était irritant de constater que de nombreuses donations en ligne émanaient des « Tylerettes », un groupe de fans qui s'était formé peu après la publication de mes photos sur Internet. Ces dernières paraissaient plus intéressées par mon statut marital ou des photos de moi prises à l'université qu'animées par un élan de générosité. Mais cela n'avait plus d'importance à présent.

— Au moins, tu sais que tu peux baiser quand tu en as envie, fit remarquer Sean tandis que nous dînions chez lui, deux semaines plus tard.

— Ta gueule ! répondis-je froidement.

Il n'y avait qu'une femme que je désirais, mais elle était partie et aucune de mes groupies sur Internet n'y pourrait rien changer.

— Ah non ! Ne me dis pas que tu vas rester célibataire alors que tu as été latéralisé.

— Laïcisé, le repris-je, agacé. Et puis ce ne sont pas tes oignons !

Sean me lança un sachet de sauce soja au visage, puis un deuxième, mais grimaça quand je déversai le contenu d'un paquet sur sa chemise.

— Eh ! C'est une Hugo Boss, espèce d'ignare, marmonna-t-il en frottant en vain le tissu avec une serviette.

Et voilà ce qu'était devenue ma vie : me disputer avec mon frère, manger de la nourriture infecte et ne pas savoir ce que je devais faire ! Je pensais constamment à Poppy : que je sois en train de chercher des organisations caritatives au sein desquelles je pourrais œuvrer, ou encore des formations universitaires, que je sois chez mes parents, qui m'apportaient par ailleurs un soutien sans faille, mais restaient sur la réserve, comme s'ils redoutaient qu'un mot malheureux de leur part ne réveille en moi un affreux souvenir et que je demeure prostré dans un coin du salon.

— Ils ont peur que tu pètes un câble à cause du buzz sur Internet, et ils croient peut-être que tu refoules tes sentiments, me prévint Ryan. Donc, cool, mec ! Ne nous la joue pas façon Hulk.

Ça ne risquait pas, pensai-je avec autodérision. J'avais plutôt la sensation de rétrécir, d'être devenu un homme bien faible, bref, tout le contraire d'un Hulk. Loin de Poppy, j'avais comme oublié toutes les choses qui constituaient le Tyler Bell que j'avais été. Je me languissais d'elle comme une personne qui manque d'air et qui étouffe, aussi n'arrivais-je pas à réfléchir. Je ne parvenais même pas à regarder *The Walking Dead*, car cela me rappelait trop Poppy et les soirées où nous avions regardé et commenté ensemble cette série.

— Je suis perdu, avouai-je à Jordan, le lendemain de Thanksgiving. Je sais que j'ai fait le bon choix en quittant le clergé, mais maintenant, tant de possibilités s'ouvrent à moi... Comment suis-je censé repérer ce qui me convient le mieux ?

— Ne serait-ce pas parce que, sans elle, rien ne te semble valoir la peine ?

Je ne lui avais pas parlé de Poppy, et son discernement me désarçonna, même si j'aurais dû le connaître, depuis le temps...

— C'est vrai, répondis-je en toute honnêteté, elle me manque terriblement.

— A-t-elle tenté de reprendre contact avec toi ?

Je baissai les yeux vers la table.

— Non.

Pas un message, pas un mail, pas un coup de téléphone. Rien. Elle en avait fini avec moi. Nul doute

qu'elle m'avait vu chez elle, ce jour-là, et qu'elle savait que j'étais au courant, pour Sterling. Ce qui rendait son attitude encore plus douloureuse. Ne voulait-elle donc pas s'expliquer ? Fournir au moins l'effort de me présenter de « petites » excuses et de me souhaiter bonne chance pour le futur ?

Millie m'avait confirmé que Poppy avait quitté Weston – ma vieille amie m'appelait régulièrement pour me donner des nouvelles de l'église et de mes anciens paroissiens –, mais ignorait tout comme moi où elle se trouvait, même si je supposais qu'elle était partie à New York où vivait Sterling.

— Je crois que tu devrais tenter de la rechercher, me dit Jordan. Pour tirer un trait sur cette histoire.

Et c'est ainsi que je finis au club de strip-tease avec Sean, au mois de décembre. Il avait bondi sur place quand je lui avais demandé s'il voulait bien m'y accompagner ! Et déclaré qu'il espérait vivement que je trouverais une danseuse avec qui coucher.

— Je n'y vais pas pour ça.

— Ah bon ? Elles ne sont plus assez bien pour toi, maintenant ? Tu sortais pourtant avec l'une d'elles il y a à peine deux mois.

Mon Dieu, deux mois déjà s'étaient écoulés ? Le temps passait si vite, sauf quand j'avais la nostalgie de son corps si doux, de son sexe brûlant... Alors j'avais la sensation qu'il y avait des années que je ne l'avais pas étreinte, et je me retrouvais avec une érection douloureuse, peinant à respirer. Heureusement, Sean travaillait souvent très tard le soir afin de grimper rapidement les échelons, de sorte que je disposais de l'appartement pour moi tout seul. Encore que me masturber ne résolvait rien ! Peu importait le nombre de fois que je me répandais dans ma main, la douleur de la perte était toujours aussi présente et n'atténuait en rien le choc de la trahison. Mais déloyauté ou non, mon corps la désirait toujours.

Je la désirais toujours.

— C'était différent, dis-je à Sean.

Naturellement, il ne pouvait pas comprendre, car il n'avait jamais été amoureux et, pour lui, une femme en valait une autre.

Le club était bondé – c'était samedi soir – et au bout de deux vodka-tonic, mon frère m'abandonna pour vaquer à ses occupations. Je restai près du bar à siroter un martini et regarder les danseuses se déhancher sur la piste, me rappelant la fois où Poppy avait dansé pour moi et moi seul...

Que n'aurais-je donné pour revivre ces moments ! La revoir avec cette fichue ceinture en soie autour du cou. Poussant un soupir, je reposai mon verre. Je n'étais pas venu ici pour cultiver mes souvenirs, mais pour glaner des informations sur Poppy, tenter d'apprendre où elle était allée.

La serveuse s'avança vers moi afin d'essuyer le comptoir.

— Un deuxième ? me demanda-t-elle en désignant mon martini.

— Non, merci. En fait, je recherche quelqu'un.

Elle haussa un sourcil.

— Une danseuse ? Nous ne divulguons aucun renseignement sur leur emploi du temps.

Elle n'ajouta pas : « Pour des raisons de sécurité », mais je comprenais tout à fait ce qu'elle voulait dire et ne m'en offusquai absolument pas.

— En fait, il ne s'agit pas de ça... Je recherche Poppy Danforth. Elle a travaillé ici, n'est-ce pas ?

La serveuse ouvrit alors de grands yeux. Elle venait apparemment de me reconnaître.

— Oh ! Mais vous êtes le prêtre, c'est ça ?

Je m'éclaircis la voix.

— Oui. Enfin, je ne suis plus prêtre, mais je l'étais, effectivement.

Elle me sourit.

— Vous vous rappelez cette photo où vous jouez au frisbee, à la fac ? Eh bien, ma sœur l'a mise en

fond d'écran, sur son ordinateur. Vos photos circulent sur Internet, vous êtes au courant ? Et votre surnom, le « curé coquin », il vous plaît ?

Hélas, elle ne m'apprenait rien ! Elle parlait du cliché sur lequel Poppy m'avait avoué avoir longtemps fantasmé avant d'entrer dans mon église.

« J'ai voulu connaître votre nom et voir à quoi vous ressembliez, pour ne plus avoir l'impression de m'adresser à un mur, mais à une personne, quand je reviendrais, pensant que ce serait plus facile.

» — Et est-ce le cas ?

» — Pas vraiment. »

Maintenant qu'elle m'avait « situé », je n'entrais plus dans la catégorie du type anonyme qui vient harceler les danseuses.

— Est-ce que vous savez où se trouve Poppy ?

La serveuse m'adressa un regard désolé.

— Non... Tout est arrivé si vite. Elle n'a confié à personne qu'elle allait partir ni où elle allait, mais comme nous étions toutes au courant des photos postées sur Internet, nous en avons déduit qu'il y avait un rapport avec son départ précipité. Et à vous, elle n'a rien dit non plus ?

— Non, dis-je, en avalant une dernière gorgée de martini.

Certaines vérités nécessitaient l'absorption d'alcool.

Elle posa son torchon, puis s'exclama :

— Mais j'y pense ! Elle a laissé quelque chose ici, en venant chercher ses affaires. Attendez, je vais le chercher.

Je tambourinai alors des doigts sur le comptoir en inox. Non, il ne fallait pas que je croie qu'il s'agissait d'une lettre laissée à mon intention... Même s'il était difficile de résister à la tentation de cet espoir. Car tout de même, comment avait-elle pu partir sans me laisser le moindre mot ? Avais-je si peu compté à ses yeux ?

Et comme de nombreuses fois auparavant, je sentis mon cœur se serrer de chagrin à l'idée de l'avoir aimée bien plus que je ne l'avais été. Était-ce ce que Dieu avait éprouvé lui aussi, quand j'avais quitté les ordres ?

Quelle pensée désolante !

La serveuse revint avec une épaisse enveloppe blanche... sur laquelle mon nom avait été griffonné en gros caractères à la va-vite ! Je m'en saisis promptement et compris tout de suite de quoi il s'agissait. Je l'ouvris malgré tout, et une vive douleur me traversa quand j'en sortis le rosaire de Lizzy pour le nichier d'abord au creux de ma paume.

Puis je le soulevai et le contemplai pendant une bonne minute ; la croix tournoyait en étincelant sous les lumières tamisées du club. Alors je remerciai la serveuse, fourrai le rosaire dans ma poche et m'en allai, laissant Sean vivre ses fantasmes avec les stripteaseuses.

C'était bel et bien fini. Évidemment, ça l'était depuis que j'avais vu Poppy et Sterling s'embrasser, mais ce rosaire représentait la preuve irrévocable qu'il n'y avait vraiment plus rien entre nous. Il était manifeste que ce cadeau que je lui avais offert spontanément symbolisait une sorte de lien, de dette, et elle l'avait rejeté, tout comme elle m'avait rayé de sa vie.

Il était temps que je l'accepte.

*Ma relation avec Poppy est définitivement terminée !*

## Chapitre 24

J'aimerais pouvoir affirmer qu'après être sorti du club, je décidai immédiatement de tourner la page. Qu'une blanche colombe vint se poser à mes pieds, que les cieux s'ouvrirent et que Dieu me dicta exactement où aller et que faire.

Mais j'aurais surtout aimé proclamer que ce rosaire, et le message implicite dont il était porteur, avait guéri mon cœur brisé et que je ne passais plus aucune nuit à penser à elle, plus aucune journée à ratisser Internet en quête de sites mentionnant son nom.

Hélas, cela me prit bien plus de temps ! Les deux semaines qui suivirent ma sortie au club ressemblèrent étrangement aux précédentes : j'écoutai la B.O. de *Garden State*, cherchai de façon apathique des opportunités de me rendre utile au monde ou reprendre des études, et imaginai en détail ce que Poppy pouvait être en train de faire (et avec qui). J'assistai aux messes de Jordan, me pliai assidûment à des séances d'exercices dont j'annulais ensuite les effets en mangeant n'importe quoi et en buvant encore plus que mes frères.

Noël arriva. Lors de notre repas familial, nous avions pour tradition de proférer à haute voix quel aurait été notre cadeau idéal : une promotion, une nouvelle voiture, des vacances au soleil... Quand ce fut mon tour, je déclarai spontanément :

— Je voudrais faire quelque chose d'utile.

Et je me rappelai le jour où, allongé sur un banc dans l'église de Jordan, j'avais fantasmé sur des horizons lointains, saturés de soleil et de poussière.

— Eh bien, qu'attends-tu pour agir ? lança Sean.

— Tu as raison, je vais me bouger.

— Et qu'envisages-tu, au juste ? demanda ma mère, un rien inquiète.

— Je ne sais pas encore exactement, mais ce ne sera pas ici.

Deux semaines plus tard, je me retrouvai à bord d'un vol pour le Kenya, en vue d'une mission dont l'objectif était de creuser des puits dans la région de Pokot. Pour la première fois depuis une éternité, j'allais à la rencontre d'une réalité nouvelle, au lieu de fuir le passé.

*Sept mois plus tard*

— Alors ? Tu es sexuellement au top, maintenant ?

— Va te faire voir ! rétorquai-je.

Et je donnai d'autorité mon sac à Sean pour pouvoir prendre de l'argent dans mon porte-monnaie et l'introduire dans un automate de l'aéroport. Enfin, un bon Dr. Pepper, le soda qu'on apparentait dans nos contrées à une fontaine de jouvence ! J'en pleurai presque en avalant la première gorgée, car je n'avais rien bu de si frais, de si sucré et de si pétillant depuis mon départ de Nairobi.

— Il n'y avait pas de Dr. Pepper, là-bas ? me demanda Aidan tandis que je reprenais mon sac et que nous nous dirigions vers la sortie de l'aéroport.

— Ni rasoir, apparemment, ajouta Sean en tirant sur ma barbe.

Je lui donnai un coup de poing dans le ventre et il poussa un cri aigu.

Il était vrai que j'avais la barbe, à présent, ainsi qu'un teint fort tanné et un corps bien plus svelte.

— Eh bien, où sont passés tes muscles de body-builder ? me taquina mon père quand je franchis le seuil de la maison.

Et il me serra dans ses bras.

— Désormais, tu en as de véritables, dus au travail, ajouta-t-il.

Ma mère pinça les lèvres.

— Tu ressembles à Charlton Heston dans *Les Dix Commandements*, commenta-t-elle.

J'avais davantage l'impression d'être Moïse, un étranger à la fois en Égypte et dans le Madian, un étranger partout. Plus tard ce soir-là, après la plus longue douche que j'aie jamais prise (des mois de douches tièdes d'à peine une minute avaient instillé en moi une envie d'eau chaude ruisselant à profusion sur mon corps), je m'allongeai sur mon lit et repensai à tout ce qui m'était arrivé. Je revis le visage des personnes que j'avais côtoyées, tant mes collaborateurs que les villageois, et que j'avais connues de façon intime. Je savais ce qui avait motivé le choix du prénom de leurs enfants, pourquoi ils aimaient le football et *Top Gear*, et quels garçons je devais prendre dans mon équipe quand nous jouions au rugby, le soir, si je voulais que mon équipe gagne. Les journées étaient longues et difficiles, et j'avais parfois eu l'impression que ma présence était inutile ou le travail vain, comme d'écoper le *Titanic* avec une boîte de conserve, selon l'expression de mon père. Et puis j'allais au lit avec des prières tournoyant dans ma tête, et le lendemain, je me réveillais en pleine forme, déterminé à faire mieux que la veille.

En toute honnêteté, je serais resté au Kenya si, lors de mon appel mensuel par satellite, ma mère ne m'avait pas annoncé que la pile de réponses positives suite à mes demandes d'inscription auprès d'universités grandissait chaque jour. Je pris alors la décision de revenir en vue de préparer un nouveau doctorat à Princeton. Ce n'était pas un établissement catholique, mais les presbytériens n'étaient pas mal non plus...

Je sortis le rosaire de Lizzy de ma poche et contemplai la croix à la lumière qui filtrait par ma fenêtre. Je l'avais emporté à Pokot, et je m'étais souvent endormi en le serrant dans ma main, comme si je m'y raccrochais, comme si je me raccrochais à quelqu'un, sauf que je ne savais pas à qui. Lizzy peut-être, ou encore Dieu. À moins que ce ne soit à Poppy.

Les rêves avaient commencé dès ma deuxième nuit africaine. Des rêves prévisibles en fait, de chair et de soupirs, si réels que quand je me réveillais j'avais la sensation de sentir son odeur dans mes poumons, son goût sur ma langue. Puis ils se transformèrent en de curieuses visions de tabernacles et d'alcôves, de chaussons qui dansaient et de livres qui tombaient. D'yeux noisette brillants de larmes et de lèvres rouges arborant une moue malheureuse.

« Les rêves de l'Ancien Testament, m'avait dit Jordan quand je l'avais appelé, une fois. “Vos vieillards auront des songes, et vos jeunes gens des visions.” »

Mais à quelle catégorie appartenais-je, au juste ?

J'avais beau m'épuiser au travail dans la journée, réciter autant de prières que possible le soir, les rêves me poursuivaient. Et je n'en comprenais pas la signification, sauf que Poppy était encore enracinée dans mon cœur, même si je me trouvais à des milliers de kilomètres d'elle.

Je voulais la revoir. Je n'étais plus l'amoureux meurtri, ce n'était même plus la colère ni le désir qui me motivaient. Je souhaitais juste savoir si elle allait bien et lui rendre le rosaire. C'était un cadeau, elle devait le garder.

Même si elle était avec ce connard de Sterling.

Une fois cette idée en tête, je ne pus plus l'en déloger. Et comme je déménageais pour le New Jersey, où se situait l'Université de Princeton, et que New York n'était pas loin, je retrouverais Poppy et lui donnerais le rosaire ! « Ainsi que ton pardon. » Cette pensée m'était venue de nulle part. Sans

doute soufflée par Dieu. « Il faut qu'elle sache que tu lui as pardonné. »

Était-ce bien le cas ? Je donnai une chiquenaude au crucifix pour le faire de nouveau tourner.

*Sans doute*, me dis-je alors.

J'éprouvais une réelle douleur en l'imaginant avec Sterling, mais ma colère avait été recouverte par la poussière kenyane, emportée par la sueur, les larmes, le sang. Oui, il serait bon pour nous deux que nous mettions un terme officiel à notre relation. Et peut-être que, lorsque je lui aurais rendu le rosaire, les rêves cesseraient ; je pourrais ainsi reprendre le cours de ma vie.

La veille de mon départ pour Princeton, ma mère me coupa la barbe avec une jubilation presque inquiétante.

— Je n'avais pas l'air si affreux que ça avec, marmonnai-je tandis qu'elle maniait les ciseaux.

Ryan qui, pour une fois, n'était pas penché sur son portable, mais dévorait un paquet de chips, perché sur le comptoir de la cuisine, répondit aussitôt :

— Je t'assure que si. Tu ressemblais à Rick Grimes.

— Et alors, pourquoi pas ? C'est mon personnage préféré dans *The Walking Dead*.

Ma mère se mit à rire.

— En général, les étudiants de Princeton n'ont pas l'air de bûcherons, Tyler. Ne bouge pas, s'il te plaît... Non, Ryan, ton frère ne peut pas manger de chips pendant que je lui coupe la barbe !

Celui-ci venait en effet de bondir du comptoir et de me donner son sachet parce que son portable était en train de vibrer.

Je poussai un soupir et posai le paquet.

— Tu vas me manquer, me dit ma mère, tout à trac.

— Je reviendrai pour les vacances.

Elle reposa alors ses ciseaux et contempla son œuvre.

— Je sais, dit-elle. Mais, jusqu'à présent, vous habitiez tous si près de chez nous. J'ai été sans doute trop gâtée de vous avoir tous autour de moi.

Et, subitement, elle éclata en sanglots, parce qu'il en manquait une, en l'occurrence Lizzy.

— Maman, commençai-je en la serrant contre moi. Je t'aime. Et puis je ne vais pas m'installer définitivement dans le New Jersey, ce sera juste pour quelques années.

Elle hocha la tête, puis s'écarta de moi.

— Je suis triste parce que tu vas me manquer, mais je ne pleure pas pour que tu restes, dit-elle en croisant mon regard. Vous devez tous vivre votre vie, sans chaînes ni tristesse. Je suis contente que tu te lances dans une nouvelle aventure, que tu te construises de nouveaux souvenirs, et je ne veux pas que tu te fasses du souci pour ta mère, ici, à Kansas City. Ça va aller, sans compter que j'ai encore Sean, Aidan et Ryan.

Il était indéniable que Sean et Aidan étaient très prévenants envers elle, ils ne manquaient jamais un repas de famille et lui téléphonaient ou lui envoyaient régulièrement des textos. Et puis elle avait encore mon père, et Ryan habitait à la maison. Pourtant, je me faisais du souci pour elle.

— Je sais, parvins-je malgré tout à soupirer.

— Et maintenant, rassieds-toi, que je puisse en finir avec cette barbe monstrueuse.

J'obtempérai, pensif. J'avais vu suffisamment de gens endeuillés durant mon sacerdoce pour savoir qu'on ne tournait jamais vraiment la page, du moins pas au sens où on l'entend dans notre culture. J'avais conscience que ma mère connaîtrait de belles journées et d'autres plus difficiles, qu'elle serait parfois incapable de maintenir sa tristesse à distance et qu'elle pourrait d'autres fois plaisanter, comme aujourd'hui avec ma barbe. Mais il était aussi évident que je ne pourrais pas porter sa peine à sa place, même si je restais. Nous devons chacun trouver notre manière de vivre avec le

fantôme de Lizzy, et chacun à notre rythme. D'ailleurs, j'avais l'impression d'avoir déjà commencé.

— Allez, va te raser, m'ordonna-t-elle en me donnant un baiser sur le front. À moins que tu n'aies oublié comment on s'y prend.

Le déménagement ne fut pas trop compliqué. Je trouvai un appartement au loyer modeste, pas trop éloigné du campus, et donnai mes économies comme dépôt de garantie. Tout en étudiant, je serais professeur assistant de sorte que, avec ma bourse, je pourrais m'en sortir. Je n'emportais pas grand-chose dans mes cartons, à part des vêtements, des livres, un futon et une table d'époque trouvée sur eBay.

Une fois installé, je passai une bonne journée à chercher l'adresse de Poppy sur Internet, ou bien l'endroit où elle travaillait, mais sans succès. Les informations que je trouvais sur elle remontaient au temps de son diplôme à Dartmouth et de quelques spectacles de danse à l'Université du Kansas.

En désespoir de cause, j'allai même jusqu'à appeler ses parents, recourant au numéro professionnel que j'avais trouvé pour son père et à ceux d'œuvres caritatives pour sa mère. Mais tous deux étaient gardés par une armée d'assistants et de réceptionnistes, et aucun ne daigna me donner le moindre renseignement sur Poppy ni ne voulut me passer ses parents. Évidemment, je ne pouvais les en blâmer, à leur place, je n'aurais sans doute pas fourni d'informations à un inconnu, mais c'était vraiment frustrant.

Pourquoi avait-il fallu qu'elle me laisse le rosaire ? Si elle l'avait emporté, je n'aurais pas été obsédé par l'idée de le lui restituer...

Il y avait bien un individu qui accepterait certainement de me parler de Poppy, mais la seule pensée de le revoir m'emplissait d'un profond dégoût ; néanmoins, il me restait peu d'options... Le semestre allait bientôt commencer et je n'aurais plus le temps de me balader sur la côte Est pour retrouver mon ex... Ex quoi, au juste ? Petite amie ? Maîtresse ? Bah, peu importait, toujours est-il que je ne pouvais pas mener cette quête désespérée jusqu'à Noël !

Sans plus différer, je me rendis donc à New York.

Après deux heures dans des bus et des trains plus ou moins bondés, je me retrouvai dans le quartier d'affaires de Manhattan, devant une immense structure d'acier et de verre appartenant à la famille Haverford. J'y pénétrai, immédiatement immergé dans un univers de marbre et de personnes très affairées. Je pris l'ascenseur pour gagner le soixante-sixième étage.

*Pas étonnant que Poppy m'ait préféré Sterling !* songeai-je.

Je n'aurais jamais été capable de lui offrir cette débauche de luxe, je ne possédais ni limousine, ni portefeuille d'investissement, ni un tel empire. Tout ce que j'avais à l'époque de notre rencontre, c'était un col romain et un presbytère, et aujourd'hui je ne détenais plus rien.

Bon sang, j'avais été complètement insensé de penser que je pourrais garder Poppy ! Elle était issue d'un monde fastueux, et il était inévitable qu'elle y retourne.

La réceptionniste qui m'accueillit au soixante-sixième étage était une jolie blonde, et mon esprit pernicieux se demanda tout de suite si Sterling avait couché avec elle : sa vie n'était-elle pas une longue suite d'esbroufes, d'infidélités et d'impunité ? Son seul objectif n'était-il pas de satisfaire le moindre de ses caprices ?

— Bonjour, dis-je en m'approchant de la réception. Serait-il possible de voir M. Haverford ?

— Avez-vous rendez-vous ? demanda-t-elle sans détacher le regard de son ordinateur.

— Hélas, non !

— Il faut absolument avoir rendez-vous pour...

Sa voix s'estompa : elle venait de redresser la tête, et écarquillait à présent les yeux.

— Ça alors ! Vous êtes le curé coquin qui a fait le buzz sur Internet ! s'exclama-t-elle.

Je laissai échapper un soupir.

— Oui, c'est bien moi.

Elle reprit d'une voix conspiratrice :

— J'ai suivi quelques Tylerettes sur Tumblr. Êtes-vous vraiment allé en Afrique ? Vous vous cachiez ? C'était la théorie de l'émission *Entertainment Tonight*.

— Je suis allé là-bas en mission, dis-je. Pour creuser des puits.

Finalement, le grand avantage de Pokot était qu'il permettait d'échapper aux ravages d'Internet !

Elle émit un petit sifflement admiratif, puis me scruta de ses grands yeux marron. Elle me parut soudain très jeune.

— Vous voulez aider les gens ? Oh, c'est adorable !

Elle se mordit la lèvre et balaya d'un rapide coup d'œil la salle d'attente vide.

— Vous savez, M. Haverford ne vérifie jamais ses rendez-vous, il ne saura pas si vous étiez prévu ou non.

Elle tapota sur son clavier, et ajouta :

— Et maintenant, vous l'êtes !

— Oh, merci ! dis-je avec un grand sourire... qui s'évanouit un peu lorsqu'elle me tendit une carte professionnelle avec un numéro griffonné au dos.

— C'est mon numéro de portable, précisa-t-elle en prenant soudain un air de sainte-nitouche. Au cas où vous voudriez de nouveau rompre vos vœux.

— Merci, dis-je aussi poliment que je le pus.

Il me sembla parfaitement inutile de lui expliquer que je n'étais plus prêtre, et que j'avais rompu mes vœux pour une unique raison, celle qui m'avait conduit aujourd'hui dans cette forteresse, en territoire ennemi.

— Je peux prendre un selfie ? enchaîna-t-elle.

Sans attendre ma réponse, elle se glissa de l'autre côté de son bureau et se plaça juste à côté de moi, son portable à la main.

— Souriez ! dit-elle en m'enlaçant par l'épaule.

Elle posa alors la tête sur mon torse, et je me rendis compte à quel point Poppy était encore enracinée en moi, car le corps chaud et consentant de cette jeune fille contre le mien ne me fit pas le moindre effet. Tout ce que je voulais, c'était pénétrer dans le bureau de Sterling et échapper à cette fille ! Sean aurait eu honte de moi.

Elle prit sa photo, puis poursuivit sur le même ton de conspiration :

— Vous pouvez y aller, maintenant, il est entre deux rendez-vous.

Et je vis ses pouces s'activer rapidement sur son portable : nul doute qu'elle postait la photo sur tous les réseaux sociaux !

Le bureau de Sterling était aussi impressionnant que le reste de l'immeuble. La vue y était à couper le souffle, sa table de travail immense et en bois massif, et le bar rempli de whiskies qui coûtaient une fortune. Lui-même y trônait comme un roi en son royaume, et était en train de signer des papiers.

Il leva les yeux, s'attendant clairement à voir l'un de ses employés. Mais quand il découvrit qui se trouvait devant lui, il resta bouche bée. J'étais néanmoins certain qu'il allait très vite se ressaisir et soit se mettre en colère, soit triompher – ou encore m'ordonner de partir sur-le-champ. Mais quand il se mit debout pour me tendre la main, comme si nous étions de vieux partenaires en affaires, c'est moi qui en fus médusé !

Toutefois, je ne la lui serrai pas ; j'avais beau avoir été prêtre, j'avais aussi mes limites. Cependant,

ma grossièreté ne parut nullement le troubler.

— Tyler Bell ! s'exclama-t-il en reculant d'un pas ou deux pour me scruter attentivement. Ça alors ! Comment allez-vous ?

Je me mis alors à me frotter le menton, désarçonné. Durant mon voyage jusqu'à New York, je m'étais préparé à tous les scénarios possibles, mais je n'avais pas envisagé un instant que Sterling puisse être amical.

— Je ne suis plus prêtre, dis-je alors. J'ai quitté le clergé.

Il fit la grimace.

— Aïe, j'espère que ce n'est pas à cause de ces photos ! J'ai eu un peu mauvaise conscience après les avoir postées sur Internet. Vous voulez boire quelque chose ? J'ai un excellent Lagavulin 21.

*Euh...*

— Volontiers ! dis-je après une seconde d'hésitation.

Une telle offre ne pouvait se refuser.

Sterling se dirigea vers le bar, et je dus reconnaître à contrecœur, maintenant qu'il ne me considérait plus comme son ennemi, qu'il avait beaucoup de charisme, conjugué à une forme de sophistication qui semblait se communiquer à qui le côtoyait.

— Je suppose que vous êtes venu pour jubiler, ce que je mérite, je l'admets, déclara-t-il.

Il déboucha le Lagavulin et nous servit deux bonnes doses. Puis il s'avança vers moi et me tendit un verre.

— Je suis d'ailleurs surpris que vous ne soyez pas venu plus tôt.

Je n'avais pas la moindre idée de ce dont il parlait et, pour masquer ma confusion, j'avalai un trait d'alcool.

— Eh bien, comment va-t-elle ? ajouta-t-il.

Mais de qui parlait-il ? De Poppy ? Pourquoi me demandait-il de ses nouvelles puisqu'elle était avec lui ? Et pourtant, de qui d'autre aurait-il pu s'agir, celle-ci étant la seule femme que nous ayons partagée ?

— À vrai dire, j'étais venu vous poser la même question, avouai-je alors.

Il haussa les sourcils.

— Alors Poppy et vous...

Il tendit le bras vers moi pour me désigner, son verre à la main, visiblement incrédule.

— Enfin, vous n'êtes pas ensemble ?

Je plissai les yeux.

— Je pensais que vous étiez en couple avec elle, répliquai-je d'un ton dur.

Un élan de douleur – pas de la déception ni de la colère, mais un réel chagrin – traversa alors son visage.

De façon bien ridicule, je ressentis de l'empathie pour lui ! Après quoi, j'assimilai le sens de ses propos, et un bourgeon d'espoir renaquit soudain en mon cœur...

— Mais je vous ai surpris en train de vous embrasser ! arguai-je.

— Ah bon ? Alors ce devait être chez elle.

— C'était le jour où vous avez publié les photos sur Internet.

— Encore une fois, je suis vraiment désolé, vous savez, répéta-t-il.

OK, de l'eau avait coulé sous les ponts depuis, et ce qui me taraudait actuellement, c'était d'apprendre pourquoi ce baiser n'avait pas débouché sur une relation. J'aurais dû étouffer cet espoir fou avant qu'il ne s'épanouisse vraiment en moi, mais c'était impossible. Pourtant, si elle n'était pas avec Sterling, pourquoi n'avait-elle pas cherché à reprendre contact avec moi ?

*Du calme ! m'ordonnai-je. Une question à la fois...*

À mon expression, Sterling avait dû comprendre mes interrogations car, après une gorgée de whisky, il reprit :

— Ce jour-là, lassé de l'attendre, j'avais décidé de me rendre dans ce trou perdu – sans vouloir vous offenser – pour la faire chanter, la menacer de publier les photos si elle ne revenait pas avec moi. Elle se tenait près de sa fenêtre et, soudain, elle m'a violemment entraîné dans sa chambre et agrippé par le revers de ma veste. Je l'ai embrassée, car j'ai cru que c'était ce qu'elle voulait, mais non. Après un baiser, elle m'a repoussé et s'est ruée sur moi pour me chasser.

Il se frotta alors les joues, et je me demandai si Poppy ne lui avait pas asséné un coup de poing, ce jour-là, et s'il n'était pas en train de revivre la scène. En fait, je l'espérais...

— Furieux, je suis reparti et j'ai publié les photos, car j'étais vraiment hors de moi, comme vous le comprendrez peut-être, étant donné les circonstances.

Je m'assis sur la chaise la plus proche, essayant de trouver une signification à toutes ces révélations.

— Vous l'avez juste embrassée une fois ? Elle n'a pas quitté le Missouri pour vous suivre ?

— Manifestement non, dit-il sur le ton de l'autodérision. Je pensais qu'elle avait couru chez vous après mon départ.

— Non, pas du tout...

— Oh, mon vieux, ça, c'est pas de chance ! me dit-il avec une certaine forme d'empathie.

J'encaissai le choc. Poppy avait donc embrassé Sterling, puis l'avait chassé. Soit il embrassait comme un dieu, soit il s'était mépris sur son geste, quand elle l'avait attrapé par la veste, mais, dans ce cas, pourquoi n'était-elle pas restée auprès de moi ? Après la publication des photos, après que j'eus quitté le clergé, elle ne s'était pas manifestée une seule fois ! J'en avais donc conclu qu'elle était partie avec Sterling, mais, maintenant que je connaissais la vérité, son silence me semblait encore pire... Elle aurait pu au moins prendre congé de moi, m'avouer qu'elle était désolée, enfin me dire quelque chose, quoi !

Je sentis mon cœur se tordre de douleur...

*Le rosaire*, me rappelai-je.

C'était la raison de ma démarche. Je voulais le lui redonner et lui accorder mon pardon. Or je ne pourrais pas lui pardonner si j'éprouvais une telle amertume.

Bon, au moins, elle ne m'avait pas quitté pour Sterling, c'était déjà une petite consolation.

— Est-ce que vous savez où elle est, aujourd'hui ? demandai-je. Je voudrais discuter avec elle.

Bien sûr qu'il le savait ! Il fit le tour de son bureau, prit son portable... Et quelques secondes plus tard, il me remettait un papier sur lequel il venait d'écrire son adresse.

— J'ai cessé de me tenir au courant de ses faits et gestes l'année dernière... C'est l'adresse d'une propriété qui appartient à la Fondation Danforth pour les Arts. Il s'agit d'un studio de danse, à New York.

Je regardai l'adresse, puis levai les yeux vers lui.

— Merci, dis-je avec sincérité.

Il haussa les épaules et vida le reste de son verre.

— Je vous en prie.

Sur une impulsion, je lui tendis la main, me sentant un peu honteux d'avoir refusé la sienne en arrivant. Nous échangeâmes une poignée de main rapide mais cordiale. Sterling avait ruiné ma carrière, j'avais cru qu'il m'avait aussi volé Poppy, et pourtant j'étais capable de prendre congé de lui sans haine ni ressentiment, et pas seulement à cause du scotch à 1 500 dollars la bouteille que je

venais de boire.

Non, c'était juste parce que je lui avais pardonné. Et j'allais de ce pas retrouver Poppy, lui rendre le rosaire, et pouvoir, enfin, tourner la page.

# Chapitre 25

Le studio de danse se trouvait dans le Queens, au cœur d'un quartier à la fois populaire et branché, qui finirait inévitablement par se « gentrifier », même si pour l'instant seuls quelques artistes et hipsters s'y étaient installés.

« Little Flower », puisque tel était son nom d'après les recherches Internet que j'avais effectuées sur mon portable dans le métro, était un atelier à but non lucratif, qui donnait des cours de danse gratuits aux jeunes de la communauté, et paraissait tout particulièrement s'adresser aux jeunes femmes. Le nom de Poppy ne figurait pas sur la page Web, mais le studio avait ouvert deux mois après qu'elle avait quitté Weston, et le projet avait été entièrement financé par la fondation de sa famille.

C'était un édifice en brique de trois étages, et la façade semblait avoir été récemment rénovée : elle présentait de grandes fenêtres qui offraient une vue sur une spacieuse salle de danse, au parquet blond et aux miroirs étincelants.

Malheureusement, comme il était midi, il n'y avait apparemment personne, à l'intérieur. Les lumières étaient éteintes et la porte close, et nul ne vint m'ouvrir quand je sonnai. J'essayai également d'appeler le numéro du studio, et je vis le téléphone placé sur le bureau à l'entrée s'éclairer, sans que personne vienne décrocher.

*Que faire ?*

Attendre sous un soleil de plomb et attraper un coup de soleil, ou revenir un autre jour ? Toutefois, la pensée de quitter New York sans avoir vu Poppy, sans lui avoir parlé, m'était intolérable. J'avais passé les dix derniers mois de ma vie dévasté par son absence ; je ne pouvais supporter une journée de plus !

Dieu dut m'entendre, car j'aperçus soudain une flèche entre deux rangées d'immeubles. Sans réfléchir, je pris la direction de l'église, espérant y trouver de la fraîcheur et peut-être aussi prier en attendant la réouverture du studio. Et qui sait ? J'y découvrirais peut-être aussi celle que je cherchais. Mais c'était sans doute beaucoup trop demander...

Et pourtant...

Les portes frontales de l'église donnaient sur un large foyer doté de plusieurs bénitiers, et les celles menant au sanctuaire étaient largement ouvertes, de sorte que l'air climatisé accueillait le visiteur dès l'entrée. Toutefois, ce ne fut pas ce qui me frappa en premier.

Non, ce que je remarquai tout de suite, ce fut la silhouette de femme agenouillée non loin de l'autel, tête baissée. Sa chevelure brune était rassemblée en un chignon bas (celui d'une danseuse), et son long cou tout comme ses épaules graciles étaient soulignés par un caraco noir. Des vêtements de danse, pensai-je aussitôt en m'avancant dans sa direction et en m'efforçant de rester calme... Car il s'agissait bel et bien de Poppy ! Mais elle paraissait si absorbée dans sa prière qu'elle ne bougea absolument pas quand je me glissai, le cœur battant, sur le banc, juste derrière elle.

Je pouvais retracer de mémoire la moindre parcelle de son dos. Chaque grain de beauté, chaque muscle, chaque courbe. Et la couleur de ses cheveux – d'un brun profond, couleur café – m'était toujours aussi familière. Maintenant qu'elle était toute proche de moi, mes pensées les plus pures et mes meilleures intentions venaient de s'envoler, aussitôt remplacées par des desseins bien plus

sombres. J'avais envie de retirer chaque épingle de son chignon, puis de faire glisser la soie de cette masse noire entre mes doigts. Je voulais rouler son chemisier sur ses hanches et plonger la tête entre ses seins. Puis couler la main dans son entrejambe et palper le tissu de son legging jusqu'à ce qu'il soit complètement trempé.

En réalité, je n'étais pas honnête... Car ce que je désirais par-dessus tout, c'était entendre le son mat de ma main sur ses fesses. Je voulais qu'elle rampe devant moi, qu'elle me demande pardon, je mourais d'envie d'irriter son entrecuisses avec ma barbe de deux jours. Je souhaitais qu'elle efface chaque minute de douleur que j'avais endurée jour après jour, pendant dix mois. Avec sa bouche, ses doigts et son sexe brûlant.

Je fus un instant tenté de la jeter sur mon épaule et de l'emmener dans un endroit tranquille – son studio, un motel, une allée, je m'en fichais royalement –, et de lui montrer exactement ce que ces dix mois de séparation avaient fait de moi.

*Ce n'est pas parce qu'elle n'est plus avec Sterling qu'elle voudra forcément de toi, me rappela alors une voix intérieure. Tu es ici pour lui rendre son rosaire, c'est tout. Mais peut-être que tu peux tout de même l'effleurer avant de lui faire tes adieux...*

Alors je me penchai en avant et, la main tout près de sa nuque, je murmurai les surnoms intimes que je lui donnais quand nous nous fréquentions :

— Mon agneau... Ma petite brebis...

Elle se figea lorsque ma main se posa sur la peau nacrée de son épaule, puis se retourna, la bouche en forme de « o ».

— Tyler ! murmura-t-elle d'un ton stupéfait.

— Poppy...

Et ses yeux se remplirent de larmes.

Il aurait sans doute été préférable que j'attende de savoir ce qu'elle ressentait pour moi, que je lui demande son consentement avant de la toucher, bien sûr. Mais elle sanglotait si fort à présent et j'étais tellement convaincu que sa place était dans mes bras que je passai instantanément dans sa rangée et l'attirai tout contre moi.

Elle m'enlaça aussitôt par la taille, enfouissant son visage dans mon torse, le corps tremblant.

— Comment m'as-tu retrouvée ? parvint-elle à articuler.

— Par Sterling.

— Quoi ? Tu as parlé à Sterling ? demanda-t-elle en s'écartant un peu de moi.

Je plongeai les yeux dans les siens.

— Oui. Et il m'a raconté ce qui s'était passé ce jour-là. Le jour où vous vous êtes embrassés...

Et ma voix se brisa car, en dépit des changements géographiques et professionnels que j'avais connus, la revoir et revivre ce moment affreux où je l'avais surprise dans les bras de Sterling ouvrit en moi un gouffre qui m'empêcha de poursuivre.

Ses larmes redoublèrent.

— Oh, Tyler, tu dois me détester !

— Non, dis-je. En fait, je suis précisément venu te dire que ce n'est pas le cas.

— Je croyais que c'était nécessaire, marmonna-t-elle en regardant le sol.

— Qu'est-ce qui était donc nécessaire ?

— Je pensais qu'il fallait que je te donne une bonne raison de me quitter, murmura-t-elle alors.

— Pardon ? répliquai-je sans comprendre.

Elle tourna alors vers moi des yeux emplis de douleur et de culpabilité.

— Je savais que nous pourrions survivre à tout ce que Sterling aurait pu mettre en travers de notre

chemin, mais je ne pouvais supporter l'idée que tu renonces à ton sacerdoce à cause de moi.

Cette fois, c'était un regard implorant qu'elle levait vers moi.

— Je n'aurais plus pu me regarder dans un miroir, sachant que je t'avais arraché à ta vocation, à ta vie, tout cela parce que je ne pouvais pas contrôler les sentiments que j'éprouvais pour toi...

— Non, Poppy, nous étions deux, tu te souviens ? J'avais fait mon choix, et tu n'avais pas à porter seule le poids de cette culpabilité, si tant est que tu aies dû la porter.

Elle secoua la tête, et de nouvelles larmes roulèrent sur ses joues.

— Mais si tu ne m'avais pas rencontré, tu n'aurais jamais pensé à quitter l'Église, argua-t-elle.

— Si je ne t'avais pas rencontrée, je n'aurais jamais connu la vraie vie.

— Oh, mon Dieu, Tyler ! s'écria-t-elle en enfouissant le visage dans ses mains. Sachant ce que tu avais dû penser de moi, je me suis haïe pendant tous ces mois. J'aurais voulu mourir. Je t'avais vu approcher de la maison, ce jour-là, j'étais bien consciente de ta présence et du fait que j'allais te meurtrir, mais je suis allée jusqu'au bout, car je voulais que tu m'oublies et que tu continues à vivre comme Dieu le souhaitait.

— J'ai souffert, admis-je. Énormément.

— Je détestais tant Sterling, souffla-t-elle dans ses paumes. Autant que je t'aimais. Ce n'était pas lui que je désirais, mais toi, Tyler ! Mais c'était impossible, car alors tu aurais perdu ton identité. Je me suis dit qu'il valait mieux que je te perde en te repoussant plutôt que d'assister à ton naufrage.

Je retirai les mains de son visage.

— Ai-je l'air d'un naufragé, Poppy ? J'ai quitté le clergé, non pas à cause de toi ou des photos que Sterling avait publiées, mais parce que j'ai compris que Dieu voulait que je mène une autre vie.

— C'est toi qui as quitté les ordres ? demanda-t-elle dans un murmure. Je croyais qu'ils t'avaient renvoyé.

— Non... Je pensais que tu savais...

— Mais les rumeurs... Enfin tout le monde prétendait que...

Elle reprit bruyamment sa respiration, les yeux braqués sur moi.

— Je croyais que les photos t'avaient détruit, et cela me tuait de savoir que j'en étais partiellement responsable, parce que, sans moi, Sterling ne t'aurait jamais visé. Cela me fendait vraiment le cœur, et puis tu me manquais tellement...

— Toi aussi, tu m'as manqué, Poppy.

Je sortis le rosaire de ma poche et le fis glisser dans sa paume.

— Je t'ai rapporté ça, dis-je en refermant ses doigts dessus. Je veux que tu le gardes, car je t'ai pardonné.

*Ce n'est pas tout à fait vrai, Tyler.*

Je repris mon souffle et poursuivis :

— Cependant, je dois avouer que je suis encore en colère contre toi, Poppy, car tu nous as tous deux plongés dans le malheur. J'ai été si meurtri par ce que tu as fait... Tu aurais dû me parler, me dire clairement ce que tu ressentais !

— J'ai essayé, dit-elle. J'ai essayé à plusieurs reprises, mais j'avais l'impression que tu ne m'entendais pas, que tu ne me comprenais pas. Il fallait que tu m'oublies pour que je ne ruine pas ta vie.

Je poussai un soupir. Elle avait raison. Elle avait tenté de discuter avec moi, mais j'étais si obsédé par notre amour, si absorbé par mes propres luttes et choix que je ne l'avais pas écoutée.

— Je suis désolé, dis-je avec une sincérité qui venait du fond du cœur. Vraiment désolé. J'aurais dû t'écouter et te reconforter, t'assurer que les conséquences que notre relation aurait sur ma carrière

m'étaient égales, car en réalité je pense que Dieu voulait que l'on se rencontre et que, quoi que nous fassions, il nous réconfortera avec son amour.

Elle hocha la tête, et des larmes coulèrent sur ses joues. Alors un déclic se fit en moi

Je me rendis compte que je la désirais toujours.

Que je l'aimais toujours.

Et que je voulais passer le reste de ma vie avec elle.

Cédant à une folle impulsion, je mis un genou à terre...

— Le jour où je suis venu chez toi, commençai-je, j'avais l'intention de te demander en mariage, Poppy. Et tel est toujours mon dessein... Je n'ai pas de bague à te donner. Je n'ai pas d'argent, pas même un vrai métier pour l'instant. Mais tout ce que je sais, c'est que tu es la personne la plus fascinante que Dieu ait placée sur mon chemin, et que la pensée d'une vie sans toi me brise le cœur.

— Tyler..., dit-elle, le souffle court.

— Épouse-moi, mon agneau. Dis-moi oui.

Elle baissa les yeux vers le rosaire, puis leva la tête vers moi. Et son « oui » sonna de façon claire et émue au moment où ses lèvres atteignirent les miennes. Elle me donna un baiser avide, jubilatoire, désespéré... Me fichant pas mal de l'endroit où nous nous trouvions et de si l'on pouvait nous voir, je déboutonnai ma braguette et attirai son intimité brûlante contre mon membre ; alors je la plaquai contre le banc et la pris violemment. Ce fut à la fois exquis et parfait, juste Poppy, moi et Dieu dans le tabernacle, devant nous. Je voulais cette femme pour l'éternité et que l'éternité commence aussi vite que possible.

# Épilogue

## POPPY

Tu as une main plaquée sur ma bouche et l'autre enfouie sous les couches de dentelle, en quête de mon sexe ; à ta demande, je ne porte pas de culotte...

À l'extérieur, les invités commencent à affluer dans l'église, une église catholique en dépit des protestations de mes parents ; en échange, nous avons consenti à la cérémonie en grande pompe qu'ils envisageaient pour leur petite princesse, avec feux d'artifice, magnums de champagne et guirlandes de lumière, à Rhode Island.

Mais à présent, je ne suis la princesse de personne. Je suis un agneau haletant se tordant sous tes doigts qui cherchent mon clitoris, déjà tout gonflé, et le pincement gentil. Il y a des milliers de dollars en soie et en dentelle autour de ma taille et je meurs d'envie que tu enlèves tout ce superflu et que tu contemples ma jarretière et mes bas, ainsi que mon intimité qui n'attend que toi.

Mais tu ne le fais pas. Pas encore.

À la place, tu me murmures à l'oreille :

— Tu m'as obéi, ma petite brebis. C'est parfait.

Puis tu fais glisser ta main de ma bouche à ma poitrine. Alors je me cambre pour mieux te contempler et te demande :

— Ne dit-on pas que le marié ne doit pas voir sa future épouse avant la cérémonie ?

— On prétend que ça porte malheur, mais je ne crois pas que commencer sa vie de jeunes mariés en faisant l'amour nous place sous de mauvais auspices, qu'en penses-tu ?

Nous nous trouvons dans une petite chapelle dotée d'une fenêtre qui ouvre sur le sanctuaire. Il est difficile de voir à l'intérieur et la porte en bois est fermée ; cependant, les parois n'étouffent pas les bruits, mais j'ai beau m'efforcer d'être le plus calme possible, le crissement de la dentelle et mon souffle haletant quand tes doigts passent de mon clitoris à mes plis froissés sont parfaitement identifiables.

Maintenant tu me serres contre toi et tu me dévores des yeux, de ton regard si vert... Tu t'es rasé de près ce matin, et quelques boucles te retombent sur le front. Je sais que ta mère s'est déjà énervée contre tes cheveux indomptés, et quand je veux les rejeter en arrière, tu me saisis le poignet. Pas pour m'en empêcher, mais pour m'attirer vers toi et froter ton pantalon contre moi. Je sens ton érection et je gémiss.

Alors tu me bâillonnes de nouveau, et ton visage devient sérieux.

— Encore un bruit, madame Bell, me glisses-tu, et je te prends par-derrière.

Est-ce censé être une punition ?

— Je ne suis pas encore Mme Bell, te dis-je pour te taquiner.

— Tu l'es depuis longtemps, insistes-tu.

Je ne peux pas protester. Je t'appartiens depuis le jour où je me suis assise dans ton confessionnal.

Ma robe, décolletée en V avec une taille cintrée d'où partent des étages de fine mousseline, est comme un nuage autour de mes hanches, qui dissimule à ma vue ta main qui cherche à libérer ton

sexe. Puis tu me soulèves légèrement et me plaques contre le mur.

Tu promènes alors ton membre sur ma chair en feu, et sans plus de préambule, tu me pénètres... Je m'efforce d'étouffer mes gémissements, mais c'est tellement délicieux, si excitant... Moi dans ma robe de mariée relevée jusqu'à la taille et toi dans ton smoking, qui vas et viens en moi sans ménagement.

— Aucun de nos invités ne peut imaginer ce que nous sommes en train de faire, chuchotes-tu, essoufflé. Ils ne se figurent pas que je suis en train de te prendre dans ta robe de mariée, comme si tu étais une petite traînée qui ne pouvait pas attendre d'être comblée.

Mon cœur bat tel un oiseau en cage. Il y a longtemps que je ne cherche plus à comprendre pourquoi j'aime tant que tu me traites de traînée lorsque nous faisons l'amour, alors qu'en dehors de la chambre à coucher tu es si respectueux et adorable avec moi. Peut-être est-ce ton côté prêtre dévoyé, que ta nouvelle carrière n'a pas réussi à effacer totalement, peut-être que je trouve troublant qu'une personne aussi bonne que toi perde soudain le contrôle et se conduise comme le dernier des pécheurs. Toujours est-il que cela me rend folle et tu le sais, toi qui me chuchotes toutes sortes d'obscénités comme : « Prends-la », « Petite salope », « Jouis pour moi, tu as intérêt à jouir pour moi ! »

Et c'est ce que je fais, alors que tu étouffes mes gémissements avec ta main et que tu continues à me donner des coups de reins, qui me plaquent chacun un peu plus violemment contre le mur et m'entraînent toujours plus loin dans la jouissance... Puis tu croises mon regard... Tu vas bientôt me rejoindre et je repense à toutes les fois où nous nous sommes pris, à tous les matins où je me suis réveillée en sentant ta langue dans mon intimité affolée, à toutes les nuits où nous avons quitté le réel pour entrer dans un univers magique et enivrant. Et c'est ce que je ressens justement à présent, tandis que tu te mords la lèvre pour résister encore un peu...

— *Si vis amari, ama*, me dis-tu. Si tu veux être aimé, aime.

Des paroles qui remontent à un million d'années, et sont toujours d'actualité.

C'est ton amour qui nous a ramenés l'un vers l'autre, ton amour inépuisable, en dépit de la déception que j'avais suscitée chez toi. J'ai cru que je devais me sacrifier pour que tu retrouves Dieu, mais je me suis trompée sur toute la ligne. Et maintenant que nous sommes tous les deux, et avec Dieu, nous renonçons à nos vies individuelles pour fusionner en une âme éternelle.

Il n'y a pas de plus grand amour que le nôtre... C'est ce que je suis en train de penser, rêveuse, tandis que je sens ta main passer de ma bouche à mes cuisses, et que tu t'agrippes à moi, au bord de la jouissance, la tête dans mon cou, m'embrassant et me mordillant.

— *Te amo*, me murmures-tu en latin. Je t'aime.

— *Te amo, te amo, te amo...*

Bon sang, moi aussi je t'aime, et je sens que tu durcis encore... Tout à coup, tout ton corps tremble, tes mains s'enfoncent un peu plus dans mes cuisses, au-dessus de mes bas, et ton orgasme en déclenche un nouveau chez moi. Tous deux, nous palpitions, tel un cœur partagé, nous frémissons comme les vagues puissantes de l'océan... et, dans un soupir, nous revenons finalement à regret sur la rive.

Dans l'église, l'organiste a commencé à jouer une musique légère et lumineuse, qui incite les invités à prendre place. Mes demoiselles d'honneur et ma mère sont probablement paniquées de ne pas me voir.

À présent, tu essuies à l'aide du mouchoir en soie qui était dans la pochette de ton smoking les traces que tu m'as laissées sur les jambes. Puis tu le replies et le remets à sa place, du côté propre, nous seuls saurons ce qu'il cache.

— Juste un petit souvenir, me dis-tu avec un sourire.

Et une fossette se creuse dans ta joue tandis que tu tapotes ta pochette.

— Un trophée, tu veux dire, renchéris-je.

Tu ne réfutes pas mes propos, et tu continues de me sourire, tout en m'aidant à rajuster ma robe et ma longue traîne.

Puis tu regardes ta paume, maculée de mon rouge à lèvres, et je vois tes pupilles s'assombrir... Je jurerais que tu as une nouvelle érection.

— Il faudrait peut-être que tu te remaquilles, me dis-tu, les yeux rivés à ma bouche.

Puis tu te rapproches de moi, et je dois te repousser, sans quoi je ne vais pas pouvoir te dire non et nous allons être en retard à notre propre mariage.

— Qu'allons-nous raconter aux invités ?

Toi aussi tu as rajusté tes vêtements, et tu as l'air tout à fait posé, à l'exception de cet éclat dans ton regard.

— Nous sommes dans une chapelle. Nous dirons que nous étions en train de prier.

— Tu penses qu'on va nous croire ?

Tu m'adresses de nouveau ton sourire avec fossette.

— Eh bien, j'ai été prêtre dans une autre vie, tu sais. Cela me garantit une certaine moralité.

Ces propos résonnant encore dans mon esprit, je me remets du rouge à lèvres, et, quelques instants plus tard, je remonte l'allée centrale de l'église au bras de mon père. Je vois que tu retiens tes larmes quand il place mes mains dans les tiennes. Au moment où nous communions, j'imagine que, comme moi, tu te souviens d'une communion bien différente que nous avons partagée. Et puis lorsque tu m'embrasses, ton baiser impétueux et profond ranime aussitôt un désir brûlant en moi...

Tu as été un prêtre dans une autre vie.

S'il m'est parfois arrivé, après nos retrouvailles, de regretter de t'avoir arraché à ta vocation, je me rends compte à présent que le lien qui nous unit est à la fois saint et sincère. Un jour, nous fonderons une famille. Toi et moi créerons une nouvelle vie ensemble, ce qui est peut-être la chose la plus divine qu'un être humain puisse accomplir, et je me demande, tandis que nous dansons tous les deux sous le ciel de mai, si nous aurons un fils.

Qui sait ? Peut-être que lui aussi deviendra prêtre.

# REMERCIEMENTS

*Passion* est un roman un peu particulier pour moi. Non seulement il s'agit de ma première romance contemporaine et de mon premier livre publié à titre indépendant, mais surtout c'est la première fois que j'écris sur un homme d'Église ! Je n'aurais pas pu réaliser ce travail sans le soutien indéfectible de mes lectrices et blogueuses préférées, notamment celles de *Dirty Laundry* et de *Literary Gossip*. Quels que soient mes états d'âme et même quand je me comporte comme un bernard-l'hermite, vous êtes d'une patience infinie envers moi. Je vous aime.

*Passion* n'aurait pas vu le jour sans l'aide de mes premières lectrices et de leurs critiques, à savoir Laurelin Paige (mon âme sœur aux côtés de qui il m'arrive de dormir), Melanie Harlow (la plus grande fan du père Bell), et Kayti McGee (dont le sourire à fossettes m'a fortement encouragée). Je tiens également à saluer le formidable travail de relecture effectué par Tamara Mataya. Merci aussi à Geneva Lee pour ses conseils avisés, et à toutes celles qui n'y sont pas allées par quatre chemins et se sont contentées de me donner des ordres.

Enfin, ce roman n'aurait pu exister sans le concours de l'homme patient et sexy que j'ai épousé, et qui a su ajouter sa petite touche personnelle à tous les sachets de pâtes lyophilisées auxquels il a recouru pour nourrir nos enfants, pendant que je me consacrais à l'écriture de ce livre.

**Sierra Simone** est une ancienne bibliothécaire qui a passé trop de temps à lire des romans d'amour. Elle vit à Kansas City, avec son mari et sa famille.

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Priest*

Copyright © 2015 Sierra Simone

Tous droits réservés.

Avec l'autorisation de Bookcase Literary Agency pour le compte de RF Literary Agency

© Bragelonne 2016, pour la présente traduction

Photographie de couverture : © Ryan Lane/Getty Images

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-2529-1

Bragelonne – Milady

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : [info@milady.fr](mailto:info@milady.fr)

Site Internet : [www.milady.fr](http://www.milady.fr)

- [Couverture](#)
- [Titre](#)
- [Note de l'auteur](#)
- [Dédicace](#)
- [Prologue](#)
- [Chapitre premier](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
- [Chapitre 21](#)
- [Chapitre 22](#)
- [Chapitre 23](#)
- [Chapitre 24](#)
- [Chapitre 25](#)
- [Épilogue](#)
- [Remerciements](#)
- [Biographie](#)
- [Mentions légales](#)